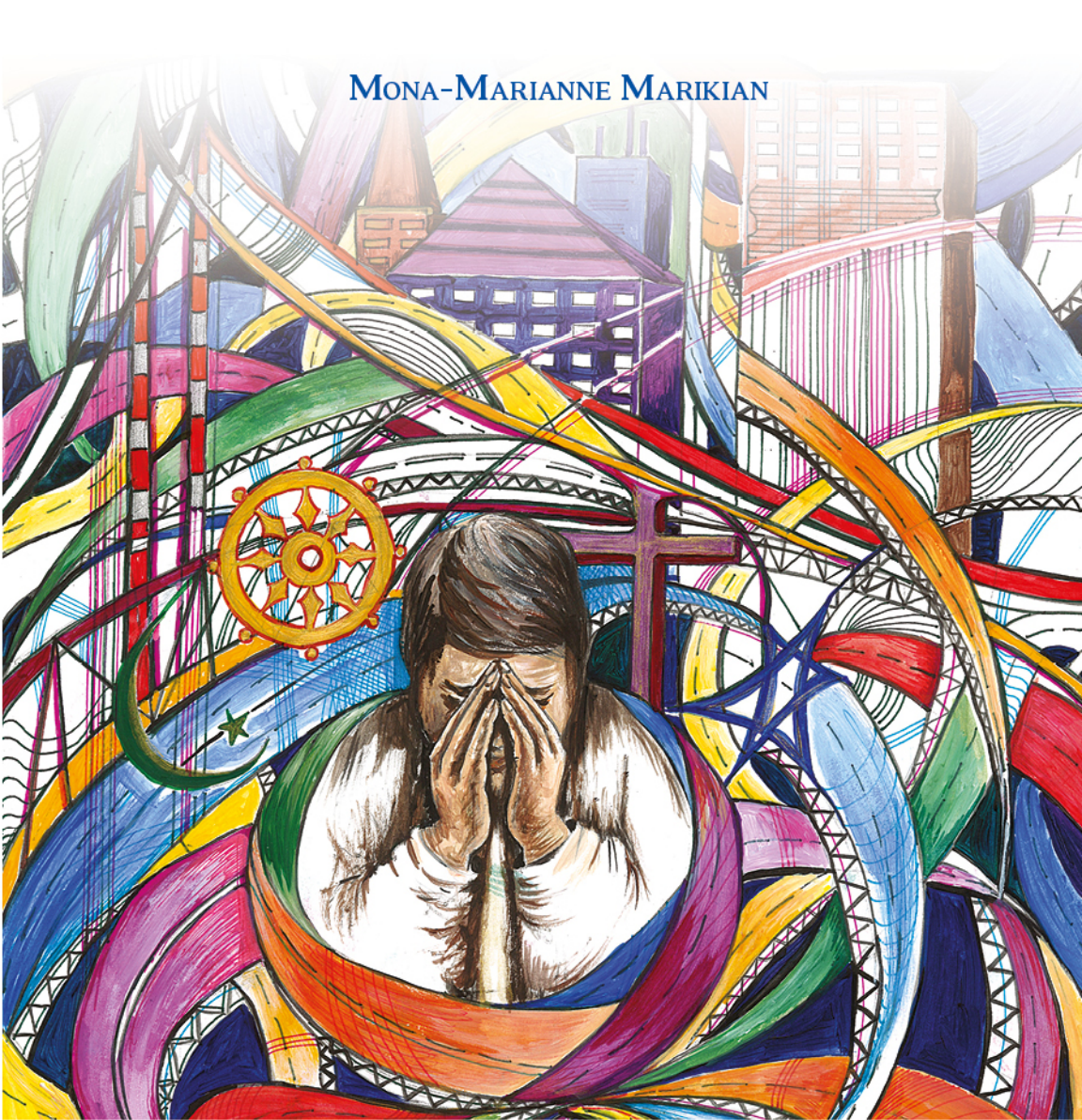


MONA-MARIANNE MARIKIAN



QUÊTE D'ILLUSIONS

Belle Feuille

Marina Zolotareva

QUÊTE D'ILLUSIONS

MONA-MARIANNE MARIKIAN

QUÊTE D'ILLUSIONS

Belle Feuille

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Marikian, Mona-Marianne, 1948-

Quête d'illusions

Comprend des références bibliographiques.

I. Titre.

PS8626.A753Q47 2015 C843'.6 C2015-942439-9

PS9626.A753Q47 2015

ISBN 978-2-924530-63-4

ISBN PDF numérique : 978-2-924530-64-1

ISBN EPUB : 978-2-924530-67-2

Révision et correction d'épreuves : Josyane Doucet

Infographie et mise en pages : Alejandro Natan

Conception graphique de la page couverture : Alejandro Natan

Illustration de la page couverture : Mariné Zuloayan

Imprimerie de l'OACI

La maison d'édition remercie tous les collaborateurs à cette publication.

Les Éditions Belle Feuille

68, chemin Saint-André, Saint-Jean-sur-Richelieu, QC J2W 2H6

Téléphone : 450 348-1681

Courriel : marceldebel@videotron.ca Web : www.livresdebel.com

Distribution:

BND Distribution

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : libraires@bayardcanada.com

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec—2015

Bibliothèque et Archives Canada—2015

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés

© Les Éditions Belle Feuille 2015

Les droits d'auteur et les droits de reproduction sont gérés par Copibec

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) - 514 288-1664 - 800 717-2022

Courriel : licences@copibec.qc.ca

Imprimé au Québec

PROLOGUE

Nous vivons aujourd'hui dans un genre de village planétaire où nous sommes appelés à côtoyer des gens de toute nationalité, de toute religion, avec lesquels nous pouvons être amenés à vivre des relations privilégiées d'amour et d'amitié, mais aussi de haine viscérale, si l'on en juge par ce que nous vivons aujourd'hui, alors que des conflits religieux déchirent les peuples.

Armen, un jeune homme comme bien d'autres, est confronté, dans son cercle multiethnique d'amis de confessions diverses, à toutes ces différences qui viennent, malgré son ouverture d'esprit, chambouler aussi bien sa vie amoureuse qu'amicale.

Un drame bouleversant va le pousser à essayer de comprendre ce qui, à la fois, unit les religions et les différencie. Il va pousser très loin sa démarche au point de se documenter et d'aller sur place rencontrer des responsables religieux en Israël, en Égypte, au Sri Lanka...

Ce livre n'a aucunement la prétention de faire un exposé exact et approfondi des principales religions, loin de là, mais il pose, à travers des discussions entre copains et amoureux, un questionnement vivant, simple, passionné, où nous retrouvons toutes les questions que nous nous posons nous-mêmes.

MA FAMILLE

Ma montre indiquait trois heures trente. Voilà bientôt six heures que j'étais cloîtré dans le petit bureau de mon directeur de recherche, qui apportait les dernières corrections à mon mémoire. J'avais de la difficulté à croire que le rêve que je chérissais depuis si longtemps allait enfin se réaliser et qu'enfin j'aurais le droit de porter le titre de M.Sc. physicien-théoricien.

Ce choix, je le devais totalement à mon professeur de sciences qui, malgré son aspect physique lamentable, était proprement vénéré par tous ses élèves de la quatrième secondaire. Grâce à lui, ils découvrirent la portée immense des sciences et leur propre pouvoir de réflexion.

Le professeur était un tout petit bonhomme, pas plus haut qu'un mètre cinquante-cinq, avec une grosse tête émergeant d'un tronc corpulent posé sur de courtes jambes. Il portait régulièrement, selon une règle bien établie, un costume trop ajusté, de deux ou trois tailles trop petit. Des boutons manquaient invariablement à ses vestes, perdus sans doute dès le premier essayage, et ses cravates bariolées n'avaient aucun rapport avec ses tenues. Pour compléter le tout, la jambe droite de ses pantalons était toujours plus longue que la gauche.

Le premier jour, à peine entré en classe, les bras chargés de bouquins, il avait hurlé : « Tout le monde debout ! » Les élèves, totalement surpris par cet ordre inhabituel, s'étaient levés, chacun à leur façon et à leur rythme, attendant curieusement la suite. Après avoir déposé ses livres, le professeur s'était placé devant son bureau et, avec un sourire mi-ironique,

mi-condescendant, croisant les bras, avait débité son petit laïus : « Vous me saluerez toujours debout. Personne n'entre après moi en classe. J'exige de vous une attention totale. Et n'oubliez pas que je suis seul maître à bord. »

« D'où sort-il donc, celui-là ? » pouvait-on lire sur le visage perplexe des élèves; mais monsieur Simard, totalement indifférent, commença son cours au milieu de la salle de classe.

« La matière que vous allez étudier aujourd'hui est la base de toutes les sciences. C'est d'elle, la REINE de toutes, qu'émanent toutes les lois qui tentent d'expliquer le fonctionnement de l'univers, le pourquoi des éléments qui constituent notre monde. Si nous ne connaissions pas les lois qui régissent la nature, nous ressemblerions à un bateau perdu au milieu de l'océan, sans boussole ni outil pour nous orienter. Par conséquent, nous aurions tendance à nous raccrocher à un mysticisme dont le résultat final serait notre inaction, dictée par la peur devant l'incompréhensible et l'inexplicable. »

Et c'est ainsi que, deux ans durant, cet excellent enseignant réussit à faire entrer, dans ces têtes neuves et vierges, les lois de Newton, le nombre d'Avogadro et la théorie de Niels Bohr, et à leur inculquer cette certitude : « si je pense, donc j'existe ».

L'air climatisé fonctionnait à plein en émettant bruits sourds et cliquetis qui se mêlaient aux « oui, oui, c'est bien ça » marmonnés par le directeur.

À l'extérieur, un soleil cuisant brûlait tout ce qui se trouvait à sa portée. D'ailleurs, depuis le matin, les médias répétaient sans arrêt : « Il fait aujourd'hui 37 degrés sur Montréal, buvez beaucoup d'eau, fréquentez les piscines ». Une chaleur caniculaire avait décidé cette année de surprendre les Montréalais avec un bon mois d'avance. La ville était plongée dans la torpeur.

J'appréhendais mon retour à la maison sous cette chaleur accablante lorsque mon directeur, refermant mon mémoire, déclara : « Vous pouvez vous attaquer à la dernière étape. C'est très bien. Faites préparer cinq exemplaires dont quatre doivent figurer sur mon bureau au plus tard le 3 septembre. Bonne chance ! » Puis, se levant de son siège, il mit fin à notre rencontre.

Je sortis dans la petite cour fermée par deux ailes qui constituait le centre de ce vieux bâtiment de l'Université de Montréal. Les rayons ardents du soleil n'épargnaient aucune parcelle de terre. Même la marche devenait difficile. J'avais l'impression qu'à chacun de mes pas, ma chaussure allait rester collée sur l'asphalte fondu.

En ouvrant ma voiture, je fus comme frappé par une bouffée brûlante, jaillie de la chaleur emprisonnée. En m'asseyant prudemment sur mon siège, je pensais au bon conseil de mon amie Hava qui m'avait suggéré d'acheter une voiture aux sièges recouverts de tissu. Enfin, plaçant mes mains sur le volant brûlant, je pris la direction de la maison paternelle.

Quelques minutes plus tard, je me trouvais sur la bretelle d'entrée de l'autoroute Décarie, encombrée comme d'habitude. Et comme à chaque fois, en cet endroit, m'est venue à l'esprit l'idée qu'on devrait appeler cette autoroute la « Voie de stationnement Décarie ». Effectivement, quelle que soit l'heure de la journée, il faut bien trente à quarante minutes pour y franchir un kilomètre.

Sachant que j'allais être coincé là un bon bout de temps, je me suis adossé bien confortablement à mon siège et j'ai allumé ma première cigarette de la journée. Il faut dire que, depuis peu de temps, j'avais pris la décision de diminuer considérablement le tabac. Alors, pour me faciliter la tâche, j'avais décidé de compter chacune de mes cigarettes. Me dire, à la fin de la journée : « c'est ma troisième cigarette » était un bon signe pour moi, et une manière de petite victoire.

Nous étions toujours en arrêt complet sur la route quand je me suis remémoré ce film italien, Fellini Roma, où, dans un embouteillage monstre, les gens sortaient de leur voiture, se liaient d'amitié, se bagarraient, s'interpellaient dans un joyeux désordre. Peu envisageable ici, dans ce Québec moins latin.

Après une bonne vingtaine de minutes complètement à l'arrêt, la file de voitures commença à bouger et, un quart d'heure plus tard, la distance entre les sorties Côte-Sainte-Catherine et Jean-Talon était franchie. La circulation devint alors plus fluide et les voitures se mirent à circuler de plus en plus vite.

Une heure et demie de cette odysée déplaisante m'amena enfin à la maison, où m'accueillit une forte odeur de poisson. « Encore du poisson » me dis-je en me rappelant que mon père, depuis qu'il avait lu des articles vantant les bienfaits du poisson, avait décidé que nous devrions en manger au moins deux fois par semaine.

Je venais à peine de franchir le vestibule que ma mère s'avança pour m'embrasser tout en sortant sa phrase habituelle : « Tu dois avoir faim, hokiss, on mange tout de suite ».

Il faut savoir que chez les Arméniens l'acte de manger passe avant tout : quelqu'un a un problème ? Pas grave, on discutera en mangeant et tout ira mieux. Un autre se sent déboussolé ? Qu'il mange d'abord ! D'ailleurs, quand on rend visite à une famille arménienne, on vous demande aussitôt si vous n'avez pas faim. Je crois que ma race a dû traverser bien des périodes de famine pour être si obsédée par tout ce qui concerne la nourriture.

Après une douche bien froide, j'enfilai mon vieux jean et un T-shirt, mon uniforme, comme aime le dire mon père, et je me rendis à la salle à manger où celui-ci était déjà assis, les bras croisés et le regard fixé vers le mur. Je le saluai en prenant place.

— Bonjour fiston, où en es-tu avec ton mémoire?

— Tout va bien! J'ai eu aujourd'hui le feu vert pour présenter ma version finale.

— Tant mieux! Dis donc, qu'en est-il de l'offre de travail que l'on t'a faite? dit mon père en commençant à grignoter un morceau de pain.

— Selon le contrat, ce nouveau projet débute le 3 janvier 2008; j'ai donc du temps devant moi avant de commencer. J'ai quelques idées sur la façon dont je vais profiter de cette période.

Je voulais ajouter encore quelque chose quand ma mère entra en tenant une grande assiette pleine de poisson fumant entouré de patates rondes rissolées et de longues asperges.

Anahit, ma mère, vient d'une famille modeste de Beyrouth : son père était mécanicien et sa mère, qui ne travaillait pas, élevait ses trois enfants et s'occupait de la famille. Malgré leurs difficultés à joindre les deux bouts, les parents tenaient à ce que leurs enfants aient une éducation solide. Ma mère a suivi des cours de pédagogie et elle enseigne dans une école publique de Montréal. À cinquante-trois ans, elle est déjà la grand-mère des deux petits garçons de sa fille.

C'est une jolie femme, de taille moyenne et plutôt gironde. Ses cheveux cendrés sont toujours bien ramassés en chignon : aucune mèche ne s'échappe sur son visage.

Elle porte une attention particulière à sa tenue, sans pour autant suivre la mode. Son sourire désarmant, son immense serviabilité et son sens aigu de la justice ont fait d'elle une manière de mère Teresa pour tout son entourage. Je me souviendrai toujours du jour où, à peine rentrée à la maison, elle était ressortie en traînant ma sœur par la main, malgré la tempête qui sévissait, pour que cette dernière aille rendre le paquet de gomme qu'elle avait oublié de payer.

La famille de mon père est aussi originaire du Liban et compte plusieurs médecins et avocats. Mon grand-père, maître Roubene, était un avocat connu et respecté, spécialisé en droit pénal. Presque tous les grands procès criminels passaient par son étude, qui employait six autres avocats.

Le patriarche était fier de ses racines arméniennes et intimement attaché aux valeurs traditionnelles de son peuple. Il répétait souvent qu'il était un soldat sans armes toujours prêt à défendre la cause arménienne. D'ailleurs, il participait à toutes les négociations qui, de près ou de loin, touchaient la communauté.

C'était un homme aimant et généreux, mais il exigeait en retour discipline et travail acharné, héritage de ses origines. Ses trois garçons avaient été élevés dans l'Église apostolique arménienne et avaient été profondément endoctrinés pour perpétuer les us et coutumes de leur peuple. Lors de la guerre opposant l'Arménie et l'Azerbaïdjan, en 1991, son cadet n'avait pas hésité à se présenter comme bénévole sur la ligne de combat.

Bien des années plus tard, l'aîné des trois fils avait succédé à son père à la tête de son immense fortune. Le deuxième, devenu médecin, travaillait à l'hôpital américain de Beyrouth, et le benjamin, Vrèje, mon père, qui aimait les chiffres, n'avait rien voulu savoir des deux options familiales et, coupant court avec la tradition, était devenu comptable.

C'est durant la guerre de 1975 que mes parents se rencontrèrent dans un café.

Il faut dire que, malgré cette époque troublée, les Libanais, et tout particulièrement ceux de Beyrouth, continuaient de suivre leurs vieilles habitudes, connues de tous, dans ce « Petit Paris d'orient » : dès que les bombes cessaient de tomber, la jeunesse envahissait les terrasses des cafés ou des clubs de danse pour donner libre cours à sa joie et profiter d'un temps limité et incertain.

Dès sa première rencontre avec Anahit, Vrèje savait qu'il avait trouvé celle qui partagerait sa vie. Mais ce n'était pas l'avis de son père. Roubene était catégorique : « Ni cette fille ni sa famille ne seront capables de t'offrir tout ce dont tu as besoin. Trouve donc quelqu'un de notre milieu, que l'on puisse présenter sans honte aucune ».

Mais mon père, qui avait pris sa décision, se maria avec l'élue de son cœur et, quittant le Liban, s'établit au Canada et plus précisément à Montréal, car il trouvait que la culture et les coutumes des Québécois, à l'opposé de celles des Anglo-saxons, correspondaient mieux à ses valeurs. Cependant, en épousant Anahit, il se trouva déshérité de sa part de l'immense fortune familiale... part que ses frères lui restituèrent après le décès de leur père.

Après avoir terminé ses études à HEC, à l'Université de Montréal, mon père travailla d'abord dans différentes entreprises, puis ouvrit sa propre compagnie de conseiller comptable.

Cet homme intègre, honnête et dur à la tâche espère continuer à travailler jusqu'au bout. Avec sa carrure imposante et sa fâcheuse habitude de vouvoyer tout le monde, quel que soit son âge, il donne une impression, surtout auprès de nos amis, de sévérité et de froideur.

Ce soir-là, après avoir terminé le dîner copieux avec un morceau du fameux gâteau aux pommes de ma mère, je pensais aller chez Pedro rencontrer des copains, Ariya ou bien Richard, ou même les deux, vu que mon amie Hava était en visite en Israël, et qu'il n'y avait rien d'autre à faire en cette soirée de vendredi.

Mais cela n'allait pas se faire, car le chef de famille Zakarian m'arrêta en chemin vers ma chambre :

— Armen, dit-il, as-tu des projets pour ce soir ?

— Pas vraiment, rien de spécial, répondis-je.

— Très bien ! Alors viens dans mon bureau, je voudrais te parler.

J'ai tout de suite décelé cette nuance particulière dans la voix de mon père, qui parvenait si bien à transformer une simple demande en ordre. Devinant que quelque chose de sérieux m'attendait, je le suivis dans son bureau. Après s'être installé dans son fauteuil pivotant et avoir appelé sa femme, mon père me demanda :

— Je sais que tu sors avec cette fille... euh... Comment s'appelle-t-elle déjà ?

— Hava, une jolie fille, répondit tout de suite ma mère en continuant à s'essuyer les mains sur son tablier.

— Ah oui ! dit mon père. J'aimerais savoir si c'est une relation sérieuse.

Même si cette question me prit par surprise, je m'attendais quand même à ce que cela arrive tôt ou tard, car je savais que, dans toutes les familles arméniennes, les parents se mêlent de la vie amoureuse de leur progéniture, croyant probablement que c'est leur droit légitime. Ils doivent tout savoir sur la personne choisie : qui elle est, à quelle famille elle appartient, ce que font ses parents, etc. Et une fois le pour et le contre pesé, analysé, les parents ont le privilège d'approuver ou non le choix de leur enfant, sans toutefois empêcher ce dernier de prendre l'ultime décision.

Comme, personnellement, je n'accepte aucune autorité en cette matière, j'ai répondu sèchement :

— Mais depuis quand mes intentions te regardent-elles? J'ai 26 ans, ne l'oublie pas!

— Tu peux sortir avec n'importe qui, mon fils. La question n'est pas là! Mais si tu veux te marier, on a quand même, ta mère et moi, le droit de savoir qui va entrer dans la famille. Tu es bien d'accord?

— Hava me plaît, dit ma mère. Mais vois-tu, elle est juive, et chez nous comme chez eux, c'est la mère qui transmet la langue à ses enfants, ainsi que la culture, et... je n'aimerais pas que mes petits-enfants ne parlent pas notre langue... changent de religion... vraiment je ne sais pas... Et elle se tourna vers son mari, puis se tut.

— Voulez-vous m'expliquer en quoi cela changera votre vie? Comment mon choix influencera-t-il le peuple arménien? dis-je en haussant le ton.

— Ne t'énerve pas, dit mon père en essayant de me calmer. On n'a rien contre qui que ce soit, mais si tu penses un jour ou l'autre à te marier, nous serons bien obligés, ta mère et moi, de te mettre en garde pour...

Sans laisser mon père finir sa phrase, j'ai éclaté :

— Ce n'est pas vrai! Vous n'allez quand même pas organiser ma vie personnelle?

Monsieur Zakarian, visiblement contrarié, releva le sourcil gauche.

— Non, mais... Si tu ne nous interrompais pas à chaque seconde, tu entendrais probablement notre point de vue et comprendrais notre inquiétude, répondit-il, et, suspendant la conversation, il alla chercher un mouchoir pour essuyer la sueur de son front.

Puis il poursuivit :

— Un mariage, même s'il unit deux personnes de la même origine et de la même culture, est déjà bien difficile. Ton amie Hava est belle,

respectueuse et l'on voit tout de suite qu'elle est issue d'une bonne famille. Mais vois-tu, deux inconvénients majeurs vous empêchent d'établir une union harmonieuse et durable.

Il s'arrêta à nouveau pour chercher cette fois-ci le cigare qu'il a l'habitude de fumer en deux occasions : quand il est heureux ou quand il est fortement préoccupé. Après avoir tourné plusieurs fois le cigare entre le pouce et l'index, il en coupa le bout, et le portant à sa bouche, prit une grande inspiration et ajouta :

— Tout d'abord, sache que si sa famille est pratiquante, elle ne te donnera pas sa fille. Et même si elle n'est pas orthodoxe, mais qu'elle suit la tradition ou la Torah, tu resteras toujours un goy. N'oublie pas que tu n'es pas circoncis et que tu es donc étranger à cette alliance qu'ils ont avec Dieu. Enfin, même si tu es accepté, sa famille t'incitera ou même t'obligera à te convertir au judaïsme. Or si tu aimes leur fille, eh bien tu accepteras, c'est sûr, de changer de religion.

À cet instant, ma mère lâcha un « Non » strident et se couvrit la bouche de ses deux mains. Après avoir jeté un regard vers sa femme, mon père se tourna vers moi :

— Et je te le répète, tu renieras ta religion, car je sais que pour toi toutes les religions, quelles qu'elles soient, sont des institutions destinées à escroquer le peuple.

— Pourrais-tu m'apporter des arguments plus solides pour me convaincre du contraire ? lançai-je alors avec défi.

— Oui, bien sûr ! rétorqua aussitôt mon père.

Il se leva alors de son siège et continua à parler en arpentant le bureau.

— N'oublie jamais que si notre peuple continue d'exister aujourd'hui, c'est grâce à la religion, et à elle seulement. C'est notre Église arménienne apostolique qui, après chaque massacre, a su raviver la flamme de notre

foi, protéger la langue et la culture arméniennes, et faire de cette nation une nation plusieurs fois millénaire. Sans l'Église, nous ne serions aujourd'hui que de minuscules grains de sable éparpillés dans le monde entier. Garde cela entre tes deux oreilles!

Vu que je bouillonnais déjà, j'ai bondi alors de mon siège et barré le chemin à mon père et, gesticulant et criant, j'ai lancé :

— Tu veux parler de religion ? Eh bien parlons-en justement ! Je ne sais pas sur quelle planète tu vis, mais constate une chose au moins : si le monde est dans l'état qu'il connaît aujourd'hui, c'est bien à cause des religions du monde, que ce soit le christianisme, l'islam, le judaïsme, qu'importe ! Relis tes livres d'histoire : les croisades, l'Inquisition, le jihad... Mais je reviens à notre discussion initiale et voici ma réponse : pour le moment, j'aime cette fille et si un jour l'envie nous prend de nous marier, eh bien nous passerons outre à tout ce que prêchent prêtres et rabbins.

Et, lui tournant vivement le dos, je sortis du bureau de mon père, fou de rage et indigné tout à la fois.

Une fois dans ma chambre, je continuai à ruminer en faisant les cent pas : « Religion ! C'est en ton nom que le clergé a tenu le peuple dans une ignorance totale, continuant à s'enrichir en exploitant la peur et la dévotion des gens. Combien de vies de petits garçons ont été ruinées pour satisfaire les désirs abjects de certains prêtres, combien d'enfants ont été déchiquetés sur la promesse de leur ayatollah qui leur faisait miroiter le paradis, combien de personnes ont bêtement "sauté" alors qu'elles prenaient leur café sur une terrasse ? Mon père est bien naïf de croire qu'on a absolument besoin d'un représentant de l'Église pour

sauvegarder la pureté de la race, pour déterminer le nombre d'enfants qu'une femme doit mettre au monde, pour interdire les contraceptifs. »

Pour me calmer, je décidai que j'avais un besoin urgent d'une deuxième cigarette. Puis j'ouvris largement les fenêtres. Dehors, le soleil avait déjà disparu et une légère brise secouait tranquillement les branches de l'arbre, juste en face de ma fenêtre.

La nuit était bien avancée, mais je n'avais pas envie de me coucher. Installé confortablement dans un fauteuil sur le petit balcon attenant à ma chambre, je fumais déjà ma troisième cigarette, accompagnée d'une double dose de café arménien. Ma rage avait complètement disparu et c'est avec un petit sourire ironique que je me remémorais la façon avec laquelle j'avais défendu devant mon père ma dulcinée presque inexistante. Et à mesure que la nuit avançait surgissaient les souvenirs d'un passé pas si lointain.

C'est Richard, un bon ami depuis le secondaire, qui m'avait présenté Hava; il l'avait connue lors de ses études universitaires à Polytechnique. Avec le temps, ils s'étaient rapprochés et étaient devenus bons amis. De temps en temps, je la voyais chez Pedro, lors de nos rencontres hebdomadaires avec les copains.

Hava vient d'une famille juive bien nantie. C'est une grande fille avec des cheveux roux bouclés. Son menton est bien dessiné, le rouge de ses lèvres pulpeuses contraste avec la blancheur satinée de sa peau. Elle a un front bombé et de grands yeux marron sur un visage angélique. Elle est grande et corpulente. Je la trouve désirable et je suis chaque fois étonné par l'appétit de cette fille, capable de faire disparaître une énorme quantité de nourriture en un temps record. Elle est douce, mais en même temps, imbattable dans les disputes avec ses argumentations solides...

L'incident qui a déclenché notre aventure est encore bien frais dans ma mémoire.

C'était il y a deux ans. Mes deux amis, Hava et une autre fille, et moi avions décidé de passer quelques jours à Mont-Tremblant. Le lendemain de notre arrivée, moi qui ne raffole pas du froid sibérien, j'avais décidé de faire la grasse matinée au lieu d'arpenter les pentes de ski.

Hava, après quelques descentes, décida de revenir à l'hôtel chercher ses lunettes oubliées dans ma chambre. En ouvrant la porte, qui n'était pas fermée à clé, elle tomba sur moi dans le plus simple appareil, stupéfaite et terriblement gênée. « Tu es encore mouillé », s'entendit-elle dire, et elle disparut aussitôt.

Aucun de nous deux n'évoqua jamais cet incident, mais, les jours suivants, nous cherchions le moyen de nous trouver à proximité l'un de l'autre. Graduellement, ce lien d'amitié se transforma en un véritable sentiment proche de l'amour, et nous commençâmes à sortir ensemble.

Hava et moi partageons plusieurs points communs : sens des responsabilités, attachement à notre famille et à nos origines. Nous sommes tous les deux extravertis, dynamiques, pleins d'humour, et nous adorons les discussions passionnées sur des sujets variés. Le terrain était donc prêt pour une belle histoire d'amour.

Dès le début de notre relation, nous nous étions juré de laisser à l'autre le libre choix de sortir avec qui il voulait. Cependant, nous étions si bien ensemble que nous n'avions aucunement le temps ni le désir de tester la liberté d'aller ailleurs.

Au bout d'un an, nous avons envisagé de nous installer ensemble dans un appartement. Mais ce projet resta lettre morte, car nos parents respectifs avaient de la vie à deux des conceptions totalement opposées aux nôtres. La famille juive disait qu'une fille ne pouvait vivre avec un homme qu'après l'avoir épousé en bonne et due forme devant un rabbin, et la famille arménienne était persuadée que cela ne se faisait pas dans sa communauté.

Comme nous ne voulions pas peiner nos parents, nous abandonnâmes ce projet. Je continuai donc à vivre chez mes parents, en poursuivant mes études et mon travail à temps partiel dans une librairie universitaire.

Cependant, depuis peu, nous sentions l'un et l'autre qu'une certaine tiédeur, une lassitude, s'installait tranquillement entre nous. Sans chercher vraiment à expliquer la raison véritable de cette distance, nous décidâmes, d'un commun accord, de nous donner un moment de répit. Cette décision correspondait justement à la fin des études de Hava, et cela lui permettait de réaliser enfin son rêve de se rendre au pays de ses ancêtres, de participer, à la mesure de ses moyens, à la construction d'Israël. Depuis deux semaines déjà, j'étais d'ailleurs bombardé de messages enflammés de Hava, ensorcelée par son pays, par la vie trépidante qui y règne, par son peuple dynamique.

Ce n'est qu'au petit matin que je décidai de clore cette journée si mouvementée, et, retournant dans ma chambre, j'éteignis la lumière et essayai de dormir.

Le lendemain, par un samedi ensoleillé, je sursautai dans mon lit au son d'une musique endiablée jaillie de la radio placée sur ma table de chevet. J'ouvris les yeux et regardai ma montre. Déjà dix heures. Dehors, le soleil brillait. Par la fenêtre ouverte, je voyais les roses rouges grimpantes de ma mère se détacher sur un ciel bleu sans nuages. Devant la promesse d'une belle journée, je décidai de me lever.

Mon rituel matinal était réglé comme une horloge : ramasser tout d'abord le courrier, y jeter un coup d'œil, puis aller boire un verre d'eau et me diriger vers la salle de bain. Après avoir accompli les procédures obligatoires, je descendis au premier étage et me dirigeai vers le balcon

quand mon père m'interpella d'un « Bonne journée » laconique et m'annonça que la famille était attendue, la semaine suivante, à la réception annuelle chez Hovsepian.

— Encore chez ce grand voleur ?

Monsieur Vrèje n'appréciait guère les paroles blessantes à l'endroit de ses clients, grâce auxquels il y avait du pain sur la table des Zakarian. Mais cette fois-ci il se contenta de lever le sourcil droit pour montrer sa désapprobation et, ignorant mon attaque, me fit savoir que ma présence était souhaitable. Et avant de retourner dans son bureau, mon père ajouta :

— Et j'espère que tu seras habillé correctement.

Je me préoccupe généralement peu de ma tenue vestimentaire. Cela dit, ce que j'achète doit appartenir à une marque connue. Je sais que mon père déteste tout particulièrement une de mes chemises préférées, avec une bande blanche d'un côté seulement, de l'épaule à la taille.

Il dit que cela me donne un air de garçon de café.

Je sortis sur le balcon en haussant les épaules. Ma mère était déjà au jardin, au milieu de ses innombrables roses, dans la partie de cet immense terrain qu'elle s'était appropriée dès le jour de notre arrivée sur les lieux. Je descendis quelques marches et, sans bruit, je m'approchai d'elle et lui donnai un petit bec sur sa joue si douce. Ma mère se retourna avec un large sourire et, posant ses outils de jardinage, elle m'embrassa à son tour.

— Ton petit déjeuner est prêt. Veux-tu que je te le serve ? me demanda-t-elle.

— Non merci ! La seule chose que je veux, c'est que tu parles à ton mari. Il devient à tout coup un petit chaton dans tes mains. Il va t'écouter. Dis-lui que je ne veux pas aller à cette réception.

— Pourquoi, hokiss ? Tu es en très bons termes avec leur fille aînée. D'autre part, tous tes amis du primaire seront là ! Allez, fais un petit effort. Viens au moins avec nous et tu partiras ensuite quand tu voudras.

Et, tout en continuant à parler, nous nous dirigeâmes vers la maison.

Pendant une grande partie de la journée, j'entrepris de redonner un aspect normal à ma chambre. Maintenant que mon mémoire était terminé, je pouvais reclasser tous les papiers et les bouquins qui, depuis longtemps, traînaient partout. Je commençai à classer mes dossiers, à ranger des dizaines de livres entassés sur mon bureau, à mettre en ordre mes notes. Une fois ce gros travail terminé, je passai l'aspirateur, ramassai mon linge sale, descendis au sous-sol et laissai le tout dans le panier aux bons soins de ma mère. Et comme toujours, quand je me voyais agir ainsi, je sentais que je méritais amplement le titre de « Tanguy ».

En remontant dans ma chambre, je contemplai avec satisfaction le résultat de ces quatre heures de travail acharné, et je me dis que je méritais une bonne bière à partager avec mes copains. Je me préparai donc à sortir.

MES AMIS

Depuis plusieurs années déjà, les samedis et les mercredis soirs étaient réservés aux rencontres avec mes deux copains. Le samedi, on se retrouvait chez Pedro, au coin de Crescent et de Maisonneuve, et le mercredi au Bistro, sur Saint-Denis.

La nuit était déjà tombée quand j'arrivai sur la rue Crescent, grouillante de monde comme d'habitude. Des jeunes de tous âges montaient et descendaient la rue, mêlant leurs conversations aux klaxons des voitures qui tentaient de se frayer un passage dans cette foule dense. Après une quinzaine de minutes, je finis par trouver une place pour me garer, deux blocs plus loin.

Le restaurant de Pedro était plein et je dus attendre un bon cinq minutes avant que Pedro ne m'avise et ne me tende une chope de bière brune en m'indiquant, d'un signe de tête, la table où se trouvait mon ami. Je me frayai donc un chemin, mon verre à la main, pour rejoindre Ariya, entièrement concentré sur son verre et comme indifférent à la foule ambiante.

— Salut toi, lui dis-je en tirant une chaise près de lui.

— Armen! cria Ariya, et l'expression triste de son visage se transforma immédiatement. Tu ne peux pas savoir comme tu tombes à pic et combien je voulais te voir aujourd'hui! J'ai passé une sale journée. J'ai eu des problèmes...

— Mais qui n'en a pas? dis-je en me détournant de lui pour regarder autour de moi.

— Je vois! dit Ariya en se concentrant à nouveau sur son verre.

N'entendant plus parler mon ami, je me penchai vers lui :

— Écoute, je suis désolé. Je ne voulais pas être désagréable avec toi. Je t'écoute. Raconte-moi ce que tu as sur le cœur.

Ariya releva les yeux et, après quelques secondes de silence, me proposa d'aller ailleurs, car ce qu'il avait à me confier ne pouvait se dire dans ce vacarme. Une fois nos verres terminés, nous avons quitté le bar sans oublier de demander à Pedro de prévenir Richard. Puis nous nous mîmes en quête d'un endroit plus tranquille.

De prime abord, Ariya n'est pas un beau garçon. Mais il suffit de voir ses yeux noirs derrière des cils indécemment longs pour avoir de la difficulté à détacher son regard. Sa taille correspond à celle du Sri Lankais moyen. Son visage ouvert et bienveillant dégage calme et sérénité. Très généreux, il pourrait, sans hésitation, donner sa chemise à celui qui en aurait besoin.

Ariya est toujours bien mis et soigné. Il ne porte jamais de short ou de sandales. Il a toujours une cravate assortie à son costume. Toute sa personne respire la propreté et l'élégance.

Mais ce soir, mon ami avait comme lâché prise. Joues creuses, yeux cernés, il était méconnaissable. J'étais sûr que ce n'étaient pas les longues heures à exercer ses fonctions d'interne à l'hôpital qui l'avaient mis dans cet état.

Je connais Ariya depuis 1999, depuis exactement huit ans. Je l'ai rencontré à un colloque sur le thème « Spiritualité et science » qui se donnait à l'Université McGill.

Durant la pause à la cafétéria, j'avais remarqué ce jeune homme, juste devant moi, qui ne remplissait son assiette que de légumes. « Un autre fanatique écolo qui ne peut pas supporter qu'on tue les animaux », me suis-je dit. Quand nous sommes arrivés à la caisse, j'ai vu qu'il cherchait vainement son porte-monnaie. J'ai alors insisté pour payer son plat...

Ariya, Ceylanais d'origine, était un étudiant étranger à la faculté de médecine de McGill. Au fil des ans, des liens d'amitié solides s'étaient formés entre nous. J'appréciais beaucoup ce garçon équilibré, à la fois solide et timide, et j'ai toujours admiré son intelligence et son humanité.

À l'arrivée des cafés, Ariya prit une gorgée du liquide brûlant et commença :

— J'espère que tu ne vas pas trouver macabre le sujet dont je voudrais te parler. Aujourd'hui, j'ai perdu une de mes patientes...

Je fus surpris par ces propos, car Ariya n'avait pas l'habitude de nous parler de son travail, et encore moins de s'apitoyer sur lui-même.

— En tant que futur médecin, tu as été préparé pour cela ! Du moins je l'espère, dis-je en allumant ma première cigarette.

— Oui, c'est vrai ! Mais elle était toute jeune. Elle n'avait que trente-trois ans. Armen, il fallait voir ses yeux ! Elle était belle, mais belle... Elle me priait de la sauver, d'accomplir un miracle. Mon résident et moi, nous nous trouvions devant cette femme mourante, totalement impuissants : nous savions que rien au monde ne pouvait la sauver.

Ici, la voix d'Ariya se brisa, puis il reprit :

— Je ne sais pas quelle est ta réaction devant la mort, mais je sais que la mienne a été, pendant des années, un vrai cauchemar.

— Oh non ! Ne me dis pas que tu as mal choisi ta profession ! dis-je avec effroi.

— Non, ce n'est pas cela! Bien que je sois bouddhiste et que je sache que la mort n'est pas une fin, je dois bien me rendre à l'évidence : la mort t'enlève la personne avec qui tu avais tissé des liens profonds et avec qui tu avais partagé une partie de ta vie. Tu ne verras plus jamais cet être. C'est une idée intolérable...

À ce moment, mon cellulaire sonna. C'était Richard. Je lui indiquai où nous retrouver, puis me tournai vers Ariya :

— Mais tu sais mieux que moi qu'il est impossible de tout contrôler dans la vie! Et rappelle-toi plutôt le nombre de patients que tu as sauvés, à qui tu as redonné le sourire et la possibilité de retrouver une vie normale, leur foyer, leur famille...

— Oui, je sais tout cela, mais au cas où tu l'ignorerais, notre cœur n'est pas de pierre, et il arrive, de temps à autre, que le médecin vive profondément la mort d'un malade.

Mais mon propos ne concerne pas seulement cette expérience douloureuse. J'aimerais discuter avec toi d'une question d'éthique.

Avant de poursuivre, Ariya voulut commander de nouveaux cafés, mais Richard, un « bon Québécois » comme il aimait à se définir, s'était approché de la table avec un bref bonjour et déjà trois cafés.

Richard est un ami d'enfance. Nous fréquentions la même école privée et notre amitié débuta quand nous échangeâmes des cartes de joueurs de hockey.

Avec les années, nous devînmes inséparables : nous jouions dans la même équipe, nous faisons partie du club des « scientifiques en herbe », nous passions les quatre semaines d'été dans le même camp.

Le passage de l'adolescence à l'âge adulte n'avait aucunement altéré notre amitié. La seule différence était que notre duo s'était transformé

en trio avec l'ajout d'Ariya, et les sujets de conversation s'étaient enrichis et s'étaient étendus aux femmes.

Richard venait d'une famille « pure laine » québécoise, comme il aimait à le répéter. Il était le fils unique du couple Sabourin, des séparatistes fervents. Du référendum de 1995, il ne lui restait que les larmes de son père et cela avait suffi pour que, à l'âge adulte, il adhère au parti politique de ses parents.

Richard était joli garçon, souvent entouré de partenaires féminines. Grand, les yeux bleu foncé, un visage ouvert et avenant, un sourire franc, il adorait ses parents, était fidèle à ses amis, aimait les femmes et rêvait passionnément d'un Québec libre.

— Alors! Quel est l'ordre du jour pour les représentants des minorités ethniques de Montréal qui n'ont que des droits, mais pas de devoirs?

— Tu parles toujours mal, Richard. Un jour tu seras brûlé par les tiens, qui sont si à cheval sur le « politiquement correct », ai-je remarqué.

— Ne t'inquiète pas. La générosité du cœur québécois s'adresse aussi à son peuple. Alors, qu'y a-t-il?

— Voilà! La patiente d'Ariya est décédée et...

Je voulais encore ajouter quelque chose, mais Richard m'interrompit :

— Mais où est le problème, mon ami? Dans très peu de temps, tu seras Dr Jayasuriya, et tu sembles ignorer que la vie est composée de trois parties : le commencement, le milieu et la fin. Malheureusement pour toi, tu as choisi, en tant qu'oncologue, la partie finale. Alors? Je vous suggère donc d'essayer au moins de vivre le « milieu » de façon la plus agréable possible.

Pendant un instant, personne ne parla. La terrasse se remplissait graduellement.

D'abord ce fut une vieille femme qui s'approcha de la table du centre, tira péniblement une chaise, s'assit et commença à parler à son chien. Ce fut ensuite un jeune couple, heureux et insouciant, qui prit place à la table du coin.

À l'approche d'un deuxième couple d'âge moyen, Ariya voulut dire quelque chose, quand on entendit un « Par ici, ma belle ». Or la belle en question était en fait une horreur, ce qui nous fit pouffer de rire.

Ce moment distrayant passé et après avoir ri de bon cœur, Richard proposa de commander des hamburgers. Puis Ariya, revenant à ses préoccupations, nous demanda :

— Voici ma question : doit-on absolument aviser le malade de sa mort en lui donnant une date approximative ?

— Moi, je sais que, dans presque toutes les familles arméniennes, annoncer au malade la date de sa mort est très mal accepté, dis-je.

— Moi, je suis pour. Il faut aviser le malade. Dans une famille, il y a toujours des questions d'ordre légal, des dispositions à prendre : partage des biens, dettes, héritage, que sais-je ?

— Richard, n'oublie jamais que ton médecin, aussi extraordinaire soit-il, n'est quand même pas Dieu. Et l'ingénieur que tu es sait bien que dans toute statistique existe un pourcentage d'exceptions, lui dis-je.

— Dis donc, depuis quand tu évoques Dieu ?

— Depuis quelques mois déjà. Mais est-ce que tu comprends ce que j'essaie de dire ?

— Je comprends ton point de vue, dit Ariya en hochant la tête.

— Encore un peu et vous allez me parler de miracle, vous deux ! fit Richard en ricanant.

Mais Ariya, ignorant le ton ironique de son ami, continua :

— Je reviens à ma patiente : toute l'équipe soignante, l'oncologue, le résident ou les internes savaient, s'ils se basaient sur les statistiques, les analyses de cas et leur expérience, qu'elle n'en avait plus que pour six à huit mois. Tant que la malade ignorait ce pronostic, elle supportait courageusement tous les traitements, avait toujours le sourire, gardait espoir. Mais dès l'instant où elle a été mise au courant de la gravité de son cas, son état s'est rapidement détérioré et elle est morte deux semaines plus tard. Depuis, je me demande ceci : qui sommes-nous pour décider de la date de la mort de nos patients ?

— C'est vrai ! Il y a dix ans, un oncologue avait donné trois mois à vivre à une amie de ma mère ; or cette dame vit encore. Ce genre d'exemples abonde. J'ai du mal à comprendre qu'il faille assombrir les derniers moments d'un malade, dis-je en scrutant le visage de mes copains.

— C'est justement parce qu'il ne lui reste que peu de temps à vivre qu'il faut le prévenir. Conscient de cela, il pourra régler des affaires personnelles, pardonner, dire son amour aux siens, dit Richard.

— Richard, ce n'est pas toi qui parles, c'est ton Église, dis-je.

Ariya haussa les épaules, pencha la tête de côté, et tournant ses deux paumes vers le haut, déclara :

— J'imagine qu'il n'y a pas de réponse définitive. Il faut sans doute agir au cas par cas, parler à la famille pour connaître le contexte religieux, familial, le caractère du malade, les antécédents, et agir en conséquence. Mais il ne faut pas perdre de vue que l'espoir est un atout majeur dans la guérison.

— Si un demi-mensonge peut alléger la situation, alors je suis pour le mensonge, dis-je, sans laisser à mon ami le temps de finir.

— Cela veut dire que, toi, le futur toubib, tu t'opposeras à tes supérieurs en donnant de faux espoirs à tes malades ? demanda Richard.

— Non, mais, entre un verre à moitié vide et un verre à moitié plein, je choisirai le moitié plein. Voilà! Tu sais, on peut être très réaliste et très optimiste à la fois. L'un ne s'oppose pas forcément à l'autre.

À peine Ariya avait-il terminé sa phrase que le serveur apportait les assiettes garnies de hamburgers géants et de patates frites bien dorées qui stimulèrent aussitôt nos papilles et renvoyèrent au loin toutes nos questions d'éthique sans réponse. Une fois nos assiettes vides et nos estomacs pleins, nous abordâmes des sujets plus anodins, puis Ariya proposa de clore la soirée, car il était de garde le lendemain dimanche dès sept heures.

Juste avant que nous nous quittions, Richard nous rappela que son déménagement était fixé au mercredi suivant et que nous étions « cordialement » invités à transporter ses meubles avec lui.

Il était presque minuit quand je rentrai à la maison.

Le début de la semaine suivante fut calme : j'allai à mon travail et m'occupai de terminer mon mémoire.

Mercredi, jour de congé pour Ariya, ce dernier arriva vers onze heures et ce fut ma mère qui lui ouvrit la porte.

— Ariya! Quelle bonne surprise! Avais-tu oublié le chemin de notre maison? Comment vas-tu? demanda-t-elle en l'invitant à la suivre à l'intérieur de la maison.

— Très bien, merci, Madame Zakarian, répondit Ariya, avec un sourire timide.

— As-tu pris ton petit déjeuner? Veux-tu que je te prépare quelque chose?

— Non, non, merci. Et vous, comment allez-vous? Bientôt les vacances : vous avez de la chance d'être enseignante!

— Oui et non, mon garçon.

Et avant de répondre, elle m'appela.

— Pour les vacances, tu as raison, reprit ma mère. Mais sais-tu que la plupart des gens oublient que nous, les enseignants, ne sommes payés que dix mois sur douze? En fait, je crois que nous méritons amplement nos congés avec les contingents actuels...

Elle voulait ajouter quelque chose, mais, me voyant arriver, elle mit fin à la conversation en disant :

— Allez, je ne veux pas vous importuner avec mes problèmes.

Puis, s'étant assurée que nous ne resterions pas pour dîner, elle nous quitta.

Quelques minutes plus tard, nous prîmes la direction de la maison familiale de Richard, sans oublier de prendre au passage une demi-douzaine de bières.

Au moment où nous arrivions chez lui, il descendait d'un camion U-Haul. Il nous reçut avec un large sourire et nous assura que tout était prêt. Mais avant de commencer à déménager les meubles, il nous invita à monter au premier étage. C'est alors que madame Sabourin ouvrit la porte et s'exclama :

— Enfin, vous voilà tous les trois! Où étiez-vous donc passés? Allez, allez, entrez et venez prendre un café et des brioches que j'ai préparées pour vous!

— Personne n'est plus heureux que ma mère aujourd'hui, dit Richard, vous allez la libérer de son Tanguy.

— Mon garçon, tu sais très bien que cette maison te sera toujours ouverte. Mais ne trouvez-vous pas normal qu'un homme de vingt-six ans ait son chez-lui ? fit sa mère en versant du café chaud dans nos tasses.

— Oui, j'avoue, dis-je, un peu honteux.

— Tout comme moi, ta mère t'a aussi gâté, reprit madame Sabourin. Mais croyez-moi, vous allez adorer votre indépendance, ajouta-t-elle en sortant du four des brioches dorées à souhait.

Après avoir bu notre café et englouti toutes les brioches les unes après les autres, nous nous mîmes au travail de façon ininterrompue jusqu'à 18 h. Nous décidâmes alors de prendre une pause pour dîner dans le petit restaurant au coin de la rue.

Nous étions encore assis quand une grande fille, assez jolie, s'approcha de notre table et, regardant uniquement Richard, lança d'un seul coup :

— Salut les copains ! C'est aujourd'hui que tu déménages, je le savais. As-tu besoin d'aide ? J'ai du temps pour ça.

— Non, tu es bien gentille, mais on a presque fini. Merci quand même, répondit Richard.

— Bon, mais si tu as besoin d'aide, tu sais où me trouver, et, haussant les épaules, elle disparut.

— Eh bien ! Pourquoi ce ton ? Toi qui fonds, d'habitude, au moindre regard d'une fille, s'écria Ariya.

— C'est que nous étions justes de bons amis. Mais dès que les sentiments se mêlent à l'amitié, le terrain devient miné. Après tout, je ne lui dois rien. Je n'éprouve aucun sentiment pour elle. Je ne peux quand même pas me forcer !

— Depuis quand tu refuses l'amour qu'on te porte ?

À ces mots, Richard s'arrêta de manger. Son visage s'empourpra et il répondit d'un ton sec, comme s'il lançait une flèche.

— Quand on a du mal à trouver de l'amour, autant s'acheter un animal. C'est d'ailleurs ce que je vais lui suggérer. L'amour, ça se conquiert, ça se gagne, tout comme la liberté !

Après nous avoir regardés tour à tour, Ariya arrêta son regard sur Richard et dit, moqueur :

— Nous devons nous aimer les uns les autres, quelle que soit notre condition. L'amour, c'est du bonheur, de la joie que l'on doit donner à tous ceux qui nous le demandent.

— Tu as ma bénédiction, dit Richard. Puis, quelques secondes plus tard :

— Tabarnouche, lâchez-moi ! Et, haussant les épaules, il se leva et mit fin à notre pause-café.

Nous travaillâmes encore un bon moment puis, vers 22 h, estimant que nous en avions assez fait, nous nous installâmes tant bien que mal au milieu des cartons avec une bonne bière fraîche.

RENCONTRE AVEC ANNA

Samedi arriva. La famille Zakarian était invitée ce jour-là à la réunion annuelle qui réunissait tout le beau et le moins beau monde de la communauté arménienne.

Au volant de sa Lexus, monsieur Zakarian jetait de temps à autre des coups d'œil admiratifs à sa femme, élégante dans une jolie robe noire toute simple, agrémentée d'un collier de trois rangs de perles.

Je suivais mon père dans ma petite Toyota, la mort dans l'âme, avec l'impression d'être un ours qu'on va exhiber dans une foire.

Une demi-heure plus tard, nous voilà arrivés devant une vaste maison tout illuminée en face du lac des Deux-Montagnes, à Laval-sur-le-lac. Je garai ma petite Toyota au milieu de voitures luxueuses.

Une fois franchie la porte j'observai, d'un regard critique, l'intérieur de la maison où l'aménagement veillait à ne pas donner l'impression de nouveaux riches.

La famille Hovsepien presque au complet accueillait les invités dans l'immense hall d'entrée.

Monsieur Hovsepien était un homme de taille moyenne, moustachu et poilu. Il portait un gros diamant sur son annulaire velu. Son visage était sillonné de petits capillaires. Son nez avait la forme et la couleur d'une grosse tomate ridée. Sa poignée de main était ferme et sèche. Tout révélait, chez lui, suffisance et autosatisfaction.

Il n'avait aucune instruction, mais un sens aigu des affaires : il était concessionnaire de voitures de marque dans trois points de vente. Il avait aussi une qualité non négligeable : c'était un excellent père pour ses trois enfants. Sans les gâter outre mesure, il était généreux avec eux, mais exigeait en retour un travail acharné et du sérieux dans tout ce qu'ils entreprenaient.

Madame Hovsepien, de son côté, était une femme splendide, chaleureuse et aimante, entièrement dévouée à ses enfants. Son seul but était de les rendre heureux.

Proche de la soixantaine, elle était encore très belle. Elle voyait souvent ma mère, car toutes deux travaillaient pour la même œuvre caritative de la communauté.

Nous étions apparemment les derniers arrivés, car, immédiatement après les salutations, tout le monde se dirigea vers le grand salon où les serveurs étaient déjà en pleine action, remplissant des verres, passant des plats pleins de hors-d'œuvre joliment décorés.

Une fois dans le salon, je pris un verre et me dirigeai vers un petit groupe de jeunes gens, pour la plupart d'anciens camarades de mon école primaire Sourp Hagop. Après les salutations, les exclamations et les embrassades, notre petit groupe commença à échanger des nouvelles. À un moment donné, le fils aîné des Hovsepien se joignit à nous, suivi de sa sœur Anoush, une amie de classe avec qui je continuais à entretenir une relation amicale.

Anoush, psychologue fraîchement diplômée, est une fille charmante, aux traits réguliers. Intelligente, elle sait ce qu'elle veut et a des idées arrêtées sur tout.

Depuis toujours, je suis son unique confident : elle me fait part de ses problèmes sentimentaux et me demande toujours conseil. Ce soir-là

ne fit pas exception, car elle me pria de la rencontrer à l'extérieur de la maison avant la fin de la soirée.

Un peu plus tard, notre groupe prit la direction du jardin, en traversant le salon où les gens discutaient en petits groupes, dans un bruit de fond continu. Près de la fenêtre, des hommes parlaient fort en gesticulant. Plus loin, des femmes, dont faisait partie ma mère, bavardaient tranquillement.

Près de la porte qui s'ouvrait sur le jardin, la mère de monsieur Hovsepian avait réuni ses amies, toutes âgées de plus de soixante-quinze ans au moins.

Cette vieille dame avait la réputation d'être méchante et explosive. Elle ne demandait jamais comment vous alliez, mais remarquait plutôt votre teint maladif ou un détail inadéquat dans votre tenue.

Je me doutais bien, en les regardant de loin, que toutes ces dames étaient en plein commérage. D'ailleurs, un de mes copains fit la remarque en passant que ces petites vieilles étaient sûrement en train de « nettoyer les os » de leurs brus.

Au milieu de la soirée, je suis retourné au salon pour chercher Anoush, pensant qu'il était temps de partir et que la soirée, somme toute, s'était agréablement déroulée, quand je vis passer une belle jeune fille, élancée et d'une élégance naturelle.

Elle était franchement admirable dans sa robe longue sertie de perles roses. Elle avait un visage parfait, jeune et mûr tout à la fois. J'avais de la difficulté à détourner mon regard... J'étais sous le charme quand j'entendis appeler « Anna » de l'autre côté du salon. Je vis alors la jeune fille s'élancer, comme soulevée du sol, comme propulsée par un léger souffle.

« Anna? Mais c'est la fille cadette de monsieur Hovsepian »! pensai-je, et je voulus suivre cette manière d'apparition quand Anoush

m'attrapa par le bras et, avec un sourire moqueur, m'assura que sa sœur, mademoiselle « cactus », comme elle aimait l'appeler, faisait toujours grande impression sur la gent masculine.

— Mais je l'ai vue l'année dernière, elle ressemblait à une écolière mal dans sa peau. Je n'en crois pas mes yeux. Quelle métamorphose ! Un vrai conte ! Et je me tus, ne sachant plus quoi ajouter.

Anoush me regarda longuement, car je restai figé comme une statue, un sourire béat sur le visage. Elle dut me secouer pour que je reprenne mes esprits et me dit :

— Tu auras sûrement l'occasion de la revoir. Pour le moment, j'ai besoin de toi.

— OK, ça va ! Et réprimant mon désir d'en savoir plus sur Anna, je proposai de partir.

— Ma mère m'a priée de rester au moins jusqu'à la fin du dîner. Peux-tu faire un petit effort pour rester ? Je te promets que cela ne va pas prendre très longtemps. Et me tournant le dos, elle s'éloigna.

Je me retrouvai seul, cherchant en vain du regard celle qui avait capté si extraordinairement mon attention. Mais Anna avait disparu.

Je décidai alors de retrouver mes copains, quand ma mère m'interpella, désireuse de me présenter à ses amies qui ne m'avaient pas vu depuis longtemps. L'image de l'ours enchaîné, animal de foire, me revint à l'esprit. Comment ma mère ne comprenait-elle pas que ces moments-là étaient profondément embarrassants pour moi ? Je la suivis cependant sans un mot.

Et devant mon sourire idiot résonnaient les mêmes remarques que les années précédentes : « Quel beau garçon ! », « Comme il te ressemble, Anahit », « Mais non, c'est le portrait de son père », « Dire que je t'ai connu haut comme trois pommes »...

Heureusement, je fus délivré par l'annonce que le dîner était servi. J'étais sauvé.

Vers dix heures, je décidai d'attendre Anoush dans ma voiture en fumant une cigarette. L'image d'Anna me hantait. Il fallait absolument que je la revoie. Je pensais à cela quand Anoush ouvrit la portière. Au même moment, Anna surgit comme une flèche de la maison en hurlant après sa sœur :

— C'est toujours pareil ! Tu me laisses tout sur les bras ! Ce n'est pas juste !

— Ousch ! fit Anoush avec une grimace et, prenant place à côté de moi, lança : je te dis qu'elle porte bien son surnom de cactus !

Le trajet se fit en silence. J'étais plongé dans le souvenir de ce moment de grâce que j'avais vécu et le désir fou de revoir Anna, quand me revint à la mémoire la réflexion d'Anoush sur la grande impression que faisait toujours Anna sur la gent masculine.

Arrivé au centre-ville, je pus facilement garer ma voiture et me rendre chez Pedro, assez calme ce soir-là, de sorte que nous pûmes bavarder tranquillement devant nos cafés.

Anoush raconta en détail sa dernière aventure, qui avait mal tourné. Elle racontait que, pendant un an, ce salaud lui avait promis mer et monde, et surtout son cœur, et qu'elle l'avait cru. Mais, il y a un mois de cela, elle avait découvert qu'il était non seulement marié, mais aussi père de deux enfants.

Je me demandais, en l'écoutant, comment une femme de vingt-six ans, intelligente, vive et psychologue de surcroît, avait pu croire si facilement à ces sornettes.

Pendant qu'Anoush parlait, j'avais fait signe à Pedro de nous apporter deux autres cafés.

— Tu te rends compte, il m'avait même proposé le mariage, mais pour des raisons toujours obscures, il le retardait sans arrêt. Ce qui me chagrine le plus aujourd'hui, c'est de voir que j'ai été aussi naïve. Cela me dépasse !

Et soudain, elle éclata en sanglots. Je suis toujours peiné de voir pleurer une femme. Je ne savais que faire et tendais mouchoir sur mouchoir à mon amie.

Pedro apporta les deux cafés et nous regarda à tour de rôle, perplexe. C'était la deuxième fois que la femme que j'accompagnais pleurait ainsi. La première fois, c'était Hava qui pleurait à chaudes larmes sa grand-mère récemment décédée. Pedro devait penser que j'étais un briseur de cœurs.

Lorsque Anoush fut un peu calmée, j'essayai de l'assurer qu'elle trouverait un jour celui qui mériterait son amour, que ces choses-là arrivent à tout le monde et que ce n'était pas une raison pour se fermer à l'amour.

En essuyant ses yeux rougis, Anoush me demanda de l'excuser et ajouta :

— Je me conduis comme une femme sans défense. Je sais pourtant que je suis solide, que je ne suis pas laide, que je peux déceler le mensonge, mais dès que je suis amoureuse, je perds tous mes repères, tout jugement et toute perspicacité. Je ne vis alors que d'espoir. Comment faire ?

— Quand on aime quelqu'un, on est complètement orienté vers l'avenir, les projets, et je crois que tous ceux qui vivent uniquement d'espoir risquent deux choses : se rendre trop vulnérables et donc susceptibles d'être blessés.

— Alors quoi, oublions l'espoir, le rêve ?

— Non, je n'ai pas dit cela. Mais, comme dans toute chose, la modération est la règle d'or!

Puis la conversation continua, plus sereine, jusqu'à une heure du matin; après quoi, nous prîmes le chemin du retour.

Avant de descendre de voiture, Anoush m'annonça que sa sœur partirait, à la fin du mois de juin, donc dans un mois, pour l'Arménie, mais qu'elle serait de retour pour la grande fête annuelle des raisins. Puis elle me remercia en m'embrassant sur la joue et s'éloigna.

Moi qui aime conduire la nuit dans les rues désertes, j'en profitai ce soir-là en rentrant à la maison. La musique douce et le ciel étoilé, tout concourait pour alimenter l'espoir fou de revoir Anna, le genre d'espoir contre lequel, il y a quelques instants, je mettais en garde mon amie.

Assis à une terrasse de la rue Saint-Denis, Richard et moi attendions Ariya.

Après s'être informé sur mes relations avec Hava, qui avaient atteint leur plus bas niveau, Richard émit son avis de connaisseur en la matière, à savoir que les partenaires devaient se séparer sans regret et à l'amiable, dès que le couple battait de l'aile.

Il m'assurait aussi que je n'aurais que l'embarras du choix pour trouver quelqu'un d'autre. Puis son discours sur la « fin d'un amour » se poursuivit avec une véhémence particulière. Je sentais que derrière ce flot de paroles se cachait en fait un malaise.

— Veux-tu me dire ce qui se passe? lui demandai-je directement.

Mais Richard, qui avait vu Ariya s'approcher, esquiva ma question et salua le nouveau venu :

— Ah ! Te voilà enfin ! Tu t'es fait désirer !

— Non, non ! J'allais sortir quand ma mère m'a appelé pour me dire que ma grand-mère était malade.

— Est-ce que ta présence est nécessaire ? dis-je, inquiet.

— Non, répondit Ariya, pour le moment, ça va. Avez-vous déjà quelque chose à manger ?

— On va commander, dit Richard, et une fois la commande passée, il s'installa confortablement sur sa chaise et me demanda une cigarette, chose qu'il faisait rarement. Puis il mit ses mains à plat sur la table et, nous regardant tour à tour, nous informa qu'il était impatient d'entendre nos commentaires dès qu'il aurait fini de nous raconter le fâcheux incident qui lui était arrivé dernièrement.

— Il m'est arrivé quelque chose que j'aimerais partager avec vous. Voilà un mois que je sors avec une fille...

Mais Ariya l'interrompit :

— Ah ! Voilà pourquoi tu as largué la fille, l'autre soir !

— Une à la fois, c'est ma devise, dit Richard et il reprit, avec une certaine fébrilité :

— C'est une fille que j'ai rencontrée lors de l'anniversaire d'une collègue. Elle travaille comme secrétaire dans une clinique non loin de chez moi. Les gars, ce n'est pas une fille, c'est un rêve ! Taille moyenne, cheveux longs couleur ébène, yeux verts en amande, un corps... à tomber par terre !

— Ne nous dis pas que tu te maries !

— Non, Armen, je ne me marie pas. On est très loin de ça ! Je continue donc. On a commencé à sortir ensemble sur le mode platonique puisque Sandara est afghane et qu'elle pense qu'il ne faut pas franchir précipitamment les étapes. Elle est de nature assez réservée, et même si ses idées sont avant-gardistes, elle les énonce toujours timidement, comme si elle cherchait d'abord l'approbation de son interlocuteur. Depuis un mois, presque tous les jours, j'allais la chercher à son travail. Et, quel que soit le programme de la soirée, elle devait être rentrée chez elle à neuf heures du soir et descendre de voiture à deux rues de chez elle.

— Notre Richard va avoir des problèmes, dis-je en hochant la tête avec une moue de désapprobation.

Probablement ! Mais écoutez d'abord la fin de mon histoire. Je dois vous dire aussi qu'au moment de nous séparer, elle doit se couvrir la tête avec un foulard. Or, lundi, à peine avais-je arrêté ma voiture, qu'elle a prononcé tout bas un « Oh non ! », et s'est couverte aussitôt la tête, en sortant précipitamment de l'auto, et m'a prié de m'éloigner sans tarder. J'étais déjà sorti de mon côté pour m'avancer vers elle, quand je vis un jeune homme, plutôt un gamin, la tirer brusquement par le bras en criant, de façon autoritaire, des mots dans une langue étrangère... Ici, Richard s'arrêta un instant de parler, avala une gorgée de café, tira une bouffée de sa cigarette et poursuivit :

— Sandara, complètement désorientée, tirait son foulard sur sa tête et, les yeux complètement effarouchés, commença à demander faiblement quelque chose. Je me suis approché du garçon (j'avais compris que c'était quelqu'un de sa famille) et lui ai demandé calmement ce qui se passait. Ce petit bonhomme, tout juste quinze ou seize ans, m'a alors lancé un regard noir, plein de haine, vous auriez dû voir cela !

— Écoute-moi bien, m'a-t-il dit, je suis son frère et je lui interdis de sortir avec des hommes comme toi. C'est la première et dernière fois que je te vois dans les parages, compris ? Sinon, tu auras affaire à mon frère aîné.

— Mais ta sœur est suffisamment âgée pour savoir ce qu'elle fait. Et d'ailleurs, sais-tu seulement quel genre d'homme je suis? lui dis-je alors que Sandara essayait de m'éloigner de son frère.

— Tu es un Québécois, et, forcément, tu ne peux pas nous comprendre... Je suis quelqu'un de gentil, moi. Je te le répète : oublie ma sœur. Elle a d'ailleurs un fiancé à Kaboul.

Je me suis alors tourné vers Sandara qui, avec un regard méprisant, hurlait à son frère :

— Je me tuerai plutôt que de me marier avec cet animal-là!

— Maintenant, ferme-la et rentre immédiatement à la maison, ordonna ce minable individu et, se tournant vers moi :

— Tu vois le résultat de votre pays sur nos filles! Mais de toute façon, elle va obéir. Elle n'est qu'une femme après tout...

Sandara m'a alors jeté un regard désespéré, et me tournant le dos, s'est éloignée rapidement. J'étais fou de rage. Je savais que je ne pouvais rien faire pour Sandara, je savais aussi que mes paroles n'auraient aucun effet sur ce musulman endoctriné depuis sa tendre enfance, mais il fallait que j'intervienne :

— Écoute-moi bien, bonhomme, si tu n'aimes pas mon pays, tu peux toujours retourner chez toi. Personne ne t'oblige à demeurer ici. Et d'ailleurs, de quel droit disposes-tu de la vie de ta sœur?

— Occidental que tu es! Tu ne pourras jamais nous comprendre! Une femme est là pour obéir. Point! Maintenant, je vais te donner un conseil : éloigne-toi définitivement de ma sœur. Car la prochaine fois, tu auras affaire à mon frère aîné et là, je ne donnerai pas cher de ta peau. Il te tuera, c'est sûr!

Et, fier de ses propos, il me jeta un dernier regard haineux et quitta les lieux.

Pendant que mon ami nous faisait son récit, je n'en perdais pas une phrase et mon visage devait exprimer toute la gamme des sentiments de surprise et d'effroi. Ariya, de son côté, avait les lèvres serrées et hochait de temps en temps la tête.

Richard termina son histoire, changea de position sur sa chaise et, nous regardant tour à tour, alluma une autre cigarette. C'est à cet instant que nos trois hamburgers et nos bières arrivèrent. En silence, absorbés par tout ce que nous venions d'entendre, nous nous mîmes à manger.

— Richard, tu as une seule chose à faire : laisse tomber cette fille. Tu ne peux pas t'opposer à toute une famille qui suit ces traditions archaïques. Je connais les musulmans, enfin pas moi personnellement, mais mon peuple, qui a payé très cher une confrontation avec eux.

— La situation est délicate, ajouta Ariya. Tu dois savoir qu'on ne joue pas avec la notion de l'honneur dans une famille musulmane. Les filles doivent obéir aux décisions des mâles de la famille, père, frère, oncle, quel que soit leur âge. Et si la femme décide d'agir à sa guise, c'est le déshonneur qui s'abat sur tout le monde. Alors tout, mais vraiment tout est permis pour laver ce déshonneur.

— Et tu trouves normal qu'au Québec des gens continuent à être fidèles à leurs traditions qui vont à l'encontre des lois et des valeurs du pays d'accueil ?

— Non, je ne trouve pas cela normal, dit Ariya. Mais j'aimerais que nous nous mettions, pendant quelques instants, à la place de ces hommes musulmans. Ce père ou ce frère, ancrés dans l'idée qu'une fille doit toujours obéir, qu'elle ne doit quitter le cadre familial qu'une fois mariée, qu'elle doit être humble et servile, se sentent brusquement confrontés à une réalité diamétralement opposée à leurs valeurs et à leur mode de pensée. Ils tombent dans un pays où les femmes sont libres, émancipées, maîtresses de leurs choix, de leurs études, d'avoir ou non des enfants, de s'habiller comme elles l'entendent. Pire, leurs

tenues sont provocantes dès l'âge de douze ans, leur liberté sexuelle inadmissible, leur comportement inadéquat avec leurs aînés... Imaginez le dépaysement, le choc culturel! Ces hommes, plus profondément déstabilisés qu'on le croit, essaient alors de serrer davantage la vis et surveillent sans répit leurs femmes et leurs filles pour leur éviter de tomber dans ce gouffre effroyable.

— Eh bien! Bon débarras! Qu'ils partent s'ils n'acceptent pas ces démocraties occidentales! Qu'est-ce qui les retient?

— Ce n'est pas si facile, Richard, car...

Et avant qu'Ariya n'ait pu continuer sa phrase, j'enchaînai :

— Effectivement, ce n'est pas facile. Tu ne peux pas les renvoyer dans leur pays parce qu'ils n'adoptent pas les mêmes valeurs que les tiennes. C'est pour cela que le gouvernement a été obligé de créer une commission chargée de mettre en place des accommodements raisonnables, surtout dans un pays comme le Canada, qui est un pays d'immigration et qui doit donc intégrer ses immigrants. Je te comprends bien, Richard. Moi, je serais aussi catégorique que toi si l'Arménie était envahie par différentes ethnies. Mais, à mon avis, notre gouvernement, par sa mollesse, a envenimé à son tour la situation. Vois-tu...

Et, cessant un instant de parler pour prendre une gorgée de café et tirer sur ma cigarette, je repris, sur un ton plus passionné et plus véhément, car le sujet me démangeait depuis longtemps :

— Je veux parler tout simplement de Noël, par exemple. Pendant des siècles, vous, les Québécois, vous avez fêté Noël. Il a suffi que quelques voix de mécontents s'élèvent pour qu'on n'ose plus, dans les commerces, à la télé, à la radio, souhaiter un joyeux Noël. On va plutôt dire Joyeuses fêtes! Un terme général qui dénature l'événement. Chaque fête porte un nom bien spécifique qui lui donne un sens. D'ailleurs, vous avez créé toute une commission pour trouver le moyen de vous adapter aux

demandes des nouveaux arrivants. On dirait que vous avez peur de maintenir vos acquis. Par exemple dans les commerces, les restaurants et partout ailleurs, dès que je parle, on répond en anglais... Pourtant vous avez combattu pas mal pour que le français soit la langue officielle des Québécois. Alors ne t'étonne pas si les différentes communautés ethniques essaient de garder leurs coutumes, mais tentent aussi de te voir épouser leur cause.

— Toi, en tant que Québécois né ici, qu'est-ce que tu ferais? me demanda Richard.

— Mais mon ami, d'abord, je ne suis pas québécois, car il suffit que j'ouvre la bouche pour m'entendre demander d'où je viens.

Je me sentais enflammé, car ce sujet me touche au plus profond, me « prend aux tripes », comme on dit, et les mots affluaient comme un torrent dans ma bouche :

— D'ailleurs, c'est un sujet qui m'intéresse depuis longtemps. J'aimerais savoir jusqu'où peut aller mon désir d'être considéré comme un pur Québécois et jusqu'où peut aller l'envie d'un authentique Québécois de me prendre comme tel? Est ce que j'aimerais qu'un Russe immigrant en Arménie se considère comme un pur Arménien? Je ne suis pas si sûr que ça, mes amis. Écoute, si j'étais né en Chine de parents arméniens, penses-tu que je pourrais me considérer comme un Chinois sans hautes pommettes et yeux bridés? Je ne serais qu'un citoyen chinois d'origine arménienne. Voilà!

Maintenant, ce que je ferais à votre place? J'essaierais, sans être sûr toutefois de réussir, de faire signer par tous les immigrants un engagement à respecter MES coutumes, MA culture, MA langue, sans tenter d'en changer quoi que ce soit.

— Allez! Arrêtons là! dit Ariya. Notre discussion est devenue politique. Il reste que la situation de Richard peut devenir préoccupante.

Richard, tu es mon ami depuis très longtemps, je t'en prie, oublie cette fille. Les conséquences peuvent être terribles, crois-moi!

— Je ne sais pas, dit Richard. C'est vrai que ce n'est pas un amour fou, mais elle me plaît sincèrement. Et puis, peut-on imaginer un instant qu'après Sandara je tombe à nouveau sur un autre merdeux qui va me menacer?

— Mais non! Il ne faut pas exagérer, le monde n'est pas composé que d'ethnies qui se détestent. Même si je ne crois pas qu'il puisse t'arriver quelque chose de grave, pourquoi mettre en danger la période insouciante de ta vie! dis-je.

— Oui! Vous avez probablement raison. On va voir. Je peux vous avouer une chose; c'est bien la première fois que je vois un regard aussi chargé de haine et un désir aussi puissant de dominer et d'humilier, dit Richard, troublé.

— Les yeux sont les fenêtres de l'âme, dis-je.

— Pourtant, les yeux ne sont qu'un organe constitué de tissus et de cellules!

— Oui, mais je crois qu'il existe une énergie psychique qui se révèle dans le regard, constata Ariya.

— Mon ami, tu as maintenant assez d'informations sur les mobiles des croyances de la famille de ton élue. Agis donc en conséquence... et regarde plutôt de ce côté, dis-je en désignant une belle blonde élancée qui passait par là.

La soirée avançant et une certaine fatigue s'installant, le ton de la discussion baissa et le trio se leva pour se séparer. Richard annonça qu'il devait se rendre à Trois-Pistoles pour le quatre-vingtième anniversaire de sa grand-mère et, se tournant vers Ariya, ajouta :

— Viens avec moi, je te présenterai une belle Québécoise qui fera de toi un bon Québécois... Non, elle fera plutôt de toi un bon Québécois d'origine sri lankaise. Qu'en dis-tu?

— La proposition est tentante, mais je ne peux pas quitter l'hôpital, dit Ariya.

Et sur ce, nous nous séparâmes.

Vers minuit, j'ouvris la porte d'entrée. Comme d'habitude, ma mère attendait mon retour. Elle se leva, s'assura que je n'avais besoin de rien, m'embrassa et, avant de me quitter, m'informa qu'Anoush avait téléphoné. Je souris, car j'étais sûr qu'il s'agirait d'Anna.

Il était encore très tôt le lendemain matin, quand j'ouvris les yeux. Par la fenêtre, à travers les petites roses grimpantes de ma mère, j'apercevais un ciel sombre, empli de nuages, qui n'attendaient qu'un petit déclic pour déverser des tonnes d'eau accumulées depuis la veille.

Je préfère la magie de la pluie fine qui, avec son rythme lent et son bruit monotone, parvient à créer une douce mélancolie qui a le pouvoir de transformer un être ordinaire en quelqu'un de sage et de méditatif. Mais mon amour de la pluie ne va pas jusqu'à prendre un parapluie et danser autour d'un poteau, comme le fait Gene Kelly. Il faut que je précise en passant que je n'ai jamais compris pourquoi ce film avait remporté autant de succès.

Mais aujourd'hui n'est pas un jour mélancolique. Cette journée va être celle d'Anna, et qui sait, le début d'un grand sentiment inattendu. C'est ainsi que je la voulais, et je la commençai avec bonheur.

Après un déjeuner copieux avec mes parents, je dus attendre jusqu'à neuf heures pour enfin téléphoner à Anoush.

Il m'était difficile de me concentrer, car je consultais continuellement ma montre. Enfin l'heure arriva. Avec une indifférence feinte, je demandai à Anoush la raison de son appel. Elle m'informa que sa sœur lui avait posé plusieurs questions à mon sujet (mon cœur se mit alors à battre la chamade), et que, selon Anna toujours, les filles de son âge de la communauté me trouvaient beau garçon, avec des traits virils et un corps athlétique. Elle ajouta ensuite que sa cadette allait être présente au bal d'été organisé par la jeunesse arménienne, le 3 juin prochain. Puis elle termina sur un ton mi-sérieux, mi-badin, en disant :

— Mais n'oublie jamais qu'elle est notre unique « cactus » familial.

À partir de ce moment, je ne cessai d'imaginer divers scénarios autour de notre rencontre, mais aucun ne me paraissait satisfaisant. Je décidai finalement de me laisser porter par les événements.

Le samedi soir, vers neuf heures, je franchis la porte d'entrée du club communautaire où la fête battait son plein. Le grand hall, décoré de fleurs et de ballons, était plein à craquer. Le volume puissant de la musique qu'on entendait à travers les portes fermées, le va-et-vient incessant des jeunes éveillèrent en moi bien des souvenirs de mes dix-neuf ans.

Dès mon entrée, je fus chaleureusement accueilli par un groupe d'anciens camarades, présents probablement pour la même raison que moi.

Je me joignis à eux avec plaisir et, après les échanges habituels, je me dirigeai vers le bar pour aller prendre un verre.

C'est à ce moment-là que je remarquai Anna, assise devant le bar et bavardant avec une copine, un verre à la main. Elle avait les jambes croisées et un de ses pieds battait le rythme de la musique. Elle était

particulièrement attirante, les cheveux attachés en queue de cheval par un ruban bleu et un visage naturel sans aucune trace de maquillage. Elle semblait outrageusement jeune dans sa simple robe bleu marine.

J'arborai un sourire neutre en m'approchant du bar. Je saluai d'abord la jeune fille d'un léger mouvement de la tête, et commandai un Perrier en lui tournant le dos.

Mon verre à la main, j'étais prêt à retrouver mon groupe quand Anna m'appela par mon nom. Sans rien laisser paraître, je m'approchai pour saluer les deux jeunes filles, et je leur demandai si elles s'amusaient bien.

— Pas réellement, répondit l'amie d'Anna. La plupart des jeunes ont de seize à dix-huit ans.

— Il ne doit pas y avoir une grande différence d'âge avec vous, dis-je en regardant Anna.

— Non, pas tellement. Pas autant qu'avec toi, répondit aussitôt cette dernière avec un sourire moqueur.

— Veux-tu insinuer que je suis trop âgé pour ce genre d'événement ? Chère demoiselle, sache que je n'ai pas oublié mes pas de danse. Et je peux te le prouver, si tu es d'accord, ai-je proposé, en espérant que ma flamme d'adolescent referait surface et que je serais à la hauteur !

— Je suis prête, dit Anna en descendant de son haut tabouret et en me suivant.

Sur la piste de danse, tous étaient animés d'un mouvement absurde et incontrôlé. L'espace était follement réduit. Pour ne pas risquer de perdre Anna, je la pris par la main.

Collés les uns aux autres, les couples se balançaient traversés par une musique endiablée, puissante et répétitive. À chaque boum boum jaillissaient des jets de laser multicolores, suivis d'une obscurité totale,

puis le son augmentait d'intensité, traversant nos corps, y laissant une sensation de bruit ahurissant.

J'atteignis la limite de mon endurance au bout de dix minutes. Ne pouvant plus supporter ce vacarme, je suggérai à ma compagne de quitter les lieux.

Une fois dehors, Anna me rassura en souriant, disant que je n'avais effectivement pas oublié mes années de discothèque. Je conclus en disant que l'âge avait déjà probablement laissé sa marque et j'ajoutai :

— Si tu n'es pas accompagnée, je te propose d'aller dans un endroit plus calme.

Assis dans un restaurant presque vide, je ne cessai de m'émerveiller devant les traits fins de la jeune fille assise devant moi. Tout, chez cette fille, m'attirait : son large sourire qui illuminait son visage, ses mains de porcelaine aux doigts effilés, ses yeux marron clair pailletés d'or, ses petites fossettes qui apparaissaient chaque fois qu'elle riait.

Si, à l'accoutumée, je suis de nature très sociable, devant Anna j'étais tout autre; je n'avais qu'une envie : l'admirer, écouter sa voix, ne plus m'éloigner d'elle. C'était la première fois qu'une chose pareille m'arrivait.

Le monde pouvait s'écrouler... j'écoutais Anna parler...

Puis Anna s'arrêta un petit moment. Elle enleva le ruban qui retenait ses cheveux et secoua la tête pour les laisser tomber librement sur ses épaules. Après quoi, elle reprit son monologue... Elle évoquait sa sœur dominatrice, son père, sa famille, ses études. Ce n'est qu'à l'arrivée de notre commande qu'elle mit fin à son élan.

— Excuse-moi, j'ai parlé comme une machine. Et toi, tu n'as encore rien dit.

Surprenant mon regard fixé sur elle, Anna devint écarlate. Après un long silence, tout ce que je trouvai d'intelligent à dire fut :

— Tu dances magnifiquement bien.

Et tous les deux, légèrement troublés, je crois, nous nous concentrâmes sur nos clubs sandwiches. À nouveau, je restai émerveillé, cette fois-ci devant la façon délicate qu'avait Anna de manger son club.

Le repas terminé, nous recommençâmes, avec un plaisir partagé, à bavarder, quand Anna, regardant sa montre, mit fin à la conversation.

Une fois devant chez elle, je descendis de voiture et accompagnai la jeune fille jusqu'à la porte d'entrée où Anna, me remercia avec un large sourire et, me donnant un chaste baiser, disparut derrière la porte.

Sur le chemin du retour, le son du violon qui jouait dans ma Toyota reflétait totalement mon état d'âme.

J'allumai ma première cigarette de la journée. J'étais heureux. Notre rencontre était réussie. Puis, un court instant, l'idée me traversa que je n'avais peut-être pas plu à Anna. Mais quand je me remémorai le regard ébloui de cette fille splendide chaque fois qu'elle s'adressait à moi, mes doutes s'envolèrent.

Une fois dans mon lit, je m'endormis avec la certitude d'un sentiment partagé.

Les trois semaines suivantes furent réservées à nos rencontres. J'étais transformé en un bloc d'adrénaline : la conquête de l'Everest me paraissait un jeu d'enfant. Pour la première fois de ma vie, je vivais cet état d'euphorie, traversé sans doute par tous les couples au début de leur relation : des moments envoûtants, où le quotidien paraît plus beau, magique, et où on occulte tout ce qui est banal et routinier.

J'étais amoureux et, curieusement, je songeai même que danser avec un parapluie autour d'un poteau n'était pas si bête que cela.

La veille du départ d'Anna, nous nous promîmes de rester en communication constante entre l'Arménie et Montréal, et nous nous quittâmes enfin.

Constatant qu'il me restait du temps avant la fin de la journée, je décidai de retourner à la bibliothèque et de travailler sur mon mémoire, que j'avais mis en veilleuse à cause d'Anna. Après un travail sans interruption, je revins à la maison où ma mélancolie prit fin au moment où ma mère m'informa qu'Anna avait appelé.

— Elle me semble très gentille et elle a une voix douce, me dit ma mère.

— Oui, elle est très gentille, dis-je en me dirigeant vers ma chambre.

Là, sans tarder, je la rappelai. Nous parlâmes de tout : de météo, du prix des ordis, de futurs iPad, quand je lui dis que je voulais la revoir...

— Moi, j'ai quelque chose à te demander, répondit Anna avec sérieux.

— Tu veux me demander en mariage, dis-je en la taquinant.

— Non... et elle se mit à rire. Je voulais savoir où tu en étais avec ton amie Hava.

— Cette histoire est terminée depuis longtemps. Excuse-moi de ne pas t'en avoir parlé, mais comme il n'y avait plus rien entre nous, je n'ai pas trouvé nécessaire de revenir là-dessus. Et j'aimerais que tu partes avec l'assurance que tu retrouveras, à ton retour, le même Armen éperdument amoureux de toi.

Le jour de la Saint-Jean Baptiste, le 24 juin, nous nous sommes retrouvés, les trois copains, à la place Jacques-Cartier, où les Montréalais

aiment bien terminer cette journée dédiée à la future indépendance du Québec.

Comme toujours, l'ambiance était à la fête, joyeuse et gaie. Partout de la musique et des rires, des enfants perchés sur les épaules de leurs parents, tenant fièrement des ballons bleus ou agitant des drapeaux fleurdelisés. Les plus âgés assistaient à tout ça, attablés à la terrasse des cafés.

Tout en marchant à côté de nous, parmi les gens en liesse, Richard se demandait à haute voix pourquoi ce peuple, si fier et si mûr, ne méritait pas d'être indépendant.

— Tout peuple mérite son indépendance, c'est vrai. Mais comme tu l'as déjà dit une fois, il faut se battre pour cette indépendance et parfois le payer cher, avança Ariya.

— Ce que tu viens de dire est très juste. Vois l'Arménie. Aujourd'hui, dix-sept ans après l'Union soviétique, le peuple a de la difficulté à joindre les deux bouts : pas de travail, pas d'argent, un gouvernement pourri...

Et j'allai ajouter quelque chose, quand Richard reprit la parole :

— Nous, les Québécois de souche, nous sommes prêts à toutes sortes de sacrifices. Regarde autour de toi, cette jeunesse serait capable de soulever des montagnes, j'en suis convaincu.

— Votre heure n'est sans doute pas encore arrivée, dit Ariya, philosophe.

— Cela ne saurait attendre, rétorqua Richard, et il nous proposa d'aller prendre une bière.

DIEU ET LA PHYSIQUE

Le soir de la fête du Canada, j'étais complètement épuisé après une journée passée avec mes neveux venus de Toronto. Leur oncle croyait qu'il était en son pouvoir de maîtriser seul ces deux monstres et, malgré les avertissements de ma sœur, je les avais emmenés à la Ronde. Là, d'un manège à l'autre, en passant par les toilettes, puis d'une crème glacée à un verre de Coke, calmant les pleurs de l'un et ordonnant à l'autre de ne pas s'éloigner, je sentis la raison et la patience me quitter. Mon stress immense ne cessa que lorsque j'eus remis ces deux enfants espiègles à leur mère. Et j'allais devoir patienter encore trois jours, jusqu'à leur départ, pour éprouver un soulagement complet.

Le soir même, alors que les enfants étaient au lit et que le calme s'était installé dans la maison, ma sœur et moi profitâmes de ce répit inespéré pour bavarder. C'est alors qu'Alice m'avisa, d'un air entendu, qu'elle m'avait déniché une jolie, mais très jolie fille.

Avant de poursuivre mon récit, il faut que je vous dise que les Arméniens sont friands, à part le papotage, d'une tradition archaïque : marier les gens. Dès qu'un jeune est en âge de se marier, tous les membres de la famille, que dis-je tout le clan, retroussent leurs manches et se mettent illico à la recherche de ce précieux trésor.

À partir de ce moment-là commence la valse des présentations : tu es invité à une party chez ta tante qui jusque-là détestait ce genre d'événement; ton cousin et sa blonde veulent absolument passer avec toi une journée dans le nord; la cousine de ta mère, que tu n'as pas vue

depuis des siècles, veut que tu ailles chez elle, car elle a quelque chose à te montrer, et ainsi de suite.

Ma sœur voulut continuer à décrire les qualités de cette fille quand je l'arrêtai :

— Pourquoi dois-tu ressembler à toutes les sœurs aînées de ton peuple ? Tu es exactement la fille de ta mère qui, chaque semaine, sans répit, me vante les qualités de l'une et de l'autre.

— Quel mal y a-t-il à cela ? Tu n'es plus un adolescent. À ton âge, tu es déjà essoufflé avec mes fils, imagine plus tard...

— Pour ce qui est de ce chapitre, je n'ai pas besoin de ton aide, ai-je coupé court.

— Calme-toi, dit ma sœur, je ne suis pas en train de te marier. Je te signale seulement qu'il y a là une jolie fille, qu'elle est instruite, qu'elle vient d'une bonne famille. Regarde notre mère. Elle aura bientôt soixante ans, elle va sans tarder s'arrêter de travailler et pourra s'occuper de ses petits-enfants...

— Arrête de me scier... J'ai... je crois que j'ai déjà quelqu'un en vue.

— Ah ! Mon Dieu ! Dis-moi vite son nom ! Est-ce que je la connais ? dit Alice, impatiente, et ajoute aussitôt : je te jure, je ne le dirai à personne !

— Pardon ? Tu n'as jamais tenu tes promesses : combien de fois ai-je été puni à cause de toi ?

Mais quelques secondes plus tard, devant les yeux suppliants de ma sœur et sentant que je voulais absolument prononcer ce nom à haute voix, je dis :

— C'est Anna !

— Hovsepien ? Mais tu détestais cette famille, sauf Anoush !

— Et sa mère, dis-je avec un sourire, et, après un moment de silence, je poursuivis : mais comme tu vois, le monde commence à changer de couleur avec l'âge. Et j'imagine que, entre le tout à fait blanc et le tout à fait noir, le gris commence à se manifester.

Deux jours plus tard, la tranquillité si attendue était enfin de retour chez les Zakarian, avec le départ de leur fille aînée.

Le lendemain Ariya, qui, exceptionnellement, avait eu cinq jours de congé, me proposa d'aller à la pêche au lac Croche McCormick, le coin préféré de Richard.

L'endroit était splendide, avec un lac au milieu d'une forêt et quelque sept à huit cabanes rustiques, sans électricité, éparpillées autour.

Munis de nos cannes et de notre attirail de pêche, ainsi que d'une bonne quantité de nourriture, vu que le seul dépanneur se trouvait à quarante minutes de voiture, nous prîmes la direction du nord.

Au bout de cinq heures de route, nous arrivâmes enfin devant le chalet qui nous était assigné. Tout était silencieux. Un petit sentier, qui serpentait à travers bois, menait vers le lac.

Après avoir pris possession des lieux, nous décidâmes que le meilleur remède contre la fatigue, après ce long trajet, serait une bonne bière fraîche. Et confortablement installés sur le balcon, sous quelques rayons de soleil qui filtraient péniblement à travers les épais feuillages, nous savourâmes le silence majestueux de la forêt, perdu chacun dans ses pensées.

— Tu sais, en ce moment je pense beaucoup à Richard, dit Ariya en rompant le silence.

— Cela me préoccupe aussi. Connaissant Richard, je sais qu'il ne reculera pas devant une menace et continuera de sortir avec cette fille, dis-je.

— J'ai un mauvais pressentiment... Les gens qui viennent de cette partie du monde ont une conception particulière de l'honneur. Ils ne reculeront devant rien, surtout pour laver un honneur entaché. Et nous n'avons aucun moyen de retenir Richard... dit Ariya, sur un ton de découragement.

— Ah! Mon ami, on ne peut pas tout prévenir. Même une mère ne peut pas ni n'a le droit d'empêcher son enfant de vivre pleinement sa vie et de commettre des erreurs. Alors, toi, moi... Bon, on y va?

Prenant mon panier à poissons, je me dirigeai vers le lac.

La cabane qui se trouvait au bout du sentier, juste avant d'arriver au lac, était occupée par une famille. L'homme s'occupait du feu, la femme mettait la table et les deux adolescents, chacun installé sous un arbre, jouaient avec leurs iPod.

En entendant nos pas, l'homme se retourna vers nous et nous invita à dîner. Mais nous refusâmes et continuâmes notre chemin.

Il n'y avait aucune chaloupe sur le lac : Ariya et moi étions les seuls pêcheurs.

Tout était calme. Les seuls bruits que nous entendions de temps en temps étaient quelques « flops » de poissons qui apparaissaient et replongeaient dans le lac.

Ramant jusqu'au centre du lac, nous avons accroché les vers aux hameçons, lancé nos fils et attendu patiemment. Mais après trois heures sous un soleil ardent, notre récompense fut bien maigre, se réduisant à cinq minuscules poissons. Satisfaits malgré tout, nous décidâmes de rentrer et de préparer notre souper.

Sur le chemin du retour, nous constatâmes que la scène de notre voisin avait légèrement changé : cette fois, mari et femme, assis face à face, buaient leur bière, tandis que les jeunes avaient gardé toujours la

même position : adossés chacun à un tronc d'arbre, ils étaient concentrés sur leur iPod.

L'homme nous demanda si notre pêche avait été bonne et, voyant notre maigre butin, il nous avisa que les poissons de ce lac étaient plus friands de sangsues que de vulgaires vers de terre. Il ajouta à la fin qu'il était prêt à nous fournir de nouveaux appâts si nous le désirions. Après avoir promis de profiter de l'offre, nous quittâmes ce couple.

Tard dans la soirée, devant notre cabane, assis sur une chaise, je fumai ma première cigarette pendant que Ariya attisait notre feu de camp.

— As-tu remarqué les deux garçons de notre voisin ? Ils étaient tellement absorbés par leur jeu qu'ils n'ont même pas levé la tête pour voir à qui parlait leur père, et ceci ni à l'aller ni au retour.

— De nos jours, les enfants ne sont plus attentifs à quoi que ce soit, répondit Ariya, et, prenant place sur une souche, il ajouta :

— C'est vrai qu'il y a quelque chose de changé dans la nouvelle génération. La cause en est, d'un côté, les programmes scolaires, et de l'autre, l'arrivée d'Internet et de tous les iPod et compagnie, qui chambardent complètement le déroulement de la vie telle qu'on la connaissait.

— Je crois que nous avons été la dernière génération dont les valeurs gardent une certaine ressemblance avec celle de nos parents. Et cela, juste avant l'arrivée du nouveau programme avec ses connaissances transversales ou diagonales, je ne sais. Tout ça me paraît diabolique. Selon moi, ce nouveau programme a été créé par un groupe d'élite visant à créer un nouvel homo sapiens, complètement coupé des rapports humains et totalement appauvri intellectuellement. Je ne me rappelle plus le nom de celui qui a dit : « Donnez-moi les enfants et je vous changerai la société en dix ans ». Ô combien il avait raison !

Je me levai et allai me chercher une deuxième cigarette sous le regard accusateur de mon ami. Puis je remplis deux tasses de café et, reprenant ma place, je continuai :

— Ma mère répète que les profs ne savent plus où donner de la tête, que l'école est devenue une vaste garderie depuis que la transmission des connaissances a été bannie... D'ailleurs, une des collègues de ma mère, une excellente prof de physique, a pris sa retraite plus tôt que prévu pour ne pas être obligée d'enseigner le nouveau programme.

Après un court silence, je repris :

— Je suis normalement plein d'optimisme. Mais en voyant l'état actuel des choses, j'ai bien peur que les enfants aient de plus en plus de difficulté à entretenir une discussion cohérente, car ils n'arrivent pas à se déconnecter de leurs écrans. De plus, leurs amis sont de plus en plus virtuels. Le contact humain va finir par se perdre. Tous ces changements sont-ils les effets de l'évolution naturelle de la race humaine, ou est-ce le résultat du développement trop rapide de la science ? Va savoir.

— Arrêtons, veux-tu ? Ou alors on va bientôt s'enliser une dépression profonde, non salubre. Personnellement, je crois qu'il y a toujours de l'espoir. Je suis convaincu que la vie, ce miracle incroyable, reprendra un jour ses droits et remettra les pendules à l'heure, conclut Ariya en se levant et en mettant ainsi fin à cette déprimante conversation.

Il était déjà huit heures, le lendemain matin, quand j'ouvris les yeux. La chambre était vide. Par les fenêtres grandes ouvertes, l'air cristallin, embaumé de l'odeur des pins, pénétrait au gré d'une légère brise matinale. Tout était silencieux, mis à part quelques chants d'oiseaux, de temps à autre.

Je voulus me prélasser encore un peu, mais l'odeur du café venue de dehors eut raison de moi. Je m'approchai de la fenêtre et vis Ariya qui montait les marches avec deux tasses de café dans les mains. Je

sortis et, après un bref « salut », je pris place sur une marche d'escalier et commençai à déguster ce café chaud, qui coulait en moi comme de la lave et réveillait tous mes sens.

— Sais-tu à quelle heure les poissons se réveillent ? me demanda Ariya, interrompant ainsi le silence.

— Aucune idée ! Crois-tu qu'ils dorment ? J'imagine que, de toute façon, un appât est pour eux toujours aussi tentant, répondis-je et, me levant pour préparer le petit déjeuner, j'ajoutai :

— Aujourd'hui, on essaiera de pêcher avec les sangsues du voisin.

Une heure plus tard, munis d'une nouvelle sorte d'appâts et d'autres attributs destinés à une pêche « hors du commun », nous nous positionnâmes à nouveau au milieu du lac, armés de patience et pleins d'espoir.

Quatre bières et deux cigarettes plus tard, nous avons pêché une vingtaine de poissons dont nous remîmes la moitié à l'eau, d'une part pour respecter les quotas, d'autre part dans l'espoir d'attraper un plus gros spécimen. Mais les habitants prospères de ce lac ignorèrent superbement les tentations de ces pêcheurs du dimanche, et la seule belle prise ne mesurait pas plus de quinze centimètres. Satisfaits malgré tout, nous retournâmes au chalet et nous préparâmes le repas en discutant.

Tout en préparant la friture, je racontai brièvement à Ariya ma rencontre avec Anna et lui fis part des sentiments que j'éprouvais pour elle. Ce dernier m'écoutait tout en épluchant des légumes et constata :

— Tu me sembles bien épris pour parler d'elle ainsi !

Je hochai la tête en souriant et, après avoir confié à mon ami que c'était la première fois que j'éprouvais de tels sentiments, je lui demandai :

— Tu n'es jamais sorti avec une fille, Ariya. J'aimerais bien savoir pourquoi tu nous refuses toujours, à Richard et à moi, de t'en présenter une.

— Comment t'expliquer? C'est une question de coutume, de religion, et même si le bouddhisme n'est pas une religion au vrai sens du terme. Tu vois, chez nous, pour chaque individu, à la naissance, on établit une charte de sa vie.

— Une sorte d'horoscope?

— Non, pas l'horoscope que tu connais. Pas question de savoir si tu seras heureux ou malheureux, mais une charte de vie où sont décrits les événements que tu dois vivre et l'orientation qu'on te suggérera d'adopter.

— Ne me dis pas que tu suis aveuglément ce que t'a prédit un charlatan!

— Non, Armen, il ne s'agit pas d'un charlatan, mais d'une personne hautement respectée, qui connaît l'histoire de tes ancêtres et qui connaît bien ta famille puisqu'il a contribué à établir la charte de ses membres et...

— Si tu n'étais pas mon ami et que je ne connaissais pas ton intelligence, je dirais que tu n'es qu'un ignorant, un inculte, mais TOI! criai-je, indigné.

— Tu vois, vous ne pouvez pas me comprendre. Nous, les bouddhistes, nous croyons en la réincarnation, nous croyons en notre Maître. Et être athée ou bien rire des rites et des croyances d'autrui n'est pas une preuve de l'inexistence de cette force qui régit notre vie, répondit Ariya, sur un ton de reproche.

— Oh non! Tu as mal interprété mes propos. La question ne concerne pas Dieu, mais la personne qui décide du chemin que vous devez suivre.

Excuse-moi si je me suis mal exprimé, Ariya. Moi aussi, je crois en Dieu, m'empressai-je d'ajouter.

— Bon, ça va! Comme tu me l'as dit une fois, j'ai toujours peur de parler de religion sachant combien les gens peuvent être susceptibles, et sensibles à cette question, dit Ariya.

— C'est vrai. Et c'est d'ailleurs pour cela que j'adopte généralement une attitude « politiquement correcte » pour ne pas tomber dans des discussions stériles et souvent blessantes... mais continue de m'expliquer ton point de vue, dis-je.

— Soupçons d'abord! On doit nourrir son corps avant tout, mon ami.

Et chacun de nous reprit ses activités culinaires. Après le souper et une fois les assiettes lavées, nous décidâmes de faire le tour du lac.

Pour éviter de traverser la forêt, assez dense en cet endroit, nous empruntâmes un sentier et, de là, tournant sur la gauche, nous suivîmes un chemin tracé par d'autres avant nous.

Cette promenade nous prit trois bonnes heures. De retour dans notre cabane, nous nous assîmes sur la galerie, Ariya avec un café, moi avec une bière, et nous reprîmes notre conversation.

— J'aimerais que tu saches que des gens bien plus intelligents que moi, des diplomates, d'éminents professeurs, le premier ministre lui-même consultent leur charte dès qu'ils ont une décision importante à prendre.

En ce qui me concerne, il a été décidé que mon mariage avec la fille d'un ami de mon père serait bénéfique pour les deux familles. Je connais donc depuis longtemps celle qui sera ma femme. On a grandi ensemble. Elle a été présente à tous les événements importants de ma vie. Elle s'appelle Kumara. Et il me semble que je l'aime.

— Parle-moi d'elle, demandai-je.

— Elle a vingt-trois ans, commença Ariya, un sourire béat sur le visage. Elle est infirmière et travaille à l'hôpital de mon père. Elle est mince, de taille moyenne, avec une peau légèrement foncée et... en un mot, elle est belle, répondit Ariya avec un petit sourire. Il continua :

— Tu sais pourquoi je ris ? Car je n'ai jamais entendu quelqu'un dire qu'il sortait avec quelqu'un de laid. Imagine un peu : ma blonde est moche, elle ressemble à une sorcière. Chacun va trouver que sa blonde a quelque chose de particulier. La mienne n'est pas mal. Elle est très douce. Moi qui te connais, je sais que tu l'aimerais. Et puis, elle danse magnifiquement bien. Elle a d'ailleurs gagné le concours de danse folklorique au pays...

La discussion se poursuivit ainsi jusque tard dans la soirée. Je me sentais grandement privilégié d'avoir été le confident de mon ami.

Le matin suivant, un déluge s'abattit sur la région. La pluie était tellement dense qu'on entrevoyait à peine les arbres à travers ce rideau liquide. Il nous fallut renoncer à la pêche. Il nous restait alors deux options : soit attendre le retour du beau temps, soit reprendre la voiture et rentrer à Montréal. Ariya choisit de rester sur place pour profiter au maximum de son congé inattendu.

Après le déjeuner, nous nous installâmes sur la galerie. Le tambourinement de la pluie sur le toit nous donnait l'impression de nous trouver à proximité d'un torrent, accentuant ainsi la sensation apaisante d'être loin de tout, seuls au monde.

— Voilà un moment idéal pour débattre de questions existentielles, dit mon ami, un sourire en coin.

En lui jetant un regard indécis, je lui répondis :

— Il est très difficile d'aborder les questions existentielles. Bien des penseurs remarquables ont cherché, depuis toujours, à trouver des réponses...

— Mais tous, sans exception, se sont heurtés à cette énigme impénétrable qu'est la vie, enchaîna Ariya.

— C'est ça! Malgré tout, si tu en as envie, j'aimerais bien qu'on discute des religions et de cette force universelle qui mène le monde. Cela m'intéresse. Je n'ai jamais osé discuter de cela avec vous. Te souviens-tu, peu après notre rencontre, quand nous discussions tous les trois, des heures durant? On se disputait parfois, parce que tu prenais souvent le contrepied de ce que nous avancions.

— Tu sais, dit Ariya, je n'ai pas la prétention d'avoir réponse à tout ça. Je ne suis que quelqu'un qui suit sa foi. En même temps, je suis ouvert à toutes les religions, dont la raison d'être, selon moi, serait d'amener leurs adeptes à la purification.

Puis, après un court silence, il reprit :

— Mais à ce moment-là, j'étais convaincu qu'aborder ces problèmes avec vous était parfaitement inutile : d'un côté, vous étiez hermétiquement fermés à toute religion, de l'autre j'étais devenu la risée de vous deux. C'est pour cela, d'ailleurs, que je coupais court à chacune de vos tentatives d'aborder le sujet.

— C'est juste. Mais il ne faut pas oublier que j'étais nouvellement admis au département de physique à l'université et que je croyais que, en tant que représentant de la science, je ne pouvais être mêlé à tout ce qui touchait la religion et la foi. De plus, je me croyais profondément athée, car je n'étais pas pratiquant et que je ne fréquentais l'église que pour les mariages et les baptêmes.

— Je me souviens comment j'enviais les cours de philosophie que vous aviez à l'Université du Québec. Malheureusement, poursuivit Ariya, mes cours de médecine ne m'ont pas laissé le temps d'étudier autre chose. Mais j'ai toujours voulu savoir si ces cours avaient changé votre perception du monde.

— Ah oui ! C'est vrai ! Suivre ces cours a été une idée de Richard, qui, malheureusement, a dû abandonner à cause de son travail de nuit. Mais moi, tu le sais, j'ai passé des nuits entières à lire et à prendre en note des pensées de génies comme Socrate, Aristote, John Lock, Hegel... Nous trouvions souvent difficile tel ou tel auteur. Souvent aussi, on jugeait bien « naïves », du haut de nos connaissances d'individus du XXI^e siècle, les idées de ces philosophes de l'Antiquité, dis-je en me levant pour prendre une tasse de café.

Puis, reprenant ma place, je poursuivis :

— Mais, tu sais, le plus étrange, dans ma quête de cette force universelle, c'est que c'est dans les sciences que j'en suis arrivé à l'idée de l'existence de Dieu.

— Voilà la beauté : la vengeance de la religion sur la science, s'écria Ariya, triomphant.

— Un instant ! D'abord, on doit définir ce qu'est la religion. Pour moi, la religion est une sorte de philosophie qui prêche que Dieu est le créateur de l'univers. Par contre...

— Et quelle est alors la différence entre la philosophie et la religion ? demanda Ariya sans me laisser le temps de terminer ma phrase.

— La première essaie d'expliquer l'univers, tandis que le rôle de la religion est, mis à part la certitude de l'existence de Dieu, de donner aux gens les moyens de s'approcher de cette énergie créatrice.

— C'est génial, alors! Je ne vois donc pas pourquoi tu n'as pas plus de respect pour ton église, la mosquée, la synagogue...

— C'est que, voilà, ma révolte se situe à un autre niveau! Primo, je suis contre l'intimidation utilisée par les représentants de ces institutions pour arriver à leurs fins. Je m'explique en te donnant des exemples simples :

Si tu n'obéis pas, tu subiras la colère de Dieu, dit le prêtre; si tu ne suis pas une des trois cent soixante-cinq interdictions édictées par les commandements, tu seras châtié; si tu prends des juifs et des chrétiens pour amis, toi, qui es musulman, tu seras condamné, etc.

Il y a là un endoctrinement pur et simple. Ma réponse à toutes ces interdictions est donc la suivante : quel intérêt un Dieu infiniment bon et sage a-t-il à tenir ainsi un registre de nos péchés? Tout le problème de la culpabilité se réduit à un rapport de cause à effet.

Secundo : ma révolte touche directement tous ceux qui nous montrent la Voie. Qui sont-ils pour se considérer comme des intermédiaires entre mon Dieu et moi? Comment se fait-il que certains d'entre eux franchissent sans aucune gêne la ligne de bonne conduite qu'ils prêchent continuellement et fassent un aller et retour constant entre ce qui est permis et interdit, entre le péché et ce qui est acceptable?

— Armen, tu oublies que l'homme est homme dans toutes les circonstances de la vie, avec ses désirs, son égoïsme, son envie démesurée de biens matériels, son goût du pouvoir. Il est tout à fait compréhensible que tu rencontres, parmi ces gens-là, des bons comme des médiocres.

Mais le vrai sens des religions est ailleurs, je crois. N'oublie jamais que chaque religion a été une nécessité pour créer un lien spatio-temporel avec les gens d'un même groupe, pour apporter des règles de conduite pour une vie harmonisée, équilibrée, pour introduire l'amour universel, la base et le ciment d'un espoir protecteur, remarqua Ariya.

— Tu sais, Ariya, tu as peut-être raison. Je suis suffisamment conscient que je suis à l'orée de ma quête spirituelle et que j'ai peu d'informations concernant les différentes religions. Mais j'espère un jour arriver à comprendre l'utilité de la religion, dis-je en me dirigeant vers la fenêtre et en allumant une cigarette.

Par contre, tu ne trouves pas original que j'en sois arrivé à l'idée de l'existence d'une force indicible et hors de portée de notre compréhension grâce à mon professeur, qui nous enseignait la mécanique quantique, quintessence de la science ? C'est par lui que j'ai entendu parler, pour la première fois, de certaines énigmes rencontrées en science physique, énigmes qui ont obligé de nombreux physiciens à reconsidérer leur position par rapport à cette force inexplicable et indétectable par les humains.

— C'est la quête naturelle du progrès de la science : les théories et les hypothèses acceptées à une époque finissent par révéler leurs limites. Comme, par exemple, la théorie mécanique newtonienne, répliqua Ariya.

— Effectivement, dis-je, quand les vitesses approchent celle de la lumière ou que la masse augmente, cette théorie ne marche plus. Tu sais aussi que les recherches atomiques ou subatomiques avaient prouvé que l'énergie se transforme en masse (ou particule) et vice versa. J'imagine qu'on peut dire que tout est énergie et que la matière n'est que de l'énergie avec une densité différente. Donc, les particules sont plutôt des processus que de la matière.

— Je me rappelle mon engouement particulier pour l'hypothèse du « bootstrap » de G. Chew. C'est d'ailleurs après cette hypothèse qu'il y a eu un rejet décisif de la conception mécaniste du monde en physique moderne...

— Mon ami, tu me parles d'une sphère qui m'est complètement inconnue!, dit Ariya en riant.

— Non, non, reste encore avec moi, car j’y arrive enfin. Accorde-moi deux secondes.

— En deux mots, ce qui ressort de ces recherches est que tous les phénomènes naturels sont interdépendants et que chaque partie contient toutes les autres. Ce n’est pas beau, ça ? Et que pour expliquer n’importe lequel d’entre eux, il faut comprendre tous les autres, ce qui est évidemment impossible...

Cela veut dire que la science ne nous permet d’avoir qu’une compréhension approximative de la nature. C’est ce qu’Einstein avait découvert depuis longtemps : « Faire de la physique, c’est comme émettre des théories sur le fonctionnement d’une montre sans jamais pouvoir l’ouvrir. » Et on peut dire que la physique atomique expérimente le monde de la même façon que les principales écoles de spiritualité orientale : le taoïsme et l’hindouisme.

Je terminai ainsi mon exposé et j’attendis la réponse d’Ariya. J’étais lancé. Je voulais continuer, lui parler de ces théories qui m’ont intrigué, de la subtilité des idées avancées par les physiciens contemporains, mais je sentais que j’allais perdre mon ami en cours de route, alors je me tus.

— Tu sais, c’est puéril à dire, mais je suis content que tu en sois arrivé à admettre l’existence de Dieu, ou bien, comme tu aimes l’appeler tout simplement, de l’énergie.

Je souhaite maintenant que tu en arrives à saisir vraiment la nécessité de la foi et, par le fait même, de la religion dans la vie de quelqu’un, dit Ariya en se dirigeant vers la galerie.

Peu de temps après, je le rejoignis. La pluie avait cessé et quelques rayons de soleil filtraient à travers la couche de nuages. Nous nous sommes alors regardés : nous savions que nous allions repartir pêcher.

SANDARA

Deux semaines s'étaient écoulées depuis notre retour du lac.

Mon mémoire, après avoir été minutieusement vérifié, était maintenant chez l'imprimeur. Mis à part encore quelques heures de travail à la bibliothèque, des jours pleins d'oisiveté m'attendaient, suffisants en tout cas pour répondre aux courriels enthousiastes venus, les uns du Moyen-Orient, les autres d'Europe.

Mes deux correspondantes étaient émerveillées par la beauté de leur pays, la chaleur de leur peuple, la vibration particulière qui en émanait. Et toutes deux se disaient prêtes à consacrer leur temps et leur énergie à la construction et au bonheur de leur patrie respective. Mais si le vœu de Hava était ferme et sans retour, on sentait chez Anna une légère hésitation, révoltée qu'elle était par la corruption massive de son pays, et ce, dans toutes les sphères de la société.

En répondant à ces courriels, je sentais souvent que je jouais un double jeu. Mais je me rassurais bien vite, car, si l'une était attachée à mes souvenirs tendres du passé, l'autre était la présente, passionnante et inconnue à la fois.

Ces deux femmes étaient les deux amours de ma vie, sans compter, bien sûr, la petite Irène du primaire à qui j'avais donné à garder, pour un jour seulement, mes cartes de hockeyeurs, immense preuve d'amour.

Parfois aussi, j'essayais de comparer ces deux êtres qui comptaient dans ma vie, mais c'était un exercice inutile, évidemment. Car comment

mesurer ce sentiment incommensurable qu'est l'amour? L'une d'elles, déjà femme, extravertie, mûre et consciente d'elle-même et de ses possibilités. L'autre, nouvellement sortie de l'adolescence, légèrement timide, baignant encore dans un futur imaginaire.

J'essayai de mettre fin à cette analyse en acceptant l'idée qu'on peut tomber plusieurs fois amoureux, tout en sachant qu'on ne « rentre pas deux fois dans la même eau. »

Le jour de la pendaison de crémaillère arriva. Il y avait beaucoup de monde chez Richard : ses collègues, quelques membres de sa famille et, le plus important, Sandara, une fille qui ne passait jamais inaperçue.

C'est ce jour-là que nous rencontrâmes Sandara pour la première fois, et nous comprîmes aussitôt pourquoi il était impossible à Richard de l'oublier. Quel homme au sang chaud pouvait résister à un appel pareil?

Elle avait quelque chose d'exotique : tout son être incarnait la liberté même, la nature sauvage dans toute sa spontanéité.

Cette beauté brute n'avait besoin d'aucun apprêt, d'aucun artifice. Son image en aurait été brouillée. Elle avait un corps parfait sur des jambes à faire rêver, de grands yeux verts en amande, des pommettes hautes, des lèvres légèrement pulpeuses, une peau claire qui contrastait parfaitement avec des cheveux ébène qui tombaient librement sur ses épaules.

Et il n'était pas étonnant de voir les regards aussi bien féminins que masculins fixés sur Sandara qui, bien consciente de ses charmes, agissait en hôtesse parfaite, en aidant Richard.

En observant ce nouveau couple, je compris que mon ami avait enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis longtemps. Les yeux de Richard montraient qu'il était éperdument amoureux.

Parmi les invités se trouvait une personne qu'Ariya et moi n'avions jamais rencontrée. Je ne sais pourquoi, il attira mon attention. J'avais remarqué que, tout au long de la soirée, la plus longue phrase qu'il avait prononcée était : « Non, non, vous pouvez prendre ma place ». Il semblait très gentil, mais comme étranger à la soirée. Personne ne lui parlait, et personne, parmi ses collègues, n'essayait de l'intégrer à leur groupe. D'habitude, je suis porté à aider ce genre de personne, à la faire sortir de son isolement. Mais cette fois-ci, je m'abstins. J'étais sans doute trop heureux pour penser qu'il pût y avoir des gens malheureux.

L'atmosphère était bon enfant. Boissons et nourritures déliaient les langues.

Au début, de petits groupes se formèrent et on entendait des bribes de conversation ou des éclats de rire. Puis les groupes s'effritèrent et les invités, assis en cercle, se mirent à débattre de l'actualité. Un nouveau sujet de conversation fusait toutes les cinq minutes.

Quelqu'un lança un commentaire sur les crimes perpétrés au Québec. On se rappela alors d'un certain Fabrikant qui avait tué quelques collègues à propos de plagiat. Tout le monde l'accusait, bien sûr, mais personne ne comprenait le motif de son geste. Et c'est là que mon ami Richard nous expliqua avec aplomb : « C'est le désir de reconnaissance qui pousse les mortels à l'héroïsme comme aux actes les plus vils ». Tout le monde approuva.

Ensuite, la conversation tourna autour de nos voisins, le peuple le plus démocratique, le plus tolérant, le plus... Et évidemment, les passions se déchaînèrent au sujet du terrorisme.

Chacun exprimait ses vues et tous convinrent que ces actes terroristes venaient du fait que les Américains croient fermement qu'ils ont le devoir messianique de démocratiser le monde, d'imposer partout leur manière de faire.

Et les sujets s'enchaînaient : la corruption, Céline Dion, les vacances...

Il était près de huit heures trente quand Richard sortit en s'excusant, avec Sandara.

Peu de temps après, les invités commencèrent à quitter les lieux de sorte qu'au retour de Richard nous étions seuls, Ariya et moi.

Après avoir aidé Richard, à sa demande, à nettoyer un peu l'appartement, nous nous installâmes tous les trois, un verre à la main.

— Alors, votre verdict? nous demanda Richard.

— C'était pas mal! On a bien mangé et... dit Ariya avec un sourire moqueur.

— Ça va, arrêtez. Vous voyez bien de quoi je parle, fit Richard, impatienté.

— Mon ami, c'est une bombe! J'irais même tout seul contre tout l'Afghanistan, criai-je, convaincu. Tu as ma permission : surtout, ne la lâche pas. Qu'est-ce qu'on ne serait pas prêt à faire pour une fille pareille!

Un large sourire de satisfaction illumina le beau visage de notre ami.

— Avez-vous remarqué avec quelle aisance elle arrivait à nouer des contacts, à communiquer avec les gens? C'est elle qui a tout organisé, c'est elle qui a arrangé l'appartement, c'est elle qui a commandé la nourriture, c'est...

— Ça y est, on a compris. As-tu revu son frère?

— Non, bien sûr que non! Mais comme toujours, c'est neuf heures à la maison, le foulard que je déteste sur la tête, mais surtout le voile..., fit Richard, accablé.

— Tu n’y peux rien, Richard. Elle est toujours sous la tutelle de sa famille. Mais malheureusement, je sais que le voile comprend, en même temps, la polygamie, les châtiments corporels... avança Ariya.

— Vous savez que c’est un choix qui concerne le père, le frère, mais jamais la personne concernée, dit Richard. Après un moment de silence, il reprit : d’autant plus que la tolérance au voile de notre part, nous, les Québécois, entraînera d’autres revendications venues d’autres ethnies.

— Mais vous n’avez pas le choix, car il faut les prendre avec leur passé... et voilà que nous abordons encore la question des religions, dit Ariya.

Moi, j’aimerais bien savoir qui était cet homme au sourire figé qui a à peine prononcé deux mots dans la soirée, demandais-je.

— Ah! Je sais de qui tu parles, répondit Richard. Il est nouvellement engagé chez nous comme ingénieur. Il appartient à cette espèce de gens que tout le monde dit compétents, mais personne ne sait en quoi ni comment.

— Je connais ce genre d’individu, reprit Ariya. Ces gens ont pour règle de se perdre dans la foule. Tout le monde est heureux de les voir, mais personne ne songe à leur parler. Chez nous, à l’hôpital, il y a une infirmière comme ça. Je me dis chaque fois que je devrais aller lui parler, m’intéresser à elle, mais je n’ai jamais de temps pour ça... C’est bien dommage.

— S’il mourait demain, qui le remarquerait et qui s’en soucierait? Je ne voudrais pour rien au monde ressembler à ces quémandeurs d’une attention et d’une affection qui ne viennent jamais, dit Richard.

— J’ai une question qui me chicote. Voilà... Je voulais poser ma question quand Richard se leva pour se diriger vers la cuisine :

— Attends deux secondes, Richard, car ce que je veux dire te touche aussi. Voilà ce qui me hante : est-ce que le fait d'être une bonne personne est suffisant pour se frayer un chemin dans la vie, pour se faire accepter des autres, pour ne pas être perdu dans la foule ? Par quoi et pourquoi différons-nous de ce type ? Parce que nous sommes plus courageux ? Que nous arrivons à nous imposer dans notre milieu ? Ou bien nous sommes capables de porter le masque de quelqu'un de plus intelligent pour attirer la reconnaissance de nos pairs, en dépit de ce que nous sommes vraiment ? J'avoue ne pas avoir de réponse...

— Peu d'entre nous paraissent ce qu'ils sont réellement. Si c'était le cas, imaginez dans quel monde ennuyeux nous vivrions. C'est donc une chance qu'il en soit ainsi. De plus, selon moi, chacun d'entre nous a sa raison d'être et, souvent, sans nous en rendre compte, nous aidons certaines personnes par notre simple présence. Il est donc inutile de se tourmenter, dit Ariya.

— J'espère qu'un jour ce type trouvera sa place, sinon, quel gâchis !

En disant cela, je me levai, car il était déjà onze heures et que mes copains devaient travailler tôt le lendemain matin, mais surtout parce que j'avais rendez-vous avec Anna, via Skype, précisément à minuit.

MA COPINE HAVA

A la fin du mois de juillet, je reçus un appel de Hava, de Montréal cette fois-ci. Elle était arrivée la veille et avait hâte de me raconter ses aventures.

Alors que je conduisais pour aller chez Hava, je me rendais compte que le plaisir que j'éprouvais d'ordinaire à la perspective de passer des heures en sa compagnie n'était plus aussi présent. Cette trépidation qui m'habitait autrefois avait disparu. J'étais tout simplement content de la revoir.

Hava m'accueillit avec son large sourire et son exubérance habituelle.

— Mais entre donc! Oh! Armen, qu'est-ce que tu m'as manqué! Je n'avais personne à côté de moi avec qui partager mes sensations, mon ravissement et mon enthousiasme devant tant de choses merveilleuses. Viens...

Et tout en continuant de parler, elle me tira par la main pour traverser le hall immense, débordant comme d'habitude des fleurs exotiques entretenues amoureusement par sa mère.

— Comment vas-tu, toi? Viens, tu me répondras en mangeant, décida-t-elle en se dirigeant vers la salle à manger. Betty, la femme de ménage qui depuis des années dorlotait tous les membres de la famille, nous attendait déjà.

— D'abord, où en es-tu avec ton mémoire? me demanda Hava en se servant une portion gargantuesque de salade niçoise.

— Elle est déjà sur mon bureau. Ça y est!... Mais raconte-moi plutôt ton voyage!

— EX-TRA-OR-DI-NAIRE! Tu ne peux pas t'imaginer comme Israël est un beau pays! Un petit pays, certes, comparé au Canada, mais quelle importance. C'est MON pays. Il faut que tu ailles à ton tour voir ton pays et toi aussi tu seras saisi par un sentiment d'appartenance. C'est un sentiment puissant, capable d'emprisonner celui qui est le moins amoureux de son pays.

— Oui, je peux imaginer cela. J'ai entendu la même chose de ceux qui voient l'Arménie pour la première fois...

J'omis bien sûr de mentionner le nom, et continuai de me régaler des mets fraîchement sortis de la cuisine.

— Tu sais, je me promenais parfois toute seule à Tel-Aviv et j'avais la certitude à chaque fois, que tout cela m'appartenait, que cette terre était le berceau de mes ancêtres, que nulle part ailleurs je ne me sentirais aussi libre et, c'est drôle à dire, protégée. C'est un pays de soleil, habité de gens extrêmement chaleureux.

— Qu'as-tu donc fait pendant les deux mois où tu étais là-bas? As-tu assisté à des événements culturels, t'es-tu fait de nouveaux amis, as-tu travaillé ou... et sans me laisser finir ma phrase, elle me répondit :

— Là-bas, il existe des Kibboutz où tu travailles pour la communauté; tu peux t'impliquer dans la culture des serres, par exemple. Tu peux aussi prendre soin de gens âgés dans des centres spécialement aménagés pour eux. Tu peux enseigner les langues, aider des orphelins... Il y a mille choses à faire. Et tu sais quoi? J'ai décidé de retourner là-bas.

— Ta décision est définitive? demandai-je, étonné.

— Je ne sais pas pour le moment. Mais je sais que je dois faire quelque chose pour mon pays. Que je dois donner de mon temps, de

mon énergie. Je suis prête à prendre une année sabbatique. Les miens sont d'accord... Et terminant son verre de vin, elle poursuivit :

— À part le travail, je peux aussi profiter pleinement de mon temps. Il y a tant de choses à voir ! Sur le plan historique, il ne faut pas oublier que sur les terres de ce pays, un des plus anciens du monde, ont vécu Moïse et Abraham. Tu as aussi la capitale qui, comme toutes les capitales du monde, est le cœur de nombreux événements culturels. C'est un pays qui possède tout ce qui est nécessaire pour satisfaire un esprit moderne. Les Israéliens disent que Tel-Aviv ne dort jamais, que Haïfa est la ville où l'on travaille et que Jérusalem est la ville où l'on prie. Voilà !

Nous avons fini de manger et nous nous dirigeons vers le salon, quand j'eus l'impression qu'il manquait quelque chose. C'est au moment de franchir la porte du salon que je me suis rappelé que je n'avais pas vu le petit chien de Hava.

Bouboule était un bâtard mal dégrossi. Ce petit misérable avait une fois attaqué et ruiné définitivement une de mes paires de souliers de marque. Et quand Hava m'annonça que son petit amour avait disparu pendant son absence, j'ai pensé qu'il y avait quand même une bonne justice en ce monde.

Bien calés dans des fauteuils magnifiquement confortables, nous sirotions nos digestifs, au son d'un piano langoureux. Nous parlâmes de tout : de son voyage, de mon mémoire, de nos amis. La conversation était fluide, jusqu'au moment où elle voulut savoir si je l'aimais encore.

— Comment te dire... commençai-je avec hésitation, quand elle m'arrêta brusquement :

— Tu as déjà quelqu'un d'autre !

— Oui ! Et cela m'est arrivé à mon insu. Je ne cherchais pas et je n'attendais rien. Mais, comme on dit, les voies du Seigneur sont impénétrables...

Ne sachant comment poursuivre, j'avais lancé cette platitude en me dirigeant vers l'autre coin du salon où un grand tableau de ses parents était accroché au mur.

Un sourire triste apparut sur le visage de Hava. Elle quitta son fauteuil, éteignit la musique et, reprenant sa place, dit d'une petite voix :

— Cela me fait de la peine... Mais, c'est sans doute la suite logique des choses. De toute façon... et elle se tut.

J'attendis quelques minutes qu'elle se ressaisisse, mais Hava, sans bouger, continuait à fixer le coin du salon.

— Finis ta phrase. Qu'allais-tu me dire ? lui ai-je demandé.

— Non, non, c'est déjà du passé de toute façon. Et en plus, tu ne vas pas aimer cela, je te connais...

— Pourquoi ne me laisses-tu pas juge de décider par moi-même ?

Après une certaine hésitation, elle commença à parler :

— Bon, tu te souviens que nous avons évoqué vaguement la possibilité de nous marier ?

— Oui, je n'ai pas oublié, dis-je.

— J'ai eu un jour une longue conversation à ce sujet avec mon père. Tu connais mon père, et tu sais comment il ne veut, à aucun prix, me contrarier. Il a alors essayé, en vain, de te trouver un parent, grand-mère ou arrière-arrière-grand-père qui soit juif. Et à la fin, en plein désarroi, il m'a dit ceci : « Havalé, la seule voie permise dans ce mariage serait que ton Armen se convertisse au judaïsme, autrement, il restera un goy pour nous et pour la communauté ».

En entendant cela, je me suis retourné pour regarder cet homme qui figurait sur le tableau. Je savais qu'il était capable de s'imposer

avec ses manières raffinées, ses paroles douces et persuasives. Hava poursuivit alors;

— Ferais-tu cela pour moi ?

— Aucune importance maintenant. Tout cela est du passé, dis-je pour ne pas entrer dans une discussion inutile avec elle.

— C'est vrai, mais j'aimerais quand même savoir...

— Est-ce que toi, tu te convertirais à la foi arménienne ?

— Oh non ! Sûrement pas ! Mon père en mourrait !

— Et qui te dit que mon père sauterait de joie à l'idée que je change de religion ? Et cela ne serait-il pas, d'ailleurs, la preuve qu'une religion a plus de valeur qu'une autre ? Selon toi, en quoi le judaïsme est-il plus valable que ma religion ?

— Mais tu n'es pas sans savoir que ma religion a une histoire plusieurs fois millénaire et que, surtout, le christianisme est né dans mon pays, grâce à un représentant de notre peuple ! répondit Hava.

— Que vous avez crucifié sans tarder ! Si un jour je commence à suivre vos trois cent soixante-cinq interdictions et que je commence à manger le cholent tous les samedis, qu'est-ce que cela changera en moi ? Serais-je une meilleure personne que je ne le suis actuellement ?

— Tu aurais cette alliance avec Dieu, comme tous les juifs, et tu deviendrais un membre de ce peuple élu, choisi par Dieu.

J'observai Hava pendant un instant. Je la connaissais suffisamment pour savoir qu'elle s'en voulait d'avoir ouvert cette discussion sur les religions. Un bref instant, je me dis qu'il fallait s'arrêter là, mais l'image de mon père surgit dans mon esprit et mes intentions pacifiques basculèrent tout d'un coup.

— Et si je te disais que je l'ai, moi aussi, cette Alliance par l'intermédiaire de Jésus. Et va donc me dire quelle alliance est la plus forte! dis-je avec colère. Et je poursuivis de plus belle :

— Et qu'est-ce que cela veut donc bien dire « peuple élu »? Nous et toutes les autres races, qui sommes-nous alors? Un rebut? Réveille-toi, ma fille! C'est une astuce des représentants de la foi, de toutes les religions confondues, de nous faire croire que notre religion est meilleure que celle des autres. Nous sommes passés par des endoctrinements rigoureux et longs pour arriver enfin à croire à ce mensonge. Ma religion est aussi valable que la tienne ou que celle des musulmans ou des hindous.

Je cessai de parler pour me calmer un peu. Je me rappelai ma conversation avec mon père. Je sentis alors que mon mouvement de colère cédait la place à une tristesse et à une sorte de pincement au cœur.

— Et dire que tu serais prête à m'abandonner juste pour ces balivernes!

Et, quittant ma place, je me rapprochai d'elle et, fixant son regard, je continuai avec rage :

— Et pourquoi tout ça? Pour prouver encore une fois que toutes les religions sont là pour séparer les gens, créer des divisions, entretenir le racisme.

Je vidai alors mon verre d'un coup sec.

— Tu ne trouves pas que tu exagères un peu? Et en qui me concerne, tu ne sais pas comment j'aurais réagi si nous étions vraiment sûrs de nos sentiments.

— Non, je ne sais pas. Tu as raison. Par contre, je sais comment moi je réagirais... De toute façon... j'imagine que toi et moi nous conserverons de bons souvenirs de nous deux, sans aucune nostalgie, et c'est très bien ainsi.

Immobiles, dans un silence total, nous nous regardions. Nous savions que nous n'avions plus rien à nous dire.

Tard dans la nuit, j'attendais encore le sommeil qui tardait à venir. Je me remémorais tous les instants de cette journée, et j'avais de plus en plus la certitude que notre temps à tous les deux, à Hava et à moi, était écoulé, que l'échec que nous vivions nous servirait d'expérience et que Hava resterait une amie précieuse pour le restant de ma vie.

RICHARD À HÔPITAL

Le mois d'août arriva. J'étais libre de toute obligation : mon mémoire était déjà sur le bureau de mon directeur de recherche, mon contrat de travail avec la bibliothèque avait pris fin, et mon nouveau travail n'allait débiter que l'année suivante.

C'est en janvier dernier que j'avais présenté ma candidature au poste d'assistant de recherche au département de physique appliquée de l'Université de Stanford, qui allait commencer en janvier 2008. Cinq mois plus tard, exactement, j'avais reçu la réponse que j'attendais.

Je m'estimais à la fois chanceux et honoré d'être admis à ce poste. Grâce au contenu de mon mémoire, j'allais avoir la possibilité de travailler avec des personnes aux compétences multiples, de la physique des particules à la physique des corps solides. Je décidai donc de me préparer à assumer mes futures responsabilités.

Une fois de plus, mon bureau fut donc encombré de livres. Tous les jours de dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi, je passais mon temps à lire. Après quoi, je vaquais à d'autres occupations, entre autres à la conversation via Skype avec Anna.

Le matin du treize août, je me réveillai plus tôt. Le soleil avait à peine pointé son nez à l'horizon que j'étais déjà prêt à plonger dans mes livres. L'avenir s'annonçait sous les meilleurs auspices : d'abord, Anna serait de retour le lendemain, ensuite la maison m'appartenait puisque mes parents avaient décidé de rendre visite à leurs petits-enfants

à Toronto, et surtout, le vingt-trois août, jour anniversaire de Richard, j'allais présenter Anna à mes amis.

Je relus donc, sans relâche, mes notes pendant deux heures, et ce n'est que vers sept heures du matin que j'allumai Skype pour souhaiter un bon retour à Anna. J'étais encore en train de bavarder avec elle quand mon cellulaire se mit à sonner.

J'ai toujours détesté les appels matinaux. C'était Richard.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'arrives pas à dormir ?

— Bonjour, Armen. C'est monsieur Sabourin. Richard est à l'hôpital Sacré-Cœur et...

La conversation fut coupée.

— J'arrive, dis-je, mais je restai sans bouger devant le récepteur silencieux dans ma main.

— Qui était-ce, Armen ? Parle-moi ! Qu'y a-t-il ? me demandait Anna, de l'autre bout du monde.

— C'est Richard, répondis-je en sortant de ma torpeur. Il lui est arrivé quelque chose. Je dois partir. Bon voyage !

Je dévalai les marches de l'escalier et me retrouvai dans ma voiture. Des scénarios se déroulaient dans ma tête : je ne verrais plus mon ami... Richard était dans le coma...

Cinq minutes plus tard, j'ouvrais la porte de l'urgence de l'hôpital. Dans le hall immense envahi de gens et de policiers, j'aperçus enfin les parents de Richard. Je me précipitai vers sa mère, recroquevillée de douleur. Dès qu'elle me vit, elle ouvrit grand ses bras.

— Mon Richard, mon bébé... Et, n'en pouvant plus, elle éclata en sanglots.

Je me tournai vers monsieur Sabourin, adossé contre un mur, un peu plus loin, la tête penchée sur sa poitrine. Il avait vieilli de dix ans. Les yeux rouges et gonflés, les bras croisés, il me regarda tristement :

— C'est arrivé ce matin à deux heures. La police... Il s'arrêta un instant, puis reprit : La police nous a informés que Richard avait été poignardé et qu'il se trouvait à l'urgence.

En entendant le mot « poignardé », je fis aussitôt le lien avec Sandara. Je comprenais. Richard était devenu la victime de ces barbares qui s'étaient enfin vengés. Toutes les craintes d'Ariya venaient de se réaliser.

C'est à ce moment que l'infirmière nous avisa que Richard se trouvait dans la salle d'opération, dans un état critique, et que nous devions monter au troisième étage pour rencontrer le médecin.

Je décidai d'appeler Ariya et j'allais m'éloigner, quand monsieur Sabourin, se tournant vers moi, me pria de ne pas les laisser seuls.

— Je voulais juste rejoindre Ariya. Je reviens tout de suite.

Après avoir avisé Ariya, je restai quelques secondes à l'extérieur. Malgré les rayons déjà chauds du soleil, j'avais froid.

Un grand vide m'habitait. La vie pouvait basculer si facilement, en un clin d'œil ! Je commençai à scruter le ciel sans nuage en me demandant où pouvait se trouver Dieu pour lui demander, directement, de protéger la vie de mon ami.

Je sentis ma gorge serrée, mais je ne voulais pas céder au désespoir. « Richard est plus fort que la mort. Il doit s'en sortir, pour ses parents, pour lui, pour ses amis. J'ai besoin de lui à mes côtés, lui, cet être unique avec qui je partage des souvenirs d'enfance. Il doit vivre. »

Renforcé par ces paroles, je retournai à l'intérieur de l'hôpital.

Au troisième étage, dans une chambre isolée, le couple Sabourin était assis, chacun dans son coin, le regard fixé au sol. Leur abattement était silencieux. La mère de Richard me lança un regard interrogatif. J'espérais qu'elle n'attendait pas une réponse de moi, car je n'avais pas le courage d'essayer d'atténuer sa douleur avec des mots vides et inutiles. Mais je m'assis à côté d'elle et pris dans mes bras cette grande dame devenue si petite à cause du chagrin.

Peu de temps après, Ariya nous rejoignit. Il embrassa d'abord Mme Sabourin, salua le père, puis quitta immédiatement la chambre pour aller chercher de l'information.

Une vingtaine de minutes plus tard, il nous rapporta que Richard probablement avait une fracture de la colonne vertébrale et une contusion massive causée par sa chute. Il ajouta aussi que le médecin allait venir les voir pour leur donner des explications.

Les heures s'écoulaient dans une cruelle anxiété. Je fuyais le regard d'Ariya de peur d'apprendre le pire. Je voulais garder espoir à tout prix.

Vers midi, enfin, le chirurgien se présenta. Il s'adressa directement au père :

— Votre fils a eu une fracture de trois vertèbres dorsales qu'on a essayé par tous les moyens de stabiliser. La bonne nouvelle, c'est que la moelle est toujours intacte. Le coup de couteau a touché une artère et nous avons dû enlever la rate. Il a fallu également pratiquer une trépanation pour juguler une légère hémorragie cérébrale causée par la chute. Actuellement, Richard se trouve dans un état critique, mais stable. Ce n'est que ce soir, lorsqu'il se réveillera, qu'on sera en mesure de poser un diagnostic. J'espère que sa jeunesse lui permettra de se tirer d'affaire.

— Quand pourrai-je voir mon fils, docteur, demanda la mère de Richard ?

— D’ici une heure, il sera transféré aux soins intensifs, et là, vous pourrez le voir, dit le médecin qui sortit alors, suivi d’Ariya.

Dès qu’il revint dans la pièce, Ariya fut bombardé questions. Mais Ariya se contenta de dire qu’il fallait attendre. Connaissant mon ami, le doute m’envahit, mais je me tus, ne voulant pas alarmer les parents de Richard.

Vers dix heures du soir, presque tous les membres de la famille Sabourin étaient présents.

Je décidai d’accompagner Ariya et je sortis avec lui. Là, à voix basse, il m’avoua que Richard était dans le coma et que personne ne pouvait se prononcer sur la suite des événements.

Et en s’adossant au mur, il ferma les yeux et resta silencieux.

— Dis-moi la vérité. Est-ce que c’est fini? S’il te plaît, ne me cache rien! Dis-moi! dis-je, en scrutant son visage.

Je ne sais pas, Armen. Personne ne sait tant et aussi longtemps qu’il ne sera pas sorti du coma.

Assis sur un banc, j’allumai ma première cigarette. Ariya prit place à côté de moi. Nous gardions tous les deux le silence. Que nous réservait l’avenir?

À ma troisième cigarette, Ariya décida de partir, promettant de tout faire pour se libérer de son travail le lendemain.

De retour aux soins intensifs, je vis le père de Richard près de la porte, et sa mère qui, assise sur une chaise près du lit de Richard, lui parlait, caressant sans discontinuer les mains de son fils.

— Armen, tu peux partir maintenant. Il n’y a rien à faire pour le moment. Nicole restera cette nuit avec Richard. Je vais moi aussi partir.

Merci mon garçon. Mon fils a bien de la chance de... et, incapable de continuer, cet homme à la carrure imposante éclata en sanglots.

Je le serrai dans mes bras, en l'assurant qu'il fallait avoir confiance et que Richard s'en sortirait. Tout allait finalement rentrer dans l'ordre et la vie normale allait reprendre son cours. Et soudain, une image d'enfance me vint à l'esprit : celle de monsieur Sabourin supportant complaisamment nos espiègleries alors qu'il nous conduisait à nos matchs de hockey... C'était le temps de l'insouciance.

Le lendemain, à onze heures, le verdict tomba : Richard était toujours dans le coma et on ne savait pas s'il allait se réveiller un jour, et même s'il se réveillait, s'il allait pouvoir marcher. Mais Ariya était catégorique. Tout espoir n'était pas perdu. Et il se répétait cela, avec obstination, comme dans un état second.

Le jour même, la police rapporta que le jeune homme qui avait agressé Richard s'était livré à la police.

Le troisième jour, alors que je me dirigeai vers la porte des soins intensifs, je remarquai une femme qu'il me semblait reconnaître. J'essayai vainement de me rappeler son nom. Pourtant je savais que j'avais déjà vu cette belle femme. Je la vis à nouveau le lendemain, et il me sembla bien qu'elle sortait du cubicule de Richard.

Je demandai alors à l'infirmière qui était cette dame.

— C'est quelqu'un de la famille. Sa fille et elle sont ici chaque jour, entre quatre et cinq heures moins le quart, me répondit-elle, étonnée de voir que je ne les connaissais pas.

Le jour suivant, je me présentai chez Richard une demi-heure à l'avance. Et là... quelle fut ma stupéfaction en voyant Sandara assise à côté de Richard, la tête posée sur ses mains.

Debout près de la fenêtre, immobile, se trouvait la dame en question. Elle regardait dehors. Sans me manifester, je m'éloignai à l'autre bout de la salle et attendis patiemment leur départ.

Le vingt-deux du mois d'août, dix jours exactement après l'accident, Richard sortit enfin du coma.

Les époux Sabourin ne quittèrent pas le chevet de leur fils, épiant chaque regard, chaque souffle.

Richard avait été déclaré hors de danger le matin même, et un faible sourire apparut sur le visage épuisé de ses parents. On pensait même à une forte probabilité de guérison complète.

Quel soulagement pour moi de me trouver à côté de mon pote et de voir son sourire timide!

— Merci pour ton retour, lui dis-je en serrant ses mains et, sentant l'émotion monter en moi, je m'éloignai, cédant la place à Ariya qui, avec une joie contenue, serra les mains de Richard en prononçant ces quelques mots :

— Bonne renaissance, mon ami. Tu nous manquais!

Ces derniers jours m'avaient fait connaître des émotions extrêmes et contradictoires : une anxiété immense à l'égard de Richard, le bonheur de mes retrouvailles avec Anna et enfin, ma rage viscérale contre tout cet endoctrinement culturel ou religieux qui sévissait de par le monde.

Deux jours après la sortie de son coma, Richard fut suffisamment rétabli pour suivre une conversation.

Il se rappelait sa dispute avec le frère de Sandara. Il n'avait par contre aucun souvenir ni de sa blessure ni de sa chute. J'avais remarqué qu'il ne cessait de surveiller la porte chaque fois qu'elle s'ouvrait. Je décidai donc, le troisième jour, de prendre le relais des parents jusqu'à midi. Après avoir fixé un rendez-vous avec Anna, je pris la direction de l'hôpital.

À peine avais-je franchi la porte d'entrée que je vis Sandara qui se précipitait vers moi, en larmes :

— Armen, aide-moi s'il te plaît ! Laisse-moi entrer avec toi. Il faut que je le voie. Ce n'est pas de ma faute... ne m'accuse pas...

Intérieurement, je me disais : « Oui, j'accuse ! J'accuse tes parents ! J'accuse ce système qui a semé la haine dans le cœur de tes frères, mais... je n'arrive pas à t'accuser, toi. Tu n'es qu'une pauvre fille qui ne demande qu'à être aimée ».

— Viens, lui dis-je, on va y aller ensemble. Mais laisse-moi le prévenir d'abord.

Richard prenait son petit déjeuner. En me voyant, une petite lumière s'alluma dans ses yeux tristes et il me salua en éloignant le plateau de nourriture.

— Je savais que tu allais venir. J'ai tant de choses à te dire... Mais je ne veux pas parler, pas pour le moment... Je veux d'abord savoir si, par hasard, tu as des nouvelles de...

— Oui, j'ai des nouvelles, le rassurai-je, constatant avec plaisir l'amélioration considérable de son état : son teint habituel était revenu, ses mouvements étaient plus alertes, sa voix plus forte.

Et je lui révélai que Sandara et sa mère avaient été constamment présentes alors qu'il était plongé dans le coma.

— Avec sa mère ? s'écria Richard et, avec un large sourire de satisfaction, il replaça ses oreillers confortablement et me pria de continuer.

Je n'avais rien à ajouter et je cédaï ma place à Sandara avec la certitude désormais que la récupération complète de Richard n'était plus qu'une question de jours.

Je pus donc, dès le soir même, me concentrer sur notre couple, Anna et moi.

Comme d'habitude, elle parlait, parlait... Elle n'arrêtait pas de me décrire ses sentiments pour l'Arménie, son émerveillement devant toutes ces églises millénaires parsemées sur tout le territoire du pays, devant la beauté majestueuse du mont Ararat et devant l'hospitalité justement renommée de son peuple. Elle parlait aussi de visiter l'Arménie avec moi, en m'assurant que j'allais adorer le pays de mes ancêtres.

Je l'écoutais et m'étonnais de cette forte attirance qu'exerce sur les gens ce sentiment d'appartenance à un peuple. Mais je ne savais pas si c'était un appel du sang ou tout simplement la recherche d'une assurance, d'une consolidation de son identité que procure l'idée d'appartenir à un groupe. Mais finalement, quelle importance !

Pour la première fois de ma vie, je me sentais totalement à l'aise en compagnie d'une fille. Avec elle, je n'avais ni le désir de me prouver, ni de me mettre en avant, ni de l'épater. Je ne voulais qu'être avec elle, partager avec elle mes doutes, mes craintes et, pourquoi pas, ma vie entière. Dans mon for intérieur, j'étais convaincu, même si nous ne nous connaissions que depuis peu, que je voulais Anna à mes côtés, pour toujours.

Vers minuit, je la raccompagnai chez elle. Et là, avant de la quitter, je lui demandai si elle était prête à me suivre en Californie.

Elle me regarda sans rien dire, puis déclara :

— Tu sais, je souhaitais entendre cette demande depuis longtemps, avant même que nous commencions à sortir ensemble. J'enviais Anoush quand elle sortait avec toi. Je te voyais participer aux événements culturels de la communauté. Mais je ne pouvais que me contenter de rêver. Je savais déjà, à ce moment-là, que j'étais prête à te suivre au bout du monde. Est-ce qu'on doit avoir honte de déclarer qu'on est prêt à tout oublier pour l'amour? dit-elle en souriant timidement.

Six mille canons tonnant ensemble, des millions de feux d'artifice jaillissant dans le ciel n'auraient pas eu un effet plus puissant sur mon cœur.

Deux semaines après son hospitalisation, le vingt-huit août exactement, Richard rentra chez lui en pleine forme.

Apparemment, alors qu'il était à l'hôpital, les parents de Sandara avaient rendu visite à Richard. Et devant toute la famille réunie, le père de Sandara s'était excusé de ce malheureux incident et avait demandé qu'on épargne la vie de son fils en retirant la plainte déposée à la police. Et la mère, agenouillée devant Mme Sabourin, l'avait implorée, dans son français approximatif, d'accorder son pardon à son fils.

Et, bien sûr, tout avait été pardonné. C'était facile... On attaquait sans raison quelqu'un jusqu'à mettre sa vie en danger et ensuite, on se faisait pardonner en échange de sa sœur.

Cette « transaction » me mit hors de moi, même si je comprenais bien que Richard n'avait aucune autre échappatoire.

Mais ni Richard ni sa famille n'imaginaient que le soir même, le père de Sandara devait déclarer devant sa famille que la présence d'une fille qui déshonore ses racines n'était pas tolérable sous son toit. Et, malgré les supplications de sa femme, l'homme resta catégorique.

Sandara, donc, le même soir, avec une valise dans la main, se présenta devant la porte de sa tante.

Une fois de retour de l'hôpital, mon Richard, un bon prince, offrit sa demeure et, évidemment, son cœur à son élue.

Le trente août, entouré d'Anna, de Richard, de Sandara et, bien sûr, d'Ariya, je fêtai mon vingt-septième anniversaire, sans oublier celui de Richard qu'on avait raté il y a sept jours.

Nous étions tous vraiment heureux : le passé était effacé, l'avenir se dessinait sans nuages, et nous n'avions plus qu'à profiter de cette soirée en compagnie d'êtres chers.

SCIENCE ET RELIGION

A partir du mois de septembre, la vie reprit son cours normal. Richard recommença à travailler, Ariya, comme d'habitude, ne disposait que d'une journée et demie de congé par semaine, Anna entamait sa dernière année universitaire et Sandara occupait toujours son poste de secrétaire.

De mon côté, j'étais entièrement plongé dans la lecture. Mais cette fois-ci, je ne me cantonnais pas seulement au domaine de la science, mais aussi à celui de la spiritualité et même de la religion.

Je cherchais constamment à satisfaire ma curiosité quant aux rapports qui pouvaient exister entre la science et la spiritualité, sans oublier toutefois l'envie de découvrir la cause et la source de tous les fanatismes religieux.

J'étais particulièrement sensible à ce phénomène du fanatisme religieux, qui me mettait chaque fois hors de moi, et j'étais même amené à croire que tous les événements qui se présentaient à moi et qui touchaient, directement ou indirectement, ce dilemme n'étaient pas le fruit du hasard.

Je passais ainsi des jours entiers à lire et à chercher des réponses susceptibles de m'éclairer sur ce rapport entre science et questions existentielles.

Après l'approche de nombreuses théories, de dogmes et d'analyses personnelles, j'en étais arrivé à me construire une espèce de canevas à

partir duquel je pouvais facilement saisir les raisons de leurs interactions, leurs similitudes et leurs divergences.

J'étais tout à fait conscient que cette synthèse que je m'étais construite n'était pas sans faille, mes connaissances restant incomplètes, mais j'étais content de mon approche qui me permettait de me situer et de me guider dans ce labyrinthe.

La religion et la science sont deux grands systèmes de la pensée humaine. Si la première touche surtout les sentiments et la conduite des hommes, la deuxième agit uniquement sur l'intellect et ne touche la vie des hommes que par la voie pratique, via la technologie.

Il est un fait que, pendant des siècles, science et religion s'opposaient. Si la science réfutait la religion, cette dernière empêchait la science de s'occuper de la cause primaire de notre univers. Si l'Église voyait le diable partout, la science, elle, voyait du charlatanisme derrière chaque phénomène paranormal.

Normalement, science et religion influent sur la communauté humaine à deux niveaux : intellectuel, en avançant des explications logiques ou des mythes, et social, en apportant la technologie ou des valeurs morales dans la vie de tous les jours.

En agissant ainsi, ces deux systèmes créaient à la fois et le bien et le mal.

Car si la science parvient à vaincre des maladies, à simplifier la vie grâce à de nouvelles technologies, à diminuer les distances, etc., elle est aussi porteuse de dangers, capable qu'elle est de créer des armes de destruction massive et de détruire la planète.

Également, si la religion, étant une force, peut réunir les gens, proposer des valeurs, prôner la fraternité et la tolérance, elle peut aussi par son zèle créer des fanatismes, engendrer des conflits violents, détruire l'esprit de tolérance, déchaîner la barbarie.

Mais, comme on le sait, tout dans la vie contient sa dualité et son paradoxe : « la barque qui nous conduit sur la rive opposée peut nous faire couler ».

Il m'est donc impossible de blâmer la science ou la religion.

Sur le plan intellectuel, l'influence de la science semble, de loin, plus essentielle, plus claire, plus concrète.

Avant le développement de la science, surtout celui de la physique quantique, les hommes acceptaient la religion, pas seulement pour ses valeurs morales, mais aussi pour trouver des réponses aux questions fondamentales : comment et pourquoi l'univers a-t-il été créé ? Quelle est l'origine de la vie ?

La religion était alors la seule à pouvoir donner une réponse définitive : Dieu a créé la vie et ses voies sont impénétrables.

Les scientifiques, de l'autre côté, ont eu, depuis toujours, une approche totalement opposée pour répondre à ces questions existentielles. La science se base sur une expérimentation et une observation rigoureuses, et la communauté scientifique n'a pas peur de revenir sur ses théories pour en changer les principes et en adopter de nouveaux.

Un bel exemple de cela est la vision mécanique de Newton, fondée sur la croyance naïve que le monde existe en dehors de nous et qu'on peut prédire le résultat final de n'importe quelle action si on connaît les conditions initiales et les forces qui agissent sur le système.

Après plusieurs années de recherches, les scientifiques avaient découvert que cette théorie n'est plus applicable au niveau des particules si la vitesse frôle la vitesse de la lumière. Ils ont donc été obligés d'avancer d'autres théories pour expliquer ce phénomène.

Aujourd'hui, je crois même que les physiciens seraient prêts à envoyer « aux oubliettes », si la nécessité se présentait, la théorie si célèbre de la relativité d'Einstein.

À l'opposé, la religion est fondée sur des révélations. Les dogmes religieux sont immuables et peu disposés à accepter des idées nouvelles. « C'est cela la vérité, un point c'est tout. Il faut avoir la foi ». L'Église se comporte depuis sa création comme quelque chose de monolithique et d'intouchable.

Cette attitude puérite et cet immobilisme caractérisent aussi bien les chrétiens que les juifs et les musulmans.

La science croit que l'univers compte des milliards d'années avant la formation du système solaire.

La physique moderne nous dit, elle, que l'univers est né d'une gigantesque explosion (le Big Bang) qui a alors provoqué l'expansion de la matière.

Mais d'où vient cette énergie au moment du Big Bang? Et surtout, cette énergie est-elle le Créateur?

La science dit aussi que la création de la vie est le résultat d'une tendance de la matière à s'organiser spontanément. L'univers semble avoir été minutieusement réglé afin de permettre l'émergence d'une matière ordonnée de la vie et de la conscience.

Mais cette tendance est-elle le fruit du hasard ou résulte-t-elle de la volonté d'une intelligence organisatrice?

Curieusement, la probabilité mathématique que l'univers et la vie aient été engendrés par hasard est quasiment nulle.

Quand on sait qu'une cellule est déjà composée d'une vingtaine d'acides aminés qui nécessitent à leur tour la présence de deux mille

enzymes spécifiques, comment peut-on parler de hasard devant un organisme aussi complexe ?

On a calculé que, pour qu'un millier d'enzymes s'assemblent de manière ordonnée pour former une cellule vivante, la probabilité est de l'ordre de 10^{-1000} contre un, ce qui veut dire qu'elle est nulle.

La création de la vie dépendrait donc d'un miracle pour que toutes les conditions soient présentes pour la constituer et la faire exister.

On est forcé de conclure que sous le désordre apparent existe en fait un ordre profond. Et c'est cet ordre qui contrôle l'évolution, et non une suite de hasards ou d'accidents aléatoires qui a permis l'apparition de la vie et de l'intelligence.

Si on admet qu'il est possible de décrire très précisément ce qui s'est passé à la $10^{-43\text{ème}}$ seconde (temps de Planck) après la création, il est impossible de savoir ce qui s'est produit avant.

La science est impuissante à décrire, à imaginer même, quoi que ce soit de raisonnable.

Et les scientifiques sont prêts à accepter qu'il existe une limite physique à la connaissance au-delà d'un certain point.

Ceci serait, j'imagine, une preuve évidente d'ouverture d'esprit.

Il y a plus encore : il est difficile de décrire ma fierté, ma surprise et mon étonnement après avoir lu cette pensée géniale de Louis Pasteur : « Un peu de science éloigne de Dieu, mais beaucoup y ramène ».

À partir de toutes ces recherches personnelles, incomplètes certes, et malgré ma pensée scientifique basée sur la logique, je pus constater que certaines idées avancées par les anciennes religions ne peuvent être totalement réfutées par la science moderne.

Donc, il existe des énigmes auxquelles on n'a pas la réponse !

On peut aussi parler d'une troisième voie qui permet d'expliquer le rapport entre le monde matériel et l'au-delà : c'est la spiritualité.

Le point de départ de la spiritualité est l'existence de l'âme. Cette idée nous vient du temps de Socrate et même d'avant lui (le Livre des morts égyptien, en 1580 av. J.-C., la Bhagavad Gita des hindous).

Selon cette doctrine, l'âme est éternelle et continue d'exister après la mort. On peut communiquer avec elle et la réincarnation est la voie de la purification. Dieu est amour et est unique.

Malheureusement, la spiritualité était considérée comme hérétique et liée à la sorcellerie, particulièrement par les dirigeants de la religion chrétienne.

Il ne faut pas oublier que l'idée de réincarnation était présente au début du christianisme, mais a été bannie en 553, lors du second concile de Constantinople. En la supprimant, l'Église voulait-elle imposer une plus grande soumission au peuple ? Qui sait ?

La science n'a pas été plus tendre avec la spiritualité. Malgré un questionnement constant de ses représentants, la spiritualité a été constamment ridiculisée et la science refuse toujours de se prononcer.

D'ailleurs, comme le dit Lawrence Shan « le refus général d'analyser scientifiquement ces phénomènes devient en soi un phénomène à étudier ».

Parce qu'une chose ne se voit pas, doit-on la considérer comme une illusion ? D'ailleurs, si l'on ne devait croire qu'à ce qui est visible, nos convictions se réduiraient à bien peu de choses. Qui a vu l'oxygène, par exemple, ou l'électricité ? Malgré cela, on accepte leur existence.

Au cours de mes lectures, j'avais constaté que la spiritualité me plaisait, me pacifiait, et me donnait la conviction que notre monde serait un bien joli endroit si on l'adoptait dans notre vie.

Car on ne peut s'empêcher de constater que, si la plupart des religions du monde exaltent les vertus de l'amour, de la paix, de la charité, de la solidarité, elles n'apportent, en fait, que les guerres et l'intolérance.

Comment croire quand on assiste à tout cela ?

Cela permet de comprendre, en tout cas, cette désaffection grandissante pour le fait religieux.

Saturé par toutes ces lectures, je décidai de calmer mon insatiable curiosité et de passer à autre chose.

Un mercredi, le 5 septembre exactement, nous étions attablés, mes amis et moi, chez Pedro, quand Ariya voulut savoir où j'en étais de mes lectures. Je lui exposai alors brièvement ce que j'en avais retiré, quand Richard m'interrompit.

— Voilà un moment que je voulais vous parler de ce qui m'était arrivé alors que j'étais dans le coma, mais j'avais peur d'être ridicule. J'avais eu l'impression d'être sorti de mon corps et d'y être revenu, et cela plusieurs fois.

Devant notre stupéfaction, Richard se tut un moment, pour nous laisser digérer la nouvelle.

— Je vous assure que je vous voyais tous très nettement. D'abord, ça a été la salle d'opération. Je me voyais au plafond et je voyais comment les gens s'acharnaient sur moi. J'ai même entendu une infirmière dire qu'elle détestait assister à une mort prématurée, et le médecin lui a répondu : « Crois-tu au destin ? Nous allons faire tout ce que nous pouvons, et pour le reste, c'est Dieu qui décidera ». J'ai vu aussi ma grand-tante décédée il y a quatre ans. D'ailleurs, c'est elle qui m'a annoncé que j'allais vivre.

Si quelqu'un avait vu notre tablée, à ce moment, il aurait vu le sourire calme et serein d'Ariya, une sorte de « je vous l'avais bien dit » triomphant sur mon visage, et la bouche grande ouverte des deux filles.

— Est-ce que tu as pensé à vérifier? demandai-je à Richard.

— Oui, avec l'infirmière de la salle d'opération. Et vous savez quoi? J'étais heureux de la confirmation... car, voyez-vous, j'étais vraiment bien là où j'étais. Et, plus important encore, sachez que je n'ai plus peur de la mort aujourd'hui... et avec un sourire satisfait, il attira Sandara vers lui pour l'embrasser.

— Mais comment peux-tu expliquer que tu ne te souvenais plus de rien après ton réveil? intervint Anna.

— Je ne sais pas. Et je ne cherche aucune explication. Il me suffit de savoir que, là-haut, c'était bien et....

— Mais promets-moi que tu vas rester avec moi, supplia Sandara sans laisser à Richard le temps de terminer sa phrase.

Nous avons longuement débattu de ce sujet, jusqu'à la fin du repas. Après quoi la conversation, inévitablement, glissa sur les questions religieuses. Tout de suite après une de mes interventions enflammées concernant mon aversion profonde envers les religions, Ariya m'arrêta.

— Tu resteras toujours sur les feux ardents chaque fois que nous parlerons de religion.

Pourquoi ne te décides-tu pas, une fois pour toutes, à régler cette question épineuse? Étudie donc chacune d'entre elles et tu trouveras certainement des raisons qui obligent leurs adeptes à se comporter de certaines façons.

— Oui, c'est ça! Tu peux aller en Inde, par exemple, ou en Arabie Saoudite...

— Dans chacun des endroits, tu adopteras la religion locale et tu vivras avec ces gens pour t’imprégner de leur culture, enchaîna Richard.

— Mais n’oublie pas de contourner l’Afghanistan. C’est un beau pays, mais pas pour le moment, dit Sandara.

J’écoutais les avis de mes amis et, peu à peu, je commençai à comprendre la logique de leurs propos. Il fallait que je fasse quelque chose pour me débarrasser de cette révolte qui m’habitait depuis trop longtemps. Je devais aller au bout de mes recherches. Plus le temps passait, plus je devenais calme. Une extraordinaire sérénité m’envahit soudain. J’avais trouvé la clé et, tout d’un coup, je pensai à Anna... qui se tourna à ce moment vers moi, posa sa main sur mon épaule et dit en me regardant :

— C’est vrai, tu peux partir. Toi, tu es libre, moi il me reste encore deux trimestres à finir. Va, hokiss, et ne te tourmente plus. Toi et moi, nous serons toujours ensemble.

Plus tard dans la soirée, nous étions prêts à nous lever quand Richard et Sandara se regardèrent puis, se tournant vers nous, Richard nous dit qu’il fallait être capable d’être au-dessus des religions. Il ajouta qu’un jour ils se marieraient, mais ce serait alors un mariage civil, sans église ni mosquée, et que leurs parents avaient donné leur consentement.

— Alléluia, criai-je en m’élançant vers mon ami, qui m’attendait les bras ouverts : je le serrai contre moi.

— Cette nouvelle mérite le champagne, cria à son tour Ariya et après avoir embrassé les futurs mariés, se dirigea vers le bar.

Deux jours durant, je ne cessai de me questionner sur la nécessité d'entreprendre ce voyage. Parviendrais-je, dans un temps restreint et avec mes connaissances limitées, à cerner les raisons de ma révolte ? N'était-il pas prétentieux de ma part de croire que je pouvais comprendre et assimiler des cultures souvent millénaires ?

Mais ma décision prenait corps de plus en plus. Certes, ma quête ne serait pas approfondie, mes réponses ne seraient pas très « scientifiques », mais fragmentaires et superficielles, mais cela m'ouvrirait quand même les yeux. Cette quête serait un cheminement personnel, servirait à assouvir ma curiosité, pacifier ma conscience. C'était suffisant pour moi.

Dès la semaine suivante, je réfléchissais à l'organisation de mon voyage, en tenant compte de la discussion que j'avais eue avec Ariya :

— Je te suggère de commencer par une religion qui est à la fois une religion et une philosophie, et dont la doctrine est plutôt psychothérapeutique. Tu peux faire cela dans mon pays. Là, tu seras sûrement hébergé, nourri, et mon père te trouvera des personnes appropriées pour t'aider. Qu'en penses-tu ?

— C'est très gentil de ta part, mais j'hésite encore.

— Et puis, de chez nous tu pourras facilement passer vers un pays islamique, comme le Koweït, l'Indonésie, l'Arabie Saoudite.

La nuit qui suivit, j'examinai les cartes des pays à visiter. Le lendemain, je mis mes parents au courant.

Ma mère appréhendait de ne pas voir son fils pendant les trois longs mois à venir.

Mon père, au contraire, trouvait ce temps insuffisant pour approfondir ma réflexion, tout en pensant que cela me suffirait, finalement. Il me proposa même une aide financière et morale, si besoin était.

Dès le jour suivant, je pris rendez-vous pour les vaccins, m'informai pour les visas et achetai un billet pour Colombo.

L'avion devait décoller le 17 septembre.

Ainsi, je disposais de quelques jours, que je consacrai à Anna. Je lui avais expliqué soigneusement les raisons qui me poussaient à entreprendre ce voyage. Je lui avais fait part de mon programme et l'avais assurée de ma fidélité.

Anna, de son côté, se disait fière de moi, de mon désir d'aller au bout de ma quête, mais elle exigeait d'être en communication constante avec moi.

Le 14 septembre, je reçus un appel d'Ariya m'annonçant le décès de sa grand-mère. Il devait prendre l'avion le soir même. Il serait donc à l'aéroport de Colombo pour m'accueillir. Je lui souhaitai un bon voyage et nous nous quittâmes.

J'eus beaucoup de difficulté à m'endormir la veille de mon départ. Je me sentais presque mal à force d'excitation : le moment était enfin venu pour moi de me confronter aux principes fondamentaux de chaque religion et de comprendre pourquoi des croyants peuvent haïr les autres au nom de Dieu.

Je ne pus m'endormir qu'au petit matin.

SRI LANKA

Le 17 septembre, après avoir quitté Anna à l'aéroport Trudeau, je dus subir une longue procédure d'enregistrement suivie d'une fouille au passage de la sécurité.

Une fois dans l'avion, le steward m'assigna un siège près du hublot. Peu de temps après, l'avion commença à rouler vers l'extrémité de la piste pour s'élancer enfin, dans un vrombissement puissant, vers le ciel.

Après vingt et une heures de vol et une escale, j'entendis enfin la voix du commandant annonçant l'arrivée à l'aéroport de Colombo.

Dès que les roues touchèrent le sol, l'agitation fut grande dans la cabine : tout le monde avait hâte de réanimer son corps ankylosé.

Je fus l'un des premiers passagers sortis de l'avion. Une fois sur la passerelle, je respirai à pleins poumons l'air doux et chaud de Colombo et je scrutai impatientement le paysage qui s'offrait à moi, quand je sentis une forte pression dans mon dos : les gens étaient pressés de quitter l'avion, sans état d'âme, et chacun poussait celui qui se trouvait devant lui, de telle sorte que je dus dévaler la passerelle à toute allure.

Deux minutes devant le douanier et une demi-heure pour récupérer mes bagages, et je me trouvai dans le petit hall, archiplein, de l'aérogare. Nous étions tous agglutinés, les uns collés aux autres vers le chemin de la sortie. Quelques minutes de cette marche à la queue leu leu et je me retrouvai dehors, au milieu des saris multicolores et des sarongs des porteurs (un tissu à motifs variés, roulé autour des hanches et qui

descend jusqu'aux genoux, porté avec une chemise claire à manches courtes).

Tous, sans exception, s'adressaient aux étrangers avec respect et un grand sourire qui exposait leurs dents, généralement jaunes et cariées.

En cherchant des yeux mon ami, je me dirigeai vers un grand arbre juste en face de la porte d'entrée. J'allais déposer mes valises quand j'entendis mon nom et, me retournant, je vis Ariya qui courait vers moi.

— Alors, comment s'est passé ton vol ? As-tu les jambes engourdis ?

— Pas étonnant que tu aies repoussé chaque fois ton retour ! Que fait-on maintenant ? On va directement à l'hôtel ou... ?

— Quel hôtel ? Toute ma famille t'attend. Tu es piégé, mon ami. Les mères cinghalaises sont aussi possessives que les Arméniennes, et la mienne ne te lâchera pas et ne voudra pas que tu vives ailleurs que chez elle, dit Ariya en se dirigeant vers sa voiture.

Conduire à Colombo n'est pas une chose facile. Cela exige une attention sans relâche. À tout moment un riksha (qu'on appelle aussi tuk-tuk) peut carrément vous couper le chemin, un piéton surgir brusquement devant votre pare-chocs ou encore une grosse vache, profitant de l'inattention de son maître, s'arrêter au beau milieu de la rue.

Assis confortablement à côté de mon ami, je me laissai imprégner par les images inhabituelles que je voyais autour de moi : une nature luxuriante, des boutiques délabrées jouxtant de grands magasins modernes, des rues encombrées et beaucoup de couleurs.

Ariya mit plus d'une heure pour parcourir les vingt-deux kilomètres qui séparent l'aéroport de la capitale et faillit renverser cinq passants et deux tuk-tuk.

La maison de mon ami ressemblait à un véritable palais, couvert d'une végétation abondante et colorée.

Dès que nous sortîmes de la voiture, deux domestiques s'empressèrent de nous aider à sortir nos valises. J'aperçus également une très jolie femme en sari entièrement blanc, signe qu'elle portait le deuil.

C'était Mme Jayasuriya qui, après m'avoir salué de la façon traditionnelle (ayubowan : les mains jointes sur la poitrine avec une légère flexion du torse) me serra ensuite dans ses bras en disant :

— Armen! Te voilà enfin! Ariya nous a tellement parlé de toi que tu es devenu mon deuxième fils égaré. Bienvenue chez toi. Cette maison t'appartient. Je sais que tu dois être fatigué. Ariya va te montrer ta chambre. Repose-toi et, à six heures, nous mangerons tous ensemble.

L'intérieur de la maison était splendide, avec une décoration plutôt éclectique : un mélange de style victorien, de classique et même de contemporain. Mais chacun de ces éléments s'intégrait dans l'ensemble et créait, curieusement, une parfaite harmonie. La couleur dominante restait le blanc, rehaussé par endroits par du bordeaux. Quelques grands vases étaient garnis de belles fleurs qui s'harmonisaient parfaitement avec l'ensemble.

Ma chambre, au deuxième étage, était immense. En plus d'un lit spacieux et de ses deux tables de nuit, on trouvait une grande garde-robe, une armoire avec des étagères et, à côté de la porte de la salle de bains, un sofa pourvu de coussins et un bureau sur lequel étaient posés ordinateur et téléphone.

Le soir venu, je rencontrai le père d'Ariya, qui me salua très chaleureusement.

C'était un homme de grande taille, habillé à l'occidentale comme son fils, et pourvu d'un sourire désarmant. Nous étions à peine assis

au salon que la domestique nous présenta des boissons sur un plateau. La mère d'Ariya se leva aussitôt et m'offrit un verre.

— Ce que tu vas boire est un Toddy, préparé à partir de sève de cocotier. Son goût rappelle celui de la bière. J'espère que tu vas aimer. Autre chose : tu sais que notre nourriture est très épicée. Nous préparerons donc, pour toi spécialement, des mets non épicés.

— C'est très gentil à vous, Madame, mais je veux absolument m'initier à vos habitudes et mangerai donc les mêmes plats que vous.

— J'ai des doutes, mon ami. Je suis sûr que ta bouche prendra feu, dit Ariya en riant.

Après avoir bu ce fameux Toddy, rafraîchissant, mais fade, nous sommes passés à table, une table joliment décorée et agrémentée de plats appétissants.

Et là, ignorant les plats non épicés qui m'étaient réservés, j'ai décidé d'attaquer directement les mets cinghalais.

La mère d'Ariya me décrivait chacun des plats. Je choisis d'abord le *pittu*, riz grillé mêlé à de la noix de coco grillée et passée à la vapeur. J'ajoutai ensuite un peu de *sambol*, condiment à base de piment rouge, et enfin, je remplis mon assiette d'un curry de bœuf, qui, curieusement, n'avait pas la couleur caractéristique du curry.

Madame Jayasuriya m'expliqua aussitôt que le curry sri lankais est un mélange d'épices et de condiments sautés dans l'huile de coco, puis mijotés dans du lait de coco, et que ce curry n'avait rien à voir avec celui de l'Inde. En fait, chaque famille prépare sa poudre de curry selon ses goûts et, tout en parlant, elle plongea directement ses doigts dans son assiette, mélangea le riz avec le curry de bœuf et porta cette petite boule à sa bouche.

Du coup, oubliant mes ustensiles, je fis de même, quand je remarquai que Ariya me surveillait, un morceau de pain à la main, avec un large sourire moqueur. Je lui souris à mon tour et avalai ma bouchée. Et là! Boum! Je sautai de ma chaise, un saut digne d'un champion olympique. J'étais littéralement en feu, pas seulement ma bouche... tout mon corps semblait griller. Ariya me força à mâcher le pain qu'il avait préparé.

Cet incident fut suffisant pour me convaincre d'adopter les plats conçus pour moi.

Après ce dîner brûlant, nous passâmes au salon, où monsieur Jayasutiya m'informa qu'il connaissait le but de mon voyage et qu'il avait entrepris certaines démarches susceptibles de m'aider dans mes projets. Il me posa ensuite quelques questions sur ma famille, puis il se retira, nous laissant seuls.

— Tu sais, je t'ai préparé un petit programme qui nous prendra deux jours. J'espère que tu es d'accord!

Voyant que mes yeux se fermaient, Ariya me conduisit à ma chambre, reportant au lendemain le plan qu'il avait préparé.

Je ne tardai pas à m'enfoncer dans un profond sommeil.

Je me réveillai le lendemain vers 11 heures.

Par la fenêtre ouverte, j'entendais des rires d'enfants.

Une brise parfumée et légère faisait onduler les rideaux. Tout était paisible.

Je décidai de prolonger ma grasse matinée quand je remarquai quelques brochures, déposées là sans doute par Ariya, sur ma table de nuit. C'étaient de petits livrets sur l'histoire, la culture, les mœurs des Sri Lankais. Une sorte de guide touristique, en somme, que je m'empressai de feuilleter, confortablement installé dans mon lit.

J'appris ainsi, par exemple, que ce pays avait acquis son indépendance en 1948, après avoir été envahi successivement par les Arabes, par les Maures, par les Portugais et les Hollandais, dont les descendants sont les Burghers, puis par les Anglais.

Ce minuscule pays de presque 20 millions d'habitants compte 16 universités publiques; 83 % de la population possède un diplôme d'études secondaires, et 92 % des habitants sont alphabétisés.

Les langues officielles du pays sont le cinghalais et le tamoul (les Tamouls, originaires du sud de l'Inde, sont arrivés au Sri Lanka au moment de la domination anglaise). Enfin, le bouddhisme est pratiqué par 70 % de la population.

On frappa à la porte : c'était Ariya.

— Alors, bien dormi ? Es-tu prêt à nous suivre ?

— — Ariya, tu ne peux pas t'imaginer combien je suis

bien chez vous. Vraiment, tu as des parents extra...

— C'est tout à fait normal ! Tu es presque un frère pour moi et ils savent cela...

Et, sans le laisser continuer, je repris :

— La première chose que j'aimerais faire, c'est rencontrer Kumara et, ensuite, attaquer mon plan. Merci pour les guides qui m'ont énormément renseigné.

— C'était mon intention. Maintenant, voici le programme d'aujourd'hui.

Tout en bavardant, nous nous dirigeâmes vers la salle à manger où madame Jayasuriya nous attendait pour nous servir un *hopper*, sorte de crêpe accompagnée d'œufs, de cannelle et de muscade. Absolument délicieux.

Vers trois heures de l'après-midi, nous étions devant chez Kumara. Les grilles se sont ouvertes sur une très jolie Sri Lankaise enveloppée dans un sari rouge brodé.

Elle avait la peau légèrement foncée, des yeux noirs rieurs sous les sourcils bien dessinés et un sourire timide, mais omniprésent.

J'ai tout de suite aimé cette fille et je pense bien que ce fut réciproque.

— Je t'avais prévenu, dit Ariya avec un sourire triomphant.

De retour à la maison, Ariya annonça que le reste de la journée était consacré à Colombo.

On pourrait appeler cette ville une ville-jardin tant elle se perd dans la végétation. La partie qui fait face à l'océan est le quartier le plus chic, réservé aux nantis. Le reste de la ville rappelle les villes typiquement orientales avec ses rues étroites, ses bazars bruyants et animés, pleins de rikshas.

Tout l'après-midi, nous explorâmes la ville de fond en comble, en voiture ou à pied, avec de brefs arrêts pour nous restaurer.

Nous allions d'un quartier riche à un autre plus pauvre, du centre de la ville vers la périphérie. Nous visitâmes le jardin botanique où nous pûmes admirer une variété colossale d'orchidées. Nous prîmes des photos de temples aux décorations lourdement chargées et colorées où l'on trouvait Siddharta dans toutes les tailles et dans toutes les positions.

Je vis des femmes qui me saluèrent avec un large sourire en faisant la lessive dans une rivière à l'eau brune. Je conversai avec des femmes qui, pendant des journées entières, taillaient des pierres moyennant un misérable salaire de 100 roupies par jour. Mais tous, sans exception, m'accueillirent chaleureusement et avec le sourire.

Je rencontrai des écoliers extrêmement polis, vêtus de leur uniforme immaculé. Et je fus surpris de voir que, malgré leurs modestes moyens, tous les élèves étaient propres et bien vêtus.

Ces quelques heures de visite suffirent à me rendre infiniment admiratif pour ce peuple humble et accueillant.

Notre promenade prit fin en soirée. Nous nous attablâmes, fatigués, dans le restaurant chic d'un hôtel de la ville où dégustâmes du curd (un fromage de bufflonne, onctueux, nappé de sirop de palme), tout en écoutant de la musique baila.

Le jour suivant fut consacré à Kandy, la seconde grande ville du pays, construite au XVI^e siècle autour d'un lac artificiel, dans un vallon à la végétation luxuriante.

C'est le lieu de pèlerinage du bouddhisme originel, car c'est là que se trouve le temple où est conservée la plus importante relique du Sri Lanka : une dent de Bouddha.

Avant de commencer la visite, Ariya nous amena,

Kumara et moi, au sommet du Pic d'Adam, à 2000 mètres d'altitude, pour voir une immense empreinte de pied d'origine inconnue. L'explication de cette empreinte de ce pied varie selon les religions :

les bouddhistes l'attribuent à Bouddha, les musulmans à Adam et les chrétiens à Saint Thomas.

Un tour rapide de la ville m'a suffi pour m'apercevoir bien vite que les villes du pays étaient loin d'impressionner le visiteur par leur imagination architecturale ou par leur urbanisme.

Kandy était un centre religieux avec ses rues grouillantes de gens, d'animaux, de petits commerces, dans des ruelles qui manquaient souvent de propreté.

Le temple Dalada Maligawa était un grand complexe architectural tout blanc, toujours plein à n'importe quelle heure de la journée. La grande salle intérieure, richement colorée, dégageait un doux parfum de pétales.

La ferveur populaire était frappante. Tous apportaient des fleurs en offrande et de la nourriture aux lamas. Au fond de la salle, à côté de plusieurs statuettes, trônait une immense statue de Bouddha allongé. Derrière une porte latérale se trouvait la fameuse dent sacrée.

C'était une grande dent, qui ne pouvait, à mon avis, appartenir à un humain, mais c'était une relique vénérée et la cause de bien des émeutes dans le pays.

À sept heures du soir, Ariya et moi, assis dans un petit théâtre, attendions le début du spectacle consacré aux danses folkloriques du pays et où Kumara allait exécuter, pendant trois heures, la « Danse de la lamentation de la princesse ».

Initialement réservée aux hommes, la danse de Kandy est aujourd'hui mixte. Sur les rythmes des tambours et des percussions, le danseur raconte en improvisant son histoire.

Quand le rideau se leva, je fus éberlué : dans une nature enchanteresse, une très belle Cinghalaise, jadis princesse, chassée de son palais, pleurait son enfant perdu.

Même si je ne comprenais pas la signification de chacun de ses gestes, je fus réellement ensorcelé par la virtuosité de la danseuse.

Je me demandais où cette Kumara devenue princesse avait trouvé cette puissance dans ce corps si frêle.

Après le théâtre, Ariya proposa de passer la nuit à Kandy. Mais mon refus fut catégorique. Je voulais rentrer à Colombo. Anna me manquait. Il me fallait entendre sa voix et être assuré qu'elle m'aimait encore...

Et au petit matin, seul dans ma chambre, j'attendis que l'image tant désirée apparaisse sur mon écran grâce à Skype.

Le lendemain matin, après un copieux petit déjeuner, Ariya et moi nous rendîmes à l'hôpital.

Le père d'Ariya était encore dans la salle d'opération. En attendant, Ariya me fit visiter l'immense terrain envahi de fleurs aux couleurs éclatantes, dont la partie sud était réservée aux malades ambulatoires qui recevaient des traitements d'acupuncture.

L'accès aux soins d'acupuncture était séparé de l'entrée principale pour éviter tout engorgement.

Une demi-heure plus tard, nous étions assis dans le bureau du père d'Ariya. On pouvait voir, sur les murs, les diplômes des différentes distinctions obtenues. Par une fenêtre grande ouverte, on pouvait admirer de magnifiques bougainvillées qui rivalisaient de beauté et de couleurs.

Vers midi, le Dr Jayasuriya prit place sur son fauteuil pivotant, derrière son bureau et, se calant confortablement, il ôta ses lunettes à monture en titane, ferma et laissa reposer ses yeux perçants.

Peu après, il reprit ses lunettes, chercha une carte de visite dans un tiroir et me dit :

— Armen, j'ai contacté la personne la plus susceptible de t'aider dans tes recherches personnelles. C'est le Dr Anton Wijayadasa, un vieil ami à moi qui, sans aucun doute, te guidera de la meilleure façon. Il est chef du département de philosophie à l'université et connaît la plupart des dirigeants des Sanghas éparpillés à travers le pays.

Devant mon regard interrogatif, il m'expliqua d'abord la signification du mot Sangha :

— J'ai l'honneur de commencer ton éducation... Sangha est le nom donné à la communauté de ceux qui suivent l'enseignement de Bouddha; c'est un lieu que tu vas sûrement fréquenter pour ton voyage spirituel. Anton vous attend aujourd'hui à son bureau à 14 heures. Bonne chance, mon garçon...

À peine avait-il prononcé ces mots que la porte s'ouvrit, laissant passer une secrétaire chargée d'une pile de dossiers.

Le jour même, à deux heures précises, je frappai à la porte du Dr Wijayadasa. Un homme corpulent, de taille moyenne, avec une petite barbe, m'ouvrit la porte avec un large sourire bienveillant, me tendit la main et serra vigoureusement la mienne.

Le bureau ressemblait à une bibliothèque tant les quatre murs étaient couverts de livres. On trouvait aussi deux fauteuils pivotant, un large pupitre encombré de dossiers à côté d'une photo de famille. Un tout petit espace, près de la fenêtre, était réservé à la statuette de Bouddha.

Une fois assis, il commença par me poser des questions sur ma présence dans ce pays, puis il voulut connaître l'étendue de mes connaissances sur le bouddhisme et sur les religions du monde en général. Pendant une heure, je lui exposai mes réflexions sur les similitudes et les différences entre les religions. Je lui fis également part de mon incompréhension et du sentiment de révolte devant la violence commise au nom de la religion.

Le Dr Wijayadasa était un interlocuteur sympathique et ouvert. À la fin de mon récit, qu'il écouta attentivement et sans interruption, il voulut connaître mes sentiments envers ma propre religion.

— Je ne suis ni complètement athée ni un adepte fervent. Je vis ma religion apostolique arménienne dans les grandes occasions seulement, mariage, baptême ou enterrement. La seule religion qui m'incommode, c'est... Je pris alors une gorgée d'eau... c'est l'islam. Mais là, je peux en comprendre la cause : je suis fils d'Arménien et j'ai subi, dès mon jeune âge, un endoctrinement rigoureux et continu à l'égard du génocide.

Je me sentis alors plus calme et j'attendis patiemment ses commentaires.

— Je connais un peu l'histoire de ton peuple grâce à quelques amis arméniens qui vivent en Inde. Vous avez d'ailleurs une importante communauté arménienne à Delhi et à Madras...

Bon... voici comment on va procéder. D'abord, tu dois lire certains livres sur le bouddhisme que je vais te prêter. On se rencontrera dès que tu en auras terminé la lecture et nous procéderons à un échange entre

nous par une série de questions et de réponses. Enfin, je te conseillerai de passer quelque temps dans un Sangha, celui de mon ami Gunhara...

Et, se levant, il se dirigea vers une étagère située derrière son siège pour chercher une pile de livres attachés avec une ficelle.

Après avoir déposé les livres devant moi, il reprit sa place et continua :

— J’applaudis ton audace, mais sache que cela va être un travail ardu et de longue haleine. Penses-tu avoir assez d’énergie, de détermination, de courage et de curiosité pour arriver, en toute impartialité, à une conclusion juste et sans équivoque ?

— Pour le moment, je le crois. Mais je sais aussi que mon temps est limité, que mes connaissances ne seront jamais assez complètes pour englober tous les aspects de ce phénomène qu’est une religion. Mes ambitions se limitent à satisfaire ma curiosité, tout simplement. Je n’ai absolument pas la prétention de présenter un manuel d’analyse comparative universelle sur les religions du monde ni sur le comportement des représentants de Dieu sur cette terre. Je ne suis qu’un humble physicien qui se pose des questions. C’est tout !

Au fur et à mesure que j’exposais mes intentions, un fin sourire éclairait le visage ridé de mon interlocuteur et, à la fin, il se mit à rire de bon cœur.

— Jeune homme, vous avez toute mon admiration et je vous souhaite bonne chance, et, se levant, il me serra longuement la main.

Je passai le reste de la semaine à lire, consacrant mes soirées à mon ami et à sa fiancée, et une partie de mes nuits à mes conversations avec Anna qui me manquait déjà terriblement.

Mme Jaiayasruya continuait à se comporter avec moi comme une vraie mère arménienne et ne ratait jamais une occasion de me faire goûter un de ses plats fraîchement sortis de sa cuisine, chaque fois un peu plus épicé que le précédent. Je savais qu'à la fin de mon séjour j'allais trouver insipides et monotones tous les mets qui n'arriveraient pas à mettre mes papilles gustatives en feu.

Le Dr Wijayadasa m'avait prêté une quinzaine de livres d'épaisseur variée. Je me fis une règle de prendre des notes sur tout ce qui me paraissait important. Je possédai à la fin un gros cahier consacré à Bouddha.

Le bouddhisme est apparu en Inde au V^e siècle avant Jésus-Christ et est devenu une religion vers le II^e siècle, quand des dissensions dans l'ordre monastique ont commencé à se manifester pour dispenser l'enseignement aux laïcs. À partir de ce moment, tout s'est transformé pour devenir une organisation avec des rites, des prières et des apparitions de divinités terrifiantes ou apaisantes, destinées à frapper l'imagination des fidèles.

Certains considèrent le bouddhisme plutôt comme une philosophie qui réfléchit au sens de la vie dans l'univers, une solution contre les souffrances de l'homme, une éthique de la vie.

On peut dire que cette doctrine est aussi psychothérapeutique, car elle s'intéresse à la condition humaine, aux frustrations des êtres.

Sidharta Gautama qui, après son éveil devint Bouddha (« illuminé »), avance quatre nobles vérités : il revendique d'abord que la vie est une souffrance et que cette souffrance est universelle.

Cette première vérité me fit aussitôt réagir. Oui, certaines périodes de la vie peuvent être considérées comme douloureuses (la mère qui perd son enfant, une maladie grave); mais à côté de cela, il existe des moments exaltants, gratifiants, dont on est merveilleusement reconnaissants : la naissance d'un enfant, le premier baiser, la beauté d'un coucher de soleil... que sais-je? Et vivre, est-ce seulement baigner dans la béatitude?

La deuxième vérité affirme que l'origine de ces souffrances est dans le désir et l'attachement : l'homme s'attache à certaines réalités qui ne sont finalement jamais stables. D'où un désir jamais satisfait et une course permanente vers quelque chose d'inaccessible.

Effectivement, la majeure partie des gens vit dans une dépendance folle de la consommation.

Combien de fois, dans ma jeunesse d'abord, ai-je rêvé d'un bâton de hockey ou du dernier jeu sorti en magasin? Ensuite, à l'âge adulte, je ne rêvais qu'à embrasser la plus belle fille ou parader dans une voiture sport, et j'étais sûr que l'obtention de ce désir me comblerait totalement. Mais il n'en était évidemment rien, puisqu'un autre désir prenait très vite le relais.

La solution à cette éternelle insatisfaction, selon le bouddhisme, c'est d'arriver à prendre conscience de la futilité de nos ambitions, de comprendre la vanité de cette poursuite effrénée d'accumuler des biens matériels. Mais comment en arriver à cet état?

La troisième vérité affirme qu'on peut créer des conditions pour faire cesser l'apparition de nouveaux désirs. Il suffit pour cela d'éliminer les trois poisons de la vie : l'avidité ou la soif, la colère ou l'aversion, et l'ignorance ou l'indifférence. Certaines écoles bouddhiques ajoutent aussi la jalousie et l'orgueil; ces poisons conditionnent notre karma et font de l'homme quelqu'un d'assujéti dès sa naissance.

Quel travail titanesque, me suis-je alors dit : comment ôter la colère qui habite un individu ? Comment éliminer l'ignorance ?

La réponse se trouvait dans la quatrième vérité :

Il existe un chemin, avec ses sentiers multiples, qui mène à la fin de la souffrance : pour cela, il faut posséder la sagesse qui permet de voir et de penser juste; il faut une conduite morale pour comprendre, parler et agir juste; il faut aussi une discipline mentale soutenue par un effort constant, une attention et une concentration justes.

Dans le bouddhisme, l'éthique est basée sur le fait que les actions du corps, de la parole et de l'esprit ont des conséquences sur nous-mêmes et sur ce qui nous entoure.

L'éthique propose donc de prendre conscience de l'état d'esprit dans lequel nous agissons.

La pratique de l'éthique est donc une purification du corps, de la parole, de l'esprit.

Par la méditation, nous prenons l'habitude d'observer notre esprit de manière détachée et nous connaissons ainsi mieux ce qui nous fait réagir aux circonstances. Il devient alors facile de se libérer de toutes les illusions mentales qui sont à la source de nos désirs.

Voilà tout un engagement qui doit durer toute la vie ! Nous devrions donc, si je comprends bien, être dans un état de méditation quasiment 24 h sur 24. Est-ce que je me sens prêt pour cela ?

Au terme d'une lecture assidue, je tentai une comparaison entre la religion chrétienne et ce que je venais de lire. J'en arrivai à l'idée que l'instruction apportée par la Bible s'adressait plutôt à la relation parent-enfant : obéissance, punition entretenues par la dépendance et la peur.

L'enseignement de Bouddha concernait plutôt l'adulte responsable.

En occident, la religion nous fait croire que les êtres humains ont été chassés du jardin d'Eden; or, dans le bouddhisme, nous y sommes plutôt invités.

Le nirvana n'est pas situé dans un paradis lointain. Il est ici et maintenant, et il suffit de se détacher des plaisirs de la vie pour accéder à l'immortalité.

Voilà tout ce que je retins du bouddhisme. Était-ce complet? Sûrement pas. Était-ce suffisant pour moi? Sûrement.

Je ne maîtrisais pas le bouddhisme sur le bout des doigts, mais j'en avais une idée assez générale pour pouvoir poser les questions qui titillaient mon intérêt.

Il me semblait donc qu'à ce stade-ci j'avais assez d'informations pour retourner chez mon mentor.

Le jour suivant, Ariya me déposa devant l'immeuble du Dr Wijayadasa.

J'arrivai avec mes questions rédigées sur une feuille et avec mon bloc-notes.

Le docteur me salua avec un grand sourire chaleureux. Il m'invita ensuite à m'asseoir, s'installa en face de moi, servit le thé, puis il commença :

— Alors, raconte-moi ce que tu as retenu de tes nombreuses lectures. Ma religion répond-elle à tes recherches?

Après avoir goûté cet excellent thé cinghalais, je commençai à lui faire part de mes conclusions et de mes comparaisons.

Durant mon exposé, il sirotait son thé bruyamment, hochant de temps en temps la tête.

Quand j'eus terminé, il déposa sa tasse sur le bureau, changea de position, et, avec un grand sourire, me félicita :

— Très bien ! En peu de temps, tu as été capable d'assimiler, théoriquement bien sûr, l'essentiel du bouddhisme. J'ai surtout apprécié tes comparaisons qui s'avèrent pertinentes et justes. Maintenant, je suis prêt à écouter tes questions et à y répondre.

Je m'installai confortablement sur mon siège, pris ma feuille de questions, me raclai la gorge et commençai :

— Pourquoi les bouddhistes vénèrent-ils les statues de Bouddha ? Sont-ils idolâtres ?

— Non, fut la réponse immédiate. Ils se prosternent devant Bouddha pour rendre hommage à leur maître et à son enseignement (Dharma). C'est un être parfait, mais il n'est ni le Dieu créateur ni son messenger. En réalité, dans le bouddhisme, on parle des dieux comme dans la mythologie gréco-latine. Ce sont des formes de vie supérieures, mais encore imparfaites. Par contre, le Dharma peut être considéré comme l'équivalent de la notion de Dieu : la perfection, l'Éternel, l'origine...

— Qui a créé le monde ? L'homme ?

— Personne. C'est notre ignorance originelle qui a engendré notre existence à travers le temps. C'est toujours cette ignorance qui fait apparaître l'évolution qui conduit aux sensations. Et c'est cela qui crée les désirs qui, à leur tour, incitent à de nouvelles actions.

Dr Wijayadasa remarqua une légère moue sur mon visage et, immédiatement, voulut en connaître la raison.

— Mais d'où est-elle venue, cette ignorance? Il existait donc déjà quelque chose, même d'imparfait, pour qu'elle subisse des changements par la suite, n'est-ce pas? demandai-je.

Et le pauvre homme tenta de m'expliquer, une bonne heure durant, des éléments que j'avais une énorme difficulté à accepter. Finalement, constatant que mon niveau de spiritualité ne me permettait pas de saisir la finesse de sa thèse, il conclut :

— De toute façon, ma religion ne se préoccupe pas de satisfaire la curiosité humaine touchant l'origine du monde ou la nature de la divinité. Elle est entièrement centrée sur l'homme et est un guide : elle lui montre le chemin afin que l'homme puisse couper la chaîne du karma avec l'aide de l'amour, de la non-violence et de la compassion.

— Justement, je voulais vous parler du karma. Le bouddhisme ne croit pas en l'âme, n'est-ce pas?

— C'est exact.

— Alors, comment cela se fait-il que vous parliez de renaissances successives? Qu'est-ce qui va renaître si nous n'arrivons pas à l'état d'éveil?

— Pour le bouddhisme, Armen, ce qui subsisterait après la mort, ne serait pas une « âme » immortelle, mais une énergie psychique qui peut réapparaître sous une autre forme.

— Je vois, répondis-je. Vous avez tout simplement changé le mot âme en énergie.

— Non. Pour toi, l'âme définit l'identité d'un être. Ici, chez nous, ton énergie peut renaître dans un ver de terre, par exemple, ou dans un arbre, mais pas toi en tant qu'Armen. Cela dit, dans certaines rares occasions, quand l'énergie est pure, elle peut naître chez une autre personne. C'est le cas de la réincarnation du dalaï-lama.

La conversation se poursuivit ainsi à ce rythme pendant plus de trois heures au terme desquelles je sentis que mon cerveau refusait catégoriquement d'accepter toutes ces idées nouvelles.

Le Dr Wijayadasa étant fatigué lui aussi, nous décidâmes de mettre fin à notre entretien.

— Il me semble que cette conversation ne va plus t'apporter grand-chose. Il te reste alors, jeune homme, l'ultime étape à franchir : il faut que tu ailles rendre visite au Sangha du Maître dont je te donne ici l'adresse. Le Maître lui-même t'attend d'ici deux jours au plus tard.

Je remerciai mon interlocuteur avec effusion. Il me donna l'accolade en me souhaitant bonne chance, et il ajouta :

— N'oublie jamais que chaque religion a sa raison d'être et que leurs représentants restent toujours des humains, avec leurs forces et leurs faiblesses, et que, surtout, peu en arrivent à la purification.

Le jour suivant, nous décidâmes, Ariya et moi, d'un commun accord, de nous accorder un farniente total. Il faisait beau, moins chaud que d'habitude, et les eaux turquoise de l'océan Indien avaient une température idéale pour la baignade. Nous pûmes aussi nous prélasser longuement sur le sable fin d'une plage déserte.

Quand je sortis de l'eau, je vis Ariya sortir un thermos et nous servir deux tasses de café chaud. L'arôme du café réveilla mon envie d'une bonne cigarette. Je n'avais pas fumé depuis mon arrivée.

Le bruit des vagues sur le sable, un café dans une main, une cigarette dans l'autre, mon cher ami à côté de moi : n'était-ce pas cela le nirvana ?

Tout l'après-midi se passa à échanger quelques mots, à retomber dans le silence, puis à admirer, le soir, les couleurs époustouflantes du soleil couchant.

Devant cette immensité de l'océan et la présence de cette beauté, je ne pus m'empêcher de penser à Dieu, à toute cette merveille qui se déroulait devant mes yeux, comme une création divine.

— Ariya, demandai-je, c'est quoi, pour toi, être bouddhiste ? Pratiquer cette religion t'apporte quoi ?

— Être bouddhiste, c'est cultiver la bonté et l'amour de la non-violence. On croit qu'il n'y a pas qu'une seule vérité ni une seule voie de salut. C'est pourquoi ma religion accepte toutes les autres religions. Selon le bouddhisme, c'est de l'incompréhension des cultures que naissent le mépris, le rejet, la haine.

— Je ne sais pas si les autres religions acceptent le bouddhisme. Mais je pense bien que non. Car le thème central de la plupart des religions est Dieu, alors que le bouddhisme est non-théiste. En plus, les autres religions nous obligent à suivre des doctrines, à avoir la foi, alors que le bouddhisme repose essentiellement sur la pratique, répondis-je, tout en continuant à admirer le coucher de soleil.

— Dis-moi, repris-je, sur les 350 millions de gens qui pratiquent le bouddhisme, combien y en a-t-il qui parviennent à supprimer totalement leurs désirs ?

— Très peu, j'imagine. Mais ta question est mal posée, Armen. Car l'essentiel, dans le bouddhisme, c'est le cheminement, la démarche que tu adoptes pour suivre le chemin de la purification, pour adopter une meilleure façon de vivre. C'est une manière de réévaluer constamment son système de valeurs... Bon, quand prends-tu ton avion pour l'Égypte ? dit Ariya en coupant ainsi court à notre discussion.

— Le 3 octobre à 9 heures. Et toi ? Quand pars-tu ?

— Le 10. C'est ma dernière année. J'ai hâte que tout soit terminé. J'ai hâte aussi de revoir Richard. Nous continuerons à nous revoir, sans toi, et sans doute avec les filles...

— Pourquoi pas ? Anna est déjà sortie avec Richard et Sandara. Il paraît que les deux nouvelles copines s'entendent bien et cela me fait plaisir. Tu sais, je préfère ne pas penser au jour où tu termineras tes études, car tu nous quitteras alors définitivement.

— À chacun son chemin, répondit Ariya.

Le soleil avait disparu depuis longtemps dans le ciel sombre, et les étoiles commençaient à scintiller, quand nous décidâmes de rentrer.

Tôt le matin suivant, nous quittâmes Colombo et roulâmes vers Matalé.

Trois heures plus tard, aux abords de la ville, nous bifurquâmes vers le nord. Autour de nous s'élevait la jungle, tel un mur végétal luxuriant et impénétrable. Une vingtaine de minutes plus tard, nous nous arrêtâmes devant le petit monastère où je devais rencontrer le Maître.

Au bruit du moteur, un moine apparut et, après un ayubowan, me demanda de le suivre.

Je laissai Ariya et suivis mon accompagnateur.

Après avoir franchi plusieurs portes, j'arrivai dans un petit hall au milieu duquel, à même le sol, se trouvait le Maître, en position de méditation.

Ce dernier, avec un grand sourire qui sembla illuminer toute la pièce, m'invita, d'un geste de la main, à m'asseoir en face de lui sur un coussin orange.

Après avoir pris place, je scrutai mon hôte, attendant qu'il me parle.

Il était âgé. Son visage strié de rides verticales, son corps sec, comme dégarni de chair, et ses mains osseuses donnaient l'impression d'un être frêle et faible. Mais ses yeux et son sourire dégageaient une grande force intérieure et une grande sérénité.

Nous étions assis face à face dans un silence absolu.

Je ne savais pas si je devais attendre qu'il me parle ou bien si je devais m'adresser d'abord à lui. Finalement, le Maître fit un signe de la main m'invitant probablement à parler. Je lui ai alors exposé ce que je savais du bouddhisme et lui ai fait part de mon désir de discuter avec lui.

C'est alors qu'il m'arrêta :

— Tu parles trop. N'oublie jamais qu'une discussion est le signe d'une vision confuse des choses.

Dix minutes passèrent alors pendant lesquelles je n'osai plus ouvrir la bouche. Je fermai alors les yeux, et j'essayai de feindre une profonde méditation.

Soudain j'entendis un grand éclat de rire : le Maître riait en me regardant. Ne sachant comment réagir, je me mis à rire à mon tour.

— Tu n'as jamais médité, dit-il en riant, puis :

— Mon ami m'a parlé de toi. Je connais le but de ton voyage.

Je trouve donc inutile d'établir un rapport artificiel Maître/élève. Alors permets-moi de me comporter comme un enseignant occidental.

Tu es quelqu'un d'intelligent. Je te conseille alors de ne jamais essayer de devenir un bouddhiste blasé comme le sont la majorité des Occidentaux. Car si la plupart d'entre eux en connaissent l'enseignement théorique, rares sont ceux qui parviennent à transformer leurs connaissances en expérience vivante. Et, fermant les yeux, il resta quelques secondes sans bouger.

— Le jour où tu arriveras à comprendre, reprit-il, que le monde matériel n'est jamais stable, que tes désirs et tes envies sont passagers et destructeurs, tu pourras alors connaître la paix, même si les choses vont mal pour toi. Tu ressembleras à un oiseau perché sur la branche qui est en train de se casser, mais qui ne s'en préoccupe pas outre mesure, car cet oiseau a des ailes...

Puis, après un nouveau court silence, il reprit :

— Pose-moi ta question.

Mon esprit n'était qu'un grand point d'interrogation, sans objet défini. Les questions se bousculaient en fait dans ma tête, et je ne parvenais pas à me concentrer, quand, tout à coup :

— Le sexe. C'est-à-dire... je veux savoir si vous connaissez beaucoup de bouddhistes qui peuvent prétendre ne pas penser au sexe au moins plusieurs fois dans une journée. Comment parvenez-vous à supprimer le désir sexuel?

— L'éveil bouddhique implique un dépassement de la sexualité. Pour en arriver à ce niveau, chacun trouvera en lui des moyens qui lui correspondent. Il ne faut pas non plus oublier que, pour le bouddhisme himalayen, l'union sexuelle serait la meilleure représentation de l'extase divine.

À la fin de la troisième heure d'entretien, le Maître m'expliqua pourquoi et comment faire de la méditation. Puis, se levant, il me demanda de le suivre. Après avoir franchi une porte latérale, nous nous trouvâmes dans une forêt, qui était plutôt une jungle dense où nous continuâmes à marcher. Le Maître nous ouvrait le chemin par un mouvement léger de la main, sans aucun bruit. Après cinq minutes de cette traversée, nous nous trouvâmes devant une quinzaine d'enfants de six à huit ou dix ans, assis en cercle, la tête rasée et en sarrau de couleur jaune-orangé. Ils avaient tous les yeux fermés, les deux mains

jointes au niveau du front. Personne ne bougeait. Quelques minutes plus tard, mon accompagnateur me fit signe de prendre le chemin du retour. Une fois arrivé, il me regarda d'abord, puis me dit ceci :

— Ce que tu viens de voir, ceux sont de futurs lamas. Ces enfants qui nous viennent de tous les coins de Ceylan sont nés dans un pays bouddhiste, de parents bouddhistes et dans un environnement bouddhiste. Dès leur tendre enfance, ces êtres sont confinés des années durant dans leurs temples respectifs pour étudier et vivre leur religion. De ce nombre, peu arriveront au point ultime de toutes ces pratiques, voir le Nirvana, mais presque tous seront des vrais lamas. Alors je doute que vous, les Occidentaux, puissiez facilement rejeter vos valeurs et embrasser les nôtres, surtout en un temps si limité. Et en posant sa main sur mon épaule, il ajouta :

— J'ai peur pour toi, mon garçon, que cette quête entreprise ne soit qu'un simple voyage touristique entre les pays de différentes religions. Mais n'oublions pas que chaque chose a sa raison d'exister et que rien au monde n'arrive par accident, donc... qui sait, un jour tu comprendras la raison de tes recherches.

— Puis, se levant, il joignit les mains sur sa poitrine, inclina profondément la tête et, avec son sourire lumineux, m'accompagna à l'extérieur où Ariya m'attendait déjà.

Le lendemain, je décidai de rendre visite à la famille du pêcheur que j'avais rencontré le lendemain de mon arrivée. Ils habitaient dans un taudis, face à la mer, dans la partie la plus pauvre de Colombo.

Ariya sut rapidement repérer la « maison » de cette famille parmi une cinquantaine de huttes éparpillées le long de la plage.

La dame était assise sur un tabouret devant l'entrée où elle épluchait des plantains. Dès qu'elle nous vit, elle se leva et vint nous saluer avec un sourire typiquement ceylanais : franc et chaleureux.

— Bonjour, madame. Vous souvenez-vous de nous ? On vous a rendu... et avant que je ne finisse ma phrase, elle dit :

— Mais oui, bien sûr ! Comment puis-je vous aider ? Mais attendez, je vais chercher des chaises.

Et elle disparut dans la hutte et revint avec deux chaises pliantes.

Une fois assis, je repris la conversation :

— Avant de quitter Colombo, je veux vous poser quelques questions sur votre vie, si cela ne vous dérange pas.

— Non, non. Mais je crois que mon mari vous sera plus utile. Il est en train de pêcher notre souper et, d'un geste elle nous désigna la mer.

Puis elle demanda à son fils de quatre ou cinq ans d'aller chercher son père.

De là où nous étions, nous voyions plusieurs échasses sur le sommet desquelles les pêcheurs, confortablement assis, attendaient patiemment de remplir leur panier.

En attendant que son mari arrive, la dame nous servit du jus de mangue, puis nous quitta pour rejoindre son bébé qui s'était mis à pleurer sur un paillason étalé au sol.

Au même moment, Hiyara, le mari de la femme, se présenta.

Pieds nus, vêtu d'un long sarong blanc et d'une chemise déboutonnée, il arborait un large sourire. Il posa son panier plein de petits poissons, s'assit directement sur le sable et attendit patiemment qu'on lui parlât. Alors, sans tarder, j'entraî dans le cœur du sujet et lui expliquai la raison de ma présence dans ce pays :

— Mon séjour tire à sa fin et, avant de partir, je voudrais vous poser quelques questions sur votre vie, si vous le voulez bien.

— Aucun problème. Avez-vous aimé votre visite ici ? J'espère que vous avez trouvé ce que vous cherchiez...

— Oui, merci, tout s'est bien déroulé. Voici ma première question : allez-vous souvent au temple ? Et si oui, que demandez-vous quand vous priez ?

— Personnellement je ne demande jamais de miracle. Je prie pour que mon être soit transformé, pour que je puisse accepter la vie qui m'est donnée et pour me débarrasser de tout ce qui est énergie négative.

— Mais est-ce que cette vie difficile que vous vivez ne vous dérange pas ? Ne souhaiteriez-vous pas avoir plus de moyens ?

— Comme vous pouvez le constater, tous mes amis, ici autour, mènent la même vie que moi. Nous sommes heureux. Cela pourrait être mieux, bien sûr. Mais nous espérons que, durant cette vie-là, nous nous libérerons de notre mauvais karma.

— Croyez-vous que vous allez vous réincarner ?

— Je ne sais pas. Mais si oui, j'aurai alors une meilleure vie, et un sourire illumina le visage d'Hiyara, suivi d'un franc éclat de rire.

— Mais comment se fait-il que vous ne rêviez pas d'une vraie maison, d'une belle voiture, d'un meilleur environnement pour vos enfants ?

— Pourquoi le ferais-je ? J'ai quelques amis qui ont bien tenté leur chance, et aujourd'hui ils sont en prison. D'ailleurs Bouddha nous enseigne de ne pas courir après des futilités, donc...

— Y a-t-il un enfer ?

— Oui, l'enfer est un état de souffrance. Si nous ne souffrons pas, nous ne connaissons pas l'enfer, rétorqua sa femme.

Je suis resté silencieux devant ce couple extrêmement pauvre, mais probablement heureux.

Je n'avais plus aucune question à leur poser.

En route vers la maison, je pensai qu'une partie de ma mission était terminée. Je n'avais plus rien à ajouter.

Le 2 octobre, la veille de mon départ, la famille Jayasuriya et Kumara avaient organisé une petite fête en mon honneur. Les tables étaient garnies de mets, tous fortement épicés cette fois-ci. La musique folklorique, les gens extrêmement chaleureux et les sourires omniprésents furent suffisants pour me remplir de reconnaissance tout en me mettant du regret au cœur.

ÉGYPTE

Tôt le matin du 3 octobre, Ariya me déposa devant l'entrée de l'aérogare. Après que nous nous soyons promis de nous retrouver à Montréal, je pénétrai dans le hall des départs, archibondé. Je finissais à peine de m'enregistrer que le haut-parleur annonça l'imminence de l'embarquement.

Dans le salon de la classe économique, j'étais le seul homme au milieu de nombreux saris multicolores. Comme je l'appris plus tard, la plupart de ces Sri Lankaises travaillaient ou allaient se faire engager comme domestiques par des familles koweïtiennes nanties.

Une fois l'avion décollé, j'eus la surprise de ma vie : le steward, soucieux de m'épargner la cacophonie joyeuse des dames ceylanaises, me proposa de m'installer dans le salon de première classe qui, ce jour-là, était presque vide. Sans hésiter une seconde, je m'installai confortablement dans mon siège, fermai les yeux et me laissai aller à imaginer le déroulement de la prochaine étape de mon odyssée insensée.

Je savais, depuis Montréal, que j'allais être hébergé en Égypte par la famille d'un cousin paternel établi au Caire depuis les années cinquante. Mon père m'avait assuré :

— À Héliopolis, mon cousin Archak est un tailleur de renom. Il te recevra les bras ouverts. Ses deux fils, qui sont diplômés, pourront t'aider dans tes recherches. Surtout qu'au moment où tu seras là-bas, son fils cadet sera en congé.

Un peu plus tard apparut le premier chariot : j'avais le choix entre des boissons alcoolisées et de l'eau minérale.

Une fois le whisky et les cacahuètes posés sur ma table, je cherchai du regard quelqu'un avec qui converser. Mais ce fut peine perdue, car les deux seuls passagers du salon étaient un vieux couple assis deux rangées devant moi, et dont le mari ronflait déjà.

Je décidai donc de me rafraîchir la mémoire avec tout ce que je savais sur l'Islam en relisant le résumé des livres que j'avais préparé lors de mes lectures et de mettre en évidence les points auxquels je cherchais des réponses.

Je sortis donc mon petit cahier de notes, m'enfonçai bien dans mon siège et commençai à lire en portant une attention particulière aux remarques qui, à mes yeux, paraissaient pertinentes, et à mes questions écrites en rouge en bordure de page.

Qu'est-ce que l'islam ?

L'islam (le fait de s'en remettre entièrement à Allah, c'est-à-dire à Dieu), qui constitue le fondement de la foi musulmane, est né au VII^e siècle, sur le territoire actuel de l'Arabie Saoudite.

Mohamed (570 à 632), commerçant illettré, vivant en Arabie, commença à recevoir, paraît-il, à l'âge de 40 ans, des paroles de Dieu par l'intermédiaire de l'ange Gabriel, paroles qu'il se mit à réciter et à colporter. Il devait y avoir quelqu'un (un chrétien, probablement, dont nous ne connaissons pas le nom) qui, au fil des ans, prenait note de ces récits. C'est à partir de ces notes que le Coran, livre saint, a été conçu.

Une fois reçues les paroles de Dieu, Mohamed commença à implorer les habitants de sa ville (nestoriens, chrétiens, juifs ou païens) d'abandonner le polythéisme et de se convertir à l'islam. Mais il fut chassé par les autorités locales et s'enfuit donc de la Mecque vers Yathrib (la future Médina).

Après deux grandes batailles victorieuses, Mohamed établit sa religion à Médina et devint l'organisateur d'une nouvelle société. De retour dans sa ville natale, il nettoya le temple polythéiste des idoles, fit de la Kaaba la première mosquée du monde et imposa l'islamisation à la population locale.

Des années plus tard, un système politique basé sur le Coran, la charia, fut instauré.

Cette charia peut être considérée à la fois comme un code civil et un code pénal. Ainsi l'islam passa du statut de religion à celui d'État, avec ses propres lois, dictées par le Coran ainsi que par la sunna (les règles à suivre lors d'un rituel, que Mohamed lui-même avait édictées).

Il faut préciser que personne, dans ces sociétés, n'était livré à soi-même. La famille jouait le rôle d'assistance sociale et ces structures traditionnelles représentaient un facteur de grande sécurité. Mais ces lois et ces prescriptions proposées au temps de Mohamed sont restées les mêmes, malgré les changements profonds survenus aux niveaux politique, culturel et social au fil des siècles.

Être musulman, c'est croire à un Dieu unique. C'est le principe inviolable et le seul incontesté de l'islam. Selon les musulmans, l'islam est la version complète, définitive et universelle de la foi.

Chaque musulman est soumis à cinq obligations religieuses :

La première est une profession de foi où le croyant proclame : « Je témoigne qu'il n'y a pas d'autre divinité qu'Allah, et Mohamed est son prophète. »

La deuxième, ce sont les cinq prières quotidiennes, pratiquées selon un rite bien établi, en direction de la Mecque.

La troisième, c'est le jeûne du ramadan, dont la date varie selon le calendrier lunaire.

La quatrième, c'est la dîme, qui oblige les musulmans à vaincre l'égoïsme et l'avarice, et à se mettre à égalité avec le pauvre.

Et finalement, chaque musulman doit faire, au moins une fois dans sa vie, le pèlerinage (*hadj*) à la Mecque, dans le but de purifier la communauté.

J'arrivai déjà à la dernière page de mon petit cahier. Alors que je le remettais dans mon sac, le steward arrêta à nouveau son chariot près de moi. Le passe-temps favori de tous les voyageurs était là : un repas, généralement médiocre, servi avec un sourire radieux.

Une heure plus tard, l'avion atterrissait à l'aéroport de Koweït.

Durant ma courte escale, je me trouvai assis à côté d'un homme, dans une salle d'attente immense et immaculée, entièrement couverte de marbre blanc. Je me mis à observer les passants en fumant ma première cigarette de la journée.

La plupart des hommes portaient l'habit traditionnel, avec une espèce de châle savamment enroulé sur leur tête. Quelques femmes, dans la foule, portaient un foulard, généralement de couleur neutre.

Alors que je me laissais aller à mes observations, celui qui était assis à côté de moi, apprenant ma destination, me suggéra fortement d'aller plutôt visiter la ville de Koweït, qu'il trouvait franchement magnifique.

C'était un ingénieur américain, qui y travaillait par contrat. Il se disait émerveillé par la jeunesse de ce pays.

— Ils sont très bien éduqués. Ils ont un respect total pour leurs aînés, et chacun sait la place qu'il tient dans la société. Vous savez, je me prends à regretter, parfois, la liberté totale dont jouissent les enfants dans nos pays respectifs.

— Mais la situation des femmes n'est pas si enviable que cela, il me semble.

— Tout est question d'habitude et d'endoctrinement, vous savez. Ces femmes savent qu'elles seront prises en charge par leur mari et qu'elles peuvent, sans souci aucun, s'occuper de leurs enfants et de la maison. Ce n'est pas mal, non ?

— Mais vous oubliez...

Et je n'eus pas le temps de finir ma phrase, car on annonça le départ prochain de mon vol. Je le quittai donc en m'excusant et, quinze minutes plus tard, je me trouvai assis dans mon siège, en classe économique cette fois-ci.

Deux ou trois heures plus tard, l'avion se prépara à atterrir et ce fut avec soulagement que j'entendis le bruit des pneus qui touchaient la piste. L'avion s'immobilisa non loin de l'aéroport international du Caire.

Les formalités douanières furent longues, car l'anglais du douanier, à mon grand étonnement, était plus que rudimentaire pour un aéroport international.

À peine étais-je sorti, mes valises à la main, que je m'entendis appeler par mon nom. J'aperçus alors, juste en face de moi, un vieil homme tout petit, qui me faisait de grands signes en souriant. Quand je fus près de lui, il me serra chaleureusement dans ses bras.

— Armen, tu es le portrait tout craché de ton père. Impossible de te rater. Comment vas-tu, mon fils ? Ton vol s'est-il bien déroulé ? Oh, mon Dieu, que de choses à te demander ! Au fait, voici mon fils Missak...

Et tournant la tête vers la gauche, il me désigna un gaillard de presque deux mètres, avec des épaules massives, de longs bras au bout desquels pendaient deux larges mains, le tout surmonté d'un visage de chérubin.

Après les présentations, Missak s'empara de mes deux valises et nous invita à le suivre vers le stationnement.

Dans la voiture, je pris place au côté de Missak et lui demandai aussitôt s'il possédait Skype. Sa réponse affirmative me soulagea et me réjouit : je me sentais incapable de rater, ne serait-ce qu'une journée, mes conversations avec Anna. Elle me manquait continuellement et partout.

Une trentaine de minutes plus tard et sur une route parfaitement entretenue, la voiture franchit le portail de la propriété et s'arrêta devant une coquette maison de deux étages.

Il faisait chaud, mais pas une chaleur accablante.

Dans la petite cour, on voyait deux grands palmiers avec de larges feuilles déjà jaunies et quelques arbustes pourvus de petites fleurs rouges.

Je suivais Missak dans l'escalier quand la porte s'ouvrit et qu'une femme d'une bonne soixantaine d'années apparut sur le palier. Elle était encore très belle et, comme j'allai le constater plus tard, charmante.

Tante Lucie, c'était son nom, trouva elle aussi que j'étais le sosie de mon père, et m'embrassa sur les deux joues.

Elle m'invita ensuite à entrer dans la maison et, en se dirigeant vers le salon, elle m'exposa le programme de la soirée.

— Je sais qu'un bon café arménien va te remonter. Ensuite, tu pourras aller te reposer dans ta chambre, si tu le désires, et à six heures, quand Vahé arrivera avec femme et enfants, on se mettra à table.

Le salon était impeccable. Boiseries et mobilier plutôt contemporains reluisaient, soigneusement cirés. Chaque chose avait sa place dans ce grand salon, et on aurait dit que le moindre déplacement d'un meuble en aurait dérangé l'harmonie.

Le soleil couchant derrière les fenêtres soulignait la blancheur immaculée des tulles. Les coussins, dispersés sur le divan, semblaient n'avoir jamais reçu l'empreinte d'un corps. Un très joli arrangement floral laissait flotter autour de nous un parfum agréable et délicat.

Une fois le café arrivé, nous installâmes autour de la petite table, et la conversation, ponctuée de « pourquoi », de « quand » et de « comment », se poursuivit.

Oncle Arshak savourait son café en émettant un bruit à chaque gorgée. Après avoir posé ses innombrables questions sur chacun des membres de la famille, il avança son fauteuil, prit une cigarette, inhala profondément la première bouffée et, fermant ses yeux gris déjà voilés, il sombra dans ses souvenirs.

Et la conversation se prolongea ainsi jusqu'au moment où tante Lucie, percevant ma fatigue, me pria d'aller me reposer un peu. Aussitôt dans ma chambre, j'allumai Skype pour voir enfin ce visage qui devenait de plus en plus indispensable à mon bonheur.

Le souper se déroula dans une atmosphère joyeuse. Tante Lucie ne cessait de nous forcer à goûter, ses fils et moi, à tous les nombreux plats arméniens qui couvraient la table où nous étions réunis.

Au moment du café, j'exposai mes plans à ma famille. À mon grand désespoir, chacun tenta de me détourner de ce projet insensé.

— Dans le temps, j'avais une voisine musulmane. Nous prenions presque quotidiennement notre café ensemble et il me semblait que nous étions devenues de bonnes amies. Mais un jour, quand nous abordâmes du sujet de la religion, Samia m'avoua qu'elle me tuerait sans hésitation en cas de conflit, car mon sang est considéré comme haram aux yeux des musulmans, m'avoua Tante Lucie avec horreur.

— Allez, allez! Il ne faut pas forcer les couleurs! Personne ne te tuera, mon fils, m'assura mon oncle et après s'être servi, avec ses mains déformées par les rhumatismes, un gros morceau d'un dessert sublime, le *eichen saraya* (une mince couche de pain caramélisé servi avec de la vraie crème), il poursuivit :

— Mais il faut absolument que tu surveilles ce que tu dis. Il ne faut surtout pas irriter la susceptibilité des gens. En général, un Égyptien est très serviable et hospitalier. Et je suis sûr qu'il essaiera de t'aider tant et aussi longtemps que tu ne dépasseras pas certaines limites.

— On m'a souvent répété que cette religion prône l'égalité. Que tous les croyants sont frères, comme les dents du peigne du tisserand. Et d'ailleurs, selon eux, cette égalité est superbement illustrée lors du pèlerinage à la Mecque où tous les musulmans, d'où qu'ils viennent, se retrouvent nus sous un drap blanc, ajouta Vahé.

Tout le monde continuait à boire son café en silence, quand Vahé, comme quelqu'un qui avait trouvé la solution d'un puzzle, cria :

— Attendez ! Armen, moi je peux t'aider. Je vais te mettre en contact avec la famille de mon meilleur ami. Je l'ai connu à l'université. Son grand-père a d'ailleurs fait ses études à Al-Azhar et...

— C'est à la fois une mosquée et une université. C'est là que sont enseignées les sciences islamiques, la littérature et les langues arabes. Les cheikhs, qui sont les chefs des tribus arabes, y sont également formés, ajouta Missak.

— Oui, c'est la meilleure façon de t'aider ! Les Hamdy sont une famille très respectée, qui comprend plusieurs médecins, avocats et enseignants. Je vais entrer en contact avec mon ami Nabil et j'essaierai d'organiser une rencontre avec son père, car, dans sa jeunesse, il a suivi des cours dans cette même université avant de poursuivre ses études de droit.

Et la soirée se termina, teintée de nostalgie, quand on feuilleta les albums de photos.

Le lendemain matin, j'ouvris les yeux dans la pénombre. Tante Lucie avait tiré les rideaux pour que je dorme plus longtemps. J'aurais eu envie de me prélasser un peu, mais j'entendis un petit coup frappé sur la porte.

C'était Missak qui voulait savoir si je désirais mon petit déjeuner au lit. Je répondis par la négative et, une demi-heure plus tard, j'étais assis à table devant un déjeuner copieux.

À ma question sur la présence des hommes un vendredi matin, oncle Arshak me répondit :

— Vendredi est une journée importante pour la prière, surtout celle du midi où le sermon est généralement fait par le Cheikh. C'est comme le samedi chez les juifs et le dimanche pour nous.

— Au fait, Armen, j'ai préparé le programme pour la journée. On ira d'abord visiter la ville, puis je vais te faire goûter des mets égyptiens et...

— Missak, mon fils, n'oublie pas que vous venez souper à la maison. J'ai su, par Anahit, que tu adorais le macaroni au four avec de la sauce Béchamel. J'espère bien que les miens vaudront ceux de ta mère, dit tante Lucie en ajoutant dans mon assiette une autre portion d'œufs brouillés avec le soujoukh, une sorte de saucisse arménienne.

— Et on va clore la journée dans un club où tu découvriras une danse particulière, finit par dire Missak.

Vers deux heures de l'après-midi, nous nous retrouvâmes au cœur du Caire, ville de presque 18 millions d'habitants située de part et d'autre du Nil.

C'est une cité bouillonnante, étouffante, terriblement polluée et encombrée où les autos se mêlent aux ânes qui tirent des chariots, aux chats qui vagabondent, vestiges du temps de la déesse Bastet à tête de chat.

Nulle part ailleurs la vie des citadins n'est si bien réglée par les appels rythmés des muezzins qui, du haut de leur minaret, appellent les fidèles à la prière, ralentissant ainsi considérablement l'activité des Cairotes.

La ville s'est d'abord développée sur la rive est du fleuve, qui constitue aujourd'hui le vieux Caire. Si l'on compare cette partie avec l'ouest, on constate que ce côté de la ville est moins ordonné, parsemé de ruelles, de petites boutiques, de minuscules magasins avec chacun une odeur particulière.

Dans la partie ouest se concentrent surtout les bâtiments officiels et gouvernementaux, de larges boulevards, des jardins publics et des bâtiments à l'architecture moderne.

L'intérêt principal du Caire réside dans le caractère ininterrompu des témoignages accumulés depuis les temps les plus reculés de l'Histoire. C'est dans le vieux Caire, par exemple, à cinquante mètres à peine de l'église Saint-Serge où, dit-on, Jésus et ses parents se seraient réfugiés, qu'on peut pénétrer dans la première synagogue, Ben Ezra, construite en 1115. Mieux encore : il vous suffit de vous éloigner de quelques kilomètres du Nil, pour vous trouver en plein désert, où vous découvrirez ces pyramides grandioses (en particulier Khéops) dont tous les enfants ont vu les images.

Après quelques heures passées à visiter, Missak décida de me faire goûter à la cuisine typiquement égyptienne dans la plus grande cafétéria du Caire, chez Nagaf, où Missak commanda une quantité phénoménale de nourriture. Les plats se succédaient sans interruption : falafels, purée de haricots, *fitir*, (espèce de crêpe), fromage de chèvre, *moulouchia* (feuilles dans une soupe de poulet accompagné de riz), etc.

Une heure plus tard, je me jetai sur mon lit, incapable de bouger.

Dans la soirée, avant de quitter la maison, je me forçai à goûter le macaroni au four de tante Lucie, que je trouvai « bon », car le mot « excellent » était réservé à celui de ma mère.

Plus tard, Missak et moi poussâmes une porte quasi secrète qui nous mena à une représentation de danse Zaar, style musical et tradition païenne venus d'Éthiopie au milieu du XVIII^e siècle. Praticué à la tombée de la nuit, principalement par des femmes, le rituel Zaar est une mise en transe sur fond sonore de percussion et de lyre.

Et ce n'est qu'après minuit que, satisfait de ma journée et de ce splendide spectacle inédit, je sombrai dans le sommeil.

Samedi matin, oncle Arshak partit travailler, malgré son âge avancé. Il aimait répéter que c'était son travail qui le maintenait en vie et qu'il comptait bien continuer jusqu'à son dernier souffle. Nous étions donc trois à table : tante Lucie, Missak et moi.

Missak avait fait des études en histoire de l'art et travaillait au musée comme conservateur principal.

Il aimait beaucoup voyager, ce que lui permettait son travail. Il parlait couramment arménien, arabe, français et anglais, et se satisfaisait parfaitement, au grand dam de sa mère, de sa situation de célibataire. Il ne lui restait plus que deux ans, à son grand regret, avant d'enterrer sa vie de garçon, à trente-sept ans, comme il l'avait décidé depuis toujours.

Tout en savourant des foutes, un mets national égyptien, Missak me fit un petit exposé sur l'histoire de l'Égypte :

— L'Égypte a beaucoup donné à l'humanité. C'est l'invention d'une écriture originale basée sur des idéogrammes, les hiéroglyphes, qui a fait, je crois, sortir l'espèce humaine de la préhistoire. À la suite de nombreuses invasions et occupations (perses, grecques, romaines), une communauté chrétienne convertie par Saint-Marc, les coptes, fit son apparition au I^{er} siècle. Donc, avant l'arrivée de la deuxième vague d'invasions, vers le XII^e siècle, qui apporta l'islam, le christianisme était la religion dominante.

Pendant que j'écoutais Missak, je surveillai discrètement tante Lucie. Et je sentais, avec émotion, ce regard de mère, plein d'amour et de fierté pour ce fils si instruit.

Et effectivement, Missak maîtrisait parfaitement sa matière et savait captiver son auditoire. Il me parla, toujours avec le même enthousiasme, du phare de l'île de Pharos, de la bibliothèque d'Alexandrie et aussi du nilomètre, dont j'ignorais l'existence. Ce dernier, paraît-il, datait du VII^e siècle et mesurait la hauteur du Nil pour fixer l'impôt des paysans. Ainsi chaque temple construit sur la rive du Nil possédait cet appareil, qui n'existe plus aujourd'hui.

— Et ce n'est qu'en 1952, poursuivit Missak, que fut proclamée la république, la majorité des Égyptiens (90 %) se réclamant de l'islam sunnite, apparu au pays en 642. L'autorité sunnite suprême est le Cheikh d'Al-Azhar et...

— Missak, j'ai une question : quelle est la différence entre les Arabes sunnites et les chiites ?

— Je ne suis pas au fait de tous les détails, mais en gros, voilà : les sunnites acceptent le Coran et ses règlements, et croient à Mohamed et à tous ses disciples. Par contre, les chiites croient eux aussi au Coran, au prophète et à ses règlements, mais n'acceptent que le quatrième disciple qui est Ali. Ils refusent les trois précédents.

Sur ce, Missak se leva et dit :

— Maintenant que tu es instruit, tu peux facilement t'intégrer dans la vie égyptienne.

Je vous propose donc de faire un tour, tous les trois, dans les rues du Caire.

Nous nous promenâmes toute la journée à travers des rues sales et bondées. À tout instant, on voyait quelqu'un (généralement un homme) cracher par terre.

Je m'attendais à voir les Cairotes porter leur galabeya nationale, mais tout ce que je vis, c'était des hommes habillés à l'occidentale et chaussés de sandales.

Peu de femmes étaient voilées. Je vis aussi beaucoup d'enfants qui mendiaient en courant derrière les touristes surtout.

Dans les petites boutiques, les vendeurs, tout en arborant de larges sourires, mentaient effrontément aux touristes, majorant les prix de façon exagérée. Mais dès qu'ils se rendaient compte que le touriste était accompagné d'un Cairote, ils baissaient automatiquement les prix.

Cela dit, les gens étaient tous, dans l'ensemble, souriants, aimables et prêts à rendre service.

Tante Lucie voulut absolument me montrer Al-Arafa, « la cité des morts », tout près d'Héliopolis.

C'est un cimetière où chaque tombeau a la forme d'une petite maison construite selon la tradition ancienne. Ici, la vie et la mort vivent en symbiose. À cause des loyers trop élevés et des problèmes criants de logement, des familles pauvres choisissent Al-Arafa, où ils transforment tombeaux et mausolées en maisons habitables.

S'il y a un enterrement, la famille « propriétaire » sort de sa « maison », pour laisser la place à la famille du défunt. Cette dernière enlève d'abord la pierre tombale, généralement cachée par une moquette, place le corps dans la fosse, réinstalle la pierre et quitte l'endroit, laissant la famille réintégrer les lieux.

Ahurissant! Triste! Inacceptable!

Nous quittâmes cet endroit macabre pour prendre la direction de Khan El Khalili, le « bazar turc », grouillant de monde, plein de couleurs et d'odeurs. C'est là qu'on peut trouver les ateliers d'artisans les plus importants du Caire.

Les ruelles regorgent de boutiques artisanales, d'orfèvres, de marchands d'épices, de parfums. C'est là que se trouve le Café El Fishawi où, dans le passé, se réunissaient les artistes locaux et où j'ai fumé mon premier narguilé, accompagné d'un café noir.

Ce fut ensuite le tour du Musée du Caire pour saluer Ramsès II et sa dynastie, suivi d'une visite dans les galeries d'art et chez les antiquaires du quartier chic de Zamalek, une île située sur le Nil où se trouvent concentrées la plupart des ambassades du monde.

Quelques heures plus tard, épuisés par tout le tohu-bohu de cette mégapole et par nos nombreuses visites, nous décidâmes de rentrer à la maison où une invitation de Vahé nous attendait : celle de passer le dimanche suivant dans sa villa, au bord de la mer Rouge.

Une fois couché, et en attendant le sommeil, je réalisai que mes deux premiers jours en Égypte s'étaient passés à visiter la ville et que je n'avais pas encore commencé à m'attaquer à ce qui me préoccupait vraiment et qui était le but de ma visite ici.

Mais finalement, je ne regrettai pas d'avoir profité de ce séjour pour explorer ce pays au passé si riche, et je finis par m'endormir, la conscience tranquille.

Le dimanche suivant, la famille, en pleine forme, prit le chemin de Aïn-Sokhna, chic villégiature avec hôtels et villas bien entretenus.

Après m'être baigné dans les eaux très salées et très chaudes de la mer Rouge, je fis une partie de soccer avec les fils de Vahé. Puis je m'allongeai sur le sable et me mis à bavarder avec mes cousins.

Vahé m'annonça que notre rendez-vous était fixé lundi à midi chez Hamdy et que le père, dans un élan d'amitié, avait dérogé à ses principes en acceptant cette entrevue. Ensuite, Vahé me prévint :

— S'il te plaît, fais attention à ce que tu vas dire, car les gens n'aiment pas parler de leur religion avec des étrangers. Étant très susceptibles, ils peuvent se fâcher très sérieusement et on ne sait jamais à quoi on peut s'attendre... Même si Hamdy est professeur d'université et ouvert d'esprit.

Je passai une nuit très agitée en pensant à la rencontre qui m'attendait le lendemain.

Le lendemain vers six heures, mon petit cahier dans les mains, je me présentai, avec Vahé, à Hamdy et à toute sa famille.

Le père était un homme de taille moyenne, avec des yeux perçants. Il avait un teint chocolat clair et portait un costume trois-pièces et une chemise blanche avec le col ouvert.

La mère, Mme Zeinab, était une femme souriante, gironde, du genre maternel, qui portait aux deux poignets plusieurs bracelets en or, et un pendentif, également en or, autour du cou.

Les deux fils ressemblaient, par leur habillement, à de jeunes Occidentaux.

La famille nous reçut chaleureusement. Dès que nous prîmes place au salon, Mme Hamdy nous offrit du café et, tout en allant et venant du salon à la cuisine pour apporter chaque fois de nouvelles douceurs, elle ne cessait de me poser des questions sur mes parents, leurs occupations. Puis elle voulut savoir si j'étais marié, si je vivais seul. Et même si ses

questions étaient indiscrètes, elles ne me dérangent pas outre mesure, car, dans ma communauté, j'ai souvent été confronté à ce genre de situation.

Ensuite ce fut le tour de monsieur Hamdy. Ce qui l'intéressait, lui, c'était le niveau de vie au Canada, les différents bénéfiques gouvernementaux, le nationalisme québécois.

La conversation se déroulait dans un français impeccable.

Une heure plus tard, M. Hamdy m'invita à le suivre dans son bureau. À ce moment son fils Nabil, avec un large sourire, m'assura que ses questions à lui viendraient plus tard.

— Je survivrai, ne t'inquiète pas, dis-je en souriant.

Une fois que nous fûmes bien installés, M. Hamdy plaça ses deux mains, paumes sur le bureau et, me fixant de ses yeux perçants, il débita son laïus qui, je le sentis, avait été soigneusement préparé.

— Jeune homme, sachez que je n'ai pas l'habitude de parler de ma religion avec des étrangers, particulièrement avec ceux qui sont considérés, dans ma religion, comme des athées. J'ai dérogé à ces règles par amour pour mon fils et, je crois aussi, par goût professionnel : j'aime enseigner, dit-il avec un sourire, puis il ajouta : Maintenant, je vous écoute.

Après lui avoir exposé brièvement ce que je savais et expliqué les raisons de mes recherches, je lui posai ma première question :

— D'où vient l'universalité de l'islam ?

— Il existe deux raisons : la première, c'est le pacte initial conclu entre Dieu et l'humanité symbolisée par Adam, et la seconde, c'est Abraham, le père d'Ismaël, qui est perçu par le monde islamique comme le premier musulman (soumis à Dieu). En se rattachant à cette double origine (Adam et Abraham), l'islam pouvait s'imposer comme une

religion universelle où Mohamed est le dernier des prophètes, répondit M. Hamdy et, tout en faisant tourner son stylo dans une main, il attendit la question suivante que je ne tardai pas à lui poser :

— L'islam est une religion qui a été imposée par la force brute, par des massacres...

— Il est facile de constater que rien ne change sous le soleil. Persuadés de l'idée que « le mien est le plus juste », les chrétiens n'ont pas tardé à christianiser les gens avec brutalité et par le travail plus qu'acharné de leurs missionnaires.

Puis, avec un rire moqueur, il ajouta :

— Votre Jésus lui-même a usé de violence contre les marchands du temple, annonçant qu'il n'était pas venu apporter la paix. Et si on met momentanément de côté la violence de l'islam qui vous choque tant, vous devez bien admettre que l'islam a aussi donné naissance à des civilisations avancées en sciences, en arts...

Tout cela est vrai. Mais on ne peut nier que le christianisme prêche surtout l'amour : aimez vos ennemis.

Et, enchaînant aussitôt sans lui laisser le temps de répondre, je lançai :

— Comment se fait-il qu'aujourd'hui encore, l'islam impose à tous les musulmans ses règles dogmatiques et immuables ? Je peux au moins constater une chose : contrairement à l'islam, le christianisme manifeste une certaine ouverture, l'ordination des femmes, par exemple. De même, le bouddhisme, par la déclaration de 1993 faite par le Dalai-Lama, dit que « l'homosexualité n'est pas en soi incorrecte ». Voilà des signes de changement. Cela dit, cette ouverture reste modeste et toujours insuffisante.

— Jeune homme, cessez de vous préoccuper de nos règlements. Ces lois nous ont servi voilà des siècles, et telles quelles elles resteront.

Je sentis à ce moment-là une légère irritation dans sa voix puis il reprit :

— D'abord, il ne faut jamais oublier le Moyen-Âge où l'Inquisition faisait rage et l'Église imposait sa loi. Il ne faut pas oublier non plus que votre religion domine surtout en Occident et, de ce fait même, sert une population plus éduquée et plus aisée. Les fidèles représentent une force capable de rejeter les recommandations de leurs représentants ecclésiastiques et, du coup, de vider les bancs des églises. Et, vous ne pouvez le nier, le rejet de cette foi se manifeste par une débauche sentimentale et du culte de la consommation et du matérialisme.

Il s'arrêta un instant de jouer avec son stylo, prit ensuite une gorgée de café, et poursuivit, tentant de me démontrer l'incohérence de mes propos.

— Et de grâce, cessez de me parler du Dalai-Lama. C'est une marionnette qui parcourt le monde avec un grand sourire charmeur... mais que fait-il au juste pour son peuple ?

— Pourquoi considérez-vous que ma religion est polythéiste ?

— Parce que vous croyez en la Trinité, dit-il laconiquement.

— Il est connu que tout est déjà écrit pour un musulman (le mektoub).

— C'est un fait. L'homme est soumis à la fatalité, car l'homme n'est pas Dieu. Nier la prédestination, c'est prétendre que Dieu ne connaît pas d'avance les événements futurs, donc que Dieu n'est pas omniscient, ce qui serait absurde aux yeux d'un musulman.

— J'aimerais vous poser une question concernant le jihad et...

Ici, M. Hamdy changea de position, avança le buste vers son bureau et, fronçant ses épais sourcils, me toisa et dit :

— Nous y voilà ! Je vous préviens, faites attention à ce que vous allez me dire.

— Je sais que le jihad est un devoir, mais pas une obligation pour un musulman. Je sais aussi que chaque musulman doit lutter pour défendre et assurer l'expansion de l'islam (sourate II, 26). On peut lire, dans une autre sourate (IX, 29 et 36), que vous devez combattre ceux qui ne pratiquent pas la vraie religion ainsi que tous les polythéismes. Cela veut-il dire que n'importe quel musulman peut impunément m'éliminer ?

Au moment même où je posais ma question, j'étais conscient que j'aurais dû être plus prudent.

Effectivement, il s'empara brusquement du stylo placé devant lui et le lança avec force en direction de la poubelle. Il manqua son but, évidemment, et le stylo tomba par terre.

— Écoutez-moi attentivement, dit-il fortement. Oui, votre sang sera haram pour un musulman si vous essayez de critiquer ou de ridiculiser sa religion. Vous ne trouvez pas cela normal ?

— Je regrette, Monsieur, mais non, je ne trouve pas cela normal, car, en quoi ma façon de voir Dieu est-elle inacceptable à vos yeux ? N'est-ce pas cela l'intolérance ?

Et brusquement un malaise — était-ce de la peur ? — s'installa dans mon esprit.

— Je ne veux plus rien entendre, dit M. Hamdy avec colère.

Puis il ferma les poings comme s'il voulait écraser mes dernières paroles.

Il se redressa ensuite et croisa les bras. Tout indiquait qu'il ne voulait plus continuer à m'écouter.

— Notre discussion se termine ici. Je vais quand même vous donner un conseil. Pour votre sécurité, abstenez-vous de répéter ce que vous m'avez dit. Bon retour chez vous.

Et, me tournant carrément le dos, il se mit à regarder par la fenêtre.

J'étais complètement abasourdi. Je me levai, formulai, dans le vide, mes plus sincères remerciements et quittai le bureau en refermant soigneusement la porte derrière moi.

Mme Zeinab, qui se trouvait dans le salon, se leva tout de suite de son sofa, me demanda si j'étais satisfait de ma rencontre et, sans écouter ma réponse, me proposa de rester pour dîner. Je refusai, bien sûr et, après l'avoir saluée, sortis à l'extérieur où Vahé et Nabil m'attendaient.

Avant d'ouvrir la bouche, je cherchai d'abord mes cigarettes et tentai de chasser de mon esprit cette impression désagréable qui m'avait assailli alors que j'étais dans le bureau.

Quelques secondes plus tard, je leur résumai mon entretien. Le visage de Vahé s'assombrit, mais Nabil, en vrai gentleman, nous rassura en disant :

— Il faut le comprendre. J'imagine que nous sommes tous très chatouilleux quand nous touchons à ces questions. Et j'ai bien peur que l'intolérance ne cesse de gagner du terrain si la religion, quelle qu'elle soit, envahit les niveaux décisionnels de l'État.

Un moment plus tard, nous prîmes congé de Nabil, sans oublier de le remercier pour cette rencontre qui avait malheureusement mal tourné.

Une fois à la maison, je mis Missak au courant du déroulement de ma rencontre avec M. Hamdy. Ce dernier me conseilla alors de cesser mes recherches si je voulais... et là il se mit à sourire, ...revenir dans mon pays sain et sauf.

La nuit était très avancée, et moi bien réveillé, fumant cigarette sur cigarette, essayant de trouver une sortie à cette impasse et d'imaginer une suite à tout cela.

Ce fut, il va sans dire, une nuit pénible. Alors que tout le monde dormait depuis longtemps, je me préparai un café, montai dans ma chambre, m'installai dans un fauteuil et essayai d'analyser mes pensées au fur et à mesure qu'elles se présentaient.

« Mais qu'est-ce donc que je cherche ? Qu'une personne endoctrinée depuis l'enfance se mette tout à coup à renier sa religion ? Que moi, parfait athée et sans aucun bagage religieux, puisse prétendre comprendre, sur-le-champ, l'essentiel d'une autre religion ? »

Par ailleurs, mon but n'était pas de critiquer une religion particulière, mais plutôt de comprendre la source de tous les malentendus et des tensions liées aux religions, la présence des kamikazes, de la haine qui sévit de par le monde au nom de Dieu.

Pourquoi cette religion islamique sépare-t-elle si cruellement le monde des femmes et celui des hommes ? Pourquoi la moitié de l'humanité, les femmes, peut-elle être battue, tenue à l'écart, brimée, perçue comme non équipée intellectuellement, comme non autonome ? Pourquoi, aux simples dires d'un homme, fût-il le fondateur d'une religion, les femmes doivent-elles être soumises aux hommes et entretenues par eux ?

Mais, sur ce chapitre, je pouvais inclure toutes les religions du monde, car même si les femmes occupent une place enviable en Occident, il ne faut pas oublier qu'elles n'ont obtenu le droit de vote qu'au milieu du siècle passé. Et que, même aujourd'hui, cette inégalité des sexes persiste encore dans les pays les plus démocratisés du monde.

À qui poser ces questions ? Si un homme éduqué, un professeur d'université ouvert aux idées et à la réflexion peut devenir menaçant,

alors que dire d'un analphabète ? Est-ce que tout cela méritait de mettre ma vie en danger ?

Après avoir longuement réfléchi à tout ça, j'en arrivai à la conclusion qu'il serait peut-être plus sage de cesser mes recherches, sous peine de provoquer des réactions fâcheuses envers moi-même, mais aussi envers la famille qui m'avait si généreusement accueilli.

Sur ce, j'éteignis la lumière et m'endormis.

Le jour suivant, Missak décida que nous irions visiter Alexandrie.

Après un agréable périple de deux heures à travers le désert, nous arrivâmes à Alexandrie, la deuxième ville d'Égypte, fondée par Alexandre le Grand, en 331 avant Jésus-Christ.

Un circuit en auto nous a révélé une ville au caractère à la fois oriental et occidental, avec deux grands ports, de larges artères et des palmiers, une longue corniche bordée d'immeubles modernes, sans compter de nombreuses petites ruelles pittoresques aux souks colorés.

Notre première destination fut la visite de la « rue des femmes coincées », la Zanket El Setat, dont tante Lucie n'arrêtait pas de nous parler.

Missak et moi nous sommes donc aventurés l'un derrière l'autre dans cette longue ruelle, incroyablement étroite, où il était impossible de marcher côte à côte sans heurter les tablettes des boutiques croulant sous le poids des marchandises. C'est ici que les femmes peuvent trouver tout ce dont elles ont besoin pour leurs travaux domestiques : fil, aiguilles, tissus, produits de nettoyage, nécessaires de cuisine, vêtements.

Les mauvaises langues prétendent que certaines catégories d'hommes n'hésitent pas à s'y aventurer.

Une fois sortis de l'étroite ruelle, nous prîmes la direction de la périphérie d'Alexandrie où Missak voulait saluer le père de son ami, Mustafa, qui vivait avec ses dorrah (les deux femmes d'un musulman). Nous fûmes reçus chaleureusement, selon les règles de l'hospitalité typiquement orientale, d'abord par la première femme qui, après nous avoir servi le café, quitta la pièce. À la fin de notre visite, ce fut la deuxième épouse qui, après avoir débarrassé les tasses à café, nous proposa un verre de sirop, que nous refusâmes.

Tout cela m'étonnait, mais je restai évidemment totalement silencieux.

Une fois dehors, mon cousin m'expliqua que, selon les textes, un musulman peut avoir quatre femmes, à condition d'assurer le bien-être de chacune. Il ajouta que, dans le temps de Mohamed, on avait besoin d'hommes pour le combat : pour assurer la progéniture, la polygamie était donc nécessaire.

Après avoir bien mangé dans un restaurant très convenable, nous dirigeâmes vers Fort Qait Bay, qui se trouve sur le site du phare d'Alexandrie, considéré comme la septième merveille du monde antique. Ce phare, d'une hauteur de 135 mètres, construit au II^e siècle av. J.-C sur l'île de Pharos, servit de guide aux marins pendant près de dix-sept siècles. Le phare fut complètement détruit en 1303, après un violent tremblement de terre.

Un autre lieu nous passionna : la bibliothèque d'Alexandrie. C'est un des généraux d'Alexandre, Ptolomée (qui devint Pharaon sous le nom de Ptolomée 19 Sôter, vers 288 av. J.-C.) qui fonda cette bibliothèque, détruite en l'an 642. Ptolomée recueillait tous les livres apportés sur les bateaux qui faisaient escale à Alexandrie, les faisait recopier et traduire en grec pour sa bibliothèque. Il aurait même demandé aux rois et aux

grands de ce monde de lui envoyer les œuvres de toutes les catégories d'auteurs possibles. Il réussit ainsi à amasser presque quatre cent mille volumes.

Aujourd'hui, à la place de l'ancien édifice, une nouvelle bibliothèque, d'une architecture magnifique, a été inaugurée en 2002.

Pour clore la visite, nous avons contemplé, de la plage de Bianci, à Agami, un magnifique coucher de soleil sur la Méditerranée.

De retour au Caire, on me suggéra d'aller, avant mon départ, faire une excursion dans le désert, expérience inoubliable, disait-on. L'idée me plut.

Missak et moi partîmes donc dès le lendemain vers l'oasis de Baharya où le basalte noir règne en maître, et où les habitants cultivent des olives, du blé et des dattes.

Balancé sur le dos d'un chameau sur une vaste étendue caillouteuse, j'ai vécu là une expérience grandiose de liberté.

Entourés de surprenantes formations calcaires, étourdis par le vent, un soleil brûlant au-dessus de nos têtes, nous étions transportés bien loin de toutes les turpitudes et tracasseries de l'existence. Nous nous sentions face à l'éternité...

Et tard dans la nuit, le ciel se transforma en une voûte parsemée de millions d'étoiles si proches qu'on aurait pu, nous semblait-il, les toucher du doigt.

La veille de mon départ pour Israël, toute la famille se trouva réunie autour d'une table bien garnie. On parla de tout : de mon expérience, de la vie, de politique, de nos projets. La conversation s'arrêta ensuite sur les voyages. Missak parla de son futur voyage éclair en Allemagne, avant de passer par Londres pour affaires. Vahé, de son côté, se préparait

à aller en Argentine et nous fit part de leur projet de voyage organisé en Australie, avec sa femme.

Oncle Arhak et tante Lucie nous écoutaient sans rien dire. Alors, me tournant vers l'oncle, je lançai une invitation pour Montréal, précisant que le meilleur temps pour venir dans cette ville nordique serait le mois de mai.

— Je te remercie, mon fils. Mais, vois-tu, je ne sais pas quelle sera ma santé à ce moment-là. Pour vous, les jeunes, c'est facile. Votre agenda est plein de lendemains, mais le nôtre... n'est qu'une nostalgie du passé. Je ne sais donc pas si je serai en vie le printemps prochain. Par contre, vous devez profiter de votre jeunesse.

— Et sachez qu'un voyage se savoure bien mieux quand on est deux, ajouta tante Lucie en souriant.

Il était déjà minuit passé quand, installé devant Skype, je présentai à Anna les étapes de mon prochain voyage.

ISRAËL TEL-AVIV

Le 12 octobre, après avoir adressé une dernière fois mes remerciements à la famille qui m'avait accueilli si chaleureusement, je pris un avion d'Air Sinaï vers Tel-Aviv, ma dernière destination.

L'avion était bondé de touristes, dont la plupart se rendaient en pèlerinage en Terre sainte.

Je me trouvai assis à côté d'un homme d'à peu près mon âge à qui, après un bref échange, j'expliquai le but de mon voyage. Joshua – c'était le nom de mon interlocuteur – me répondit avec un sourire sceptique :

— Qui peut prétendre comprendre quoi que ce soit aux religions ? Tout cela me paraît une sorte de nœud gordien, un composé de haine, d'orgueil et d'un désir immodéré de domination. Car, vois-tu, chaque religion tient absolument à des mythes, à des règles proposées par son prophète. Chacune se veut porteuse de LA vérité. Et même à l'intérieur d'une même religion, les controverses existent.

— Je suis bien d'accord ! Mais pourquoi, si je refuse d'adopter telle religion, deviendrais-je le pire ennemi de ses adeptes ?

— Ce n'est pas le cas partout. Personnellement, je suis juif, j'ai été élevé dans une famille juive et je célèbre les fêtes juives. Et pour moi, le fait que tu croies ou non au judaïsme m'importe peu et est le dernier de mes soucis.

— C'est vrai ! Car je crois bien que ton peuple n'a jamais imposé sa religion aux autres.

— Malheureusement, poursuivit Joshua, le fanatisme, qui a pris racine dans presque toutes les religions du monde, engendre la haine et la violence, et dans peu de temps, nous assisterons à une nouvelle Sodome et Gomorrhe.

— Quelle est donc la solution ?

— Ce problème me laisse complètement indifférent. J'ai aujourd'hui 30 ans et je veux tout simplement une vie paisible, sans guerre... Est-ce ton premier voyage en Israël ?

Et la conversation se poursuivit, à bâtons rompus, sur des sujets divers, pendant près d'une heure, jusqu'à l'atterrissage de l'avion à l'aéroport international Ben-Gourion.

Les procédures de débarquement se déroulèrent facilement, de sorte que, vingt minutes plus tard je me trouvai à l'extérieur de l'aéroport.

Une pluie fine tombait sur la ville.

J'appelai un taxi et nous prîmes la direction de l'hôtel Renaissance Tel-Aviv, situé directement sur la plage, au bord de la Méditerranée.

Ma chambre était spacieuse et, de mon balcon, j'embrassais l'immense étendue de la mer sur laquelle la pluie crépitait doucement.

Une promenade sous la pluie ne me disant absolument rien, je décidai donc de m'installer sur le balcon avec une tasse de café et ma première cigarette de la journée, pour réviser mes notes et décider de mon plan d'action.

« Le judaïsme est une religion, une philosophie et la façon de vivre du peuple juif », est-il écrit dans mon cahier.

La caractéristique essentielle du judaïsme est la croyance en un seul Dieu (Yahvé) qui a créé l'univers et continue à le gouverner.

La foi des anciens israélites serait basée sur l'alliance contractée entre Dieu et Abraham qui, ensuite, aurait été renouvelée entre Dieu et Moïse.

Les juifs prétendent qu'il y a eu une convention entre le peuple juif et le Dieu. Les juifs reconnaîtront Dieu, obéiront aux lois et Dieu, en retour, les reconnaîtra comme son peuple élu.

Le judaïsme rabbinique prétend que Dieu a révélé ses lois et ses commandements à Moïse sur le mont Sinaï sous forme écrite et orale.

C'est une religion monothéiste, basée sur la Bible hébraïque (Tanakh) formée de trois parties : la Torah (Loi ou Pentateuque), les Neviim (prophètes) et les Ketouvim (hagiographes).

La Torah est, à peu de chose près, l'Ancien Testament des chrétiens.

C'est l'ensemble des explications orales sur la Loi écrite transmises depuis Moïse jusqu'au II^e siècle de notre ère, où la Loi orale a été mise par écrit (Talmud).

Le Talmud donc, est un des textes fondamentaux du judaïsme rabbinique et le fondement de la loi juive. L'origine divine des commandements serait l'aspect essentiel du judaïsme.

La Torah est le document autour duquel s'articule le judaïsme : elle est la source de tous les commandements (613) et est composée de 5 livres. C'est l'enseignement divin transmis par Moïse.

Dans un coin de mon cahier, j'avais écrit : « L'idée d'un Dieu unique venait de Babylone, où le Dieu Marduk était le dieu principal dans le panthéon des dieux. Mais c'est vrai qu'on ne peut parler ici d'un pur monothéisme. Si je ne me trompe pas, le Zoroastrisme, en Perse, au I^{er} millénaire avant J.-C., n'était-il pas déjà une des premières religions monothéistes? »

En relisant la même page, je butai sur le mot « prétend ». Ne le trouve-t-on pas dans les autres religions ? Ne prétend-on pas que Jésus était le fils de Dieu, né d'une vierge, et qu'il était en contact perpétuel avec son père ? Est-ce qu'on ne prétend pas qu'il y ait eu communication, pendant un certain temps, entre Mohamed et l'archange Gabriel ?

Je continuai de lire mes notes : « On constate, en lisant des textes, que les scribes tentaient de montrer que Yahvé, Dieu tout puissant, s'était tout d'un coup imposé comme Dieu unique aux Israéliens à l'époque de Moïse, en 1200 av. J.-C. ».

À ce moment, le téléphone sonna. La communication avec Montréal avait été rétablie, et j'entendis enfin la voix si chère :

— Je le savais ! J'étais sûr que tu allais m'appeler. Comment vas-tu ? Tu me manques énormément...

Anna riait et parlait en même temps, sans me laisser placer un mot. Elle me raconta avec fierté que ma mère l'avait appelée pour avoir de mes nouvelles.

Je savais que ma mère se doutait qu'il y avait quelque chose entre nous.

Elle me raconta ses sorties avec Sandara et les garçons, et tout ce qui touchait à ses études.

Mais la conversation ne dura pas longtemps. En tout, nous eûmes droit à cinq minutes de monologue et à deux secondes de dialogue, puis ce fut le silence sur la ligne.

Mais cette courte conversation suffit à me remplir d'enthousiasme et à me faire retrouver mon sens de l'humour.

Alors, reprenant place sur la terrasse, je relus les dernières phrases de mon cahier et essayai de visualiser les trois Dieux, chacun immensément bon et éternel.

Le Dieu Yahvé, qui choisit le peuple juif, un autre Dieu qui décide de choisir son fils Jésus pour faire se rapprocher les hommes, et enfin un troisième Dieu, aussi puissant, qui élit Mohamed pour entreprendre la même besogne.

Le premier Dieu ordonne à son peuple de garder un sang pur, le deuxième veut, catégoriquement, inclure le monde entier dans la croyance, même par la force, et, enfin, le troisième menace tous ses fidèles qui oseraient se mêler aux deux premiers.

Il faut ajouter que, dans les deux premiers cas, ce Dieu est transcendant et immanent à la fois.

Par contre, le Dieu des musulmans n'est que transcendant.

Il faut donc se rendre à l'évidence que pour l'humanité entière, il existe aujourd'hui, trois Dieux, chacun plus miséricordieux, plus puissant et plus vengeur que les deux autres.

Vaste programme et grande énigme pour celui qui décide de comprendre la logique profondément cachée de ces trois religions.

La pluie monotone ne cessait pas et j'avais perdu toute envie de trouver un sens à ce labyrinthe religieux.

Je décidai donc d'explorer les environs de mon hôtel et de prendre contact avec la ville.

Je quittai l'hôtel vers 4 heures de l'après-midi.

La pluie tombait, mais on apercevait dans le ciel quelques percées de soleil à travers les nuages gris.

J'appelai un taxi et lui demandai de me faire visiter la ville.

Le chauffeur était un homme d'âge moyen, souriant et volubile. Il me dit que j'étais son dernier client et qu'il était ravi de me servir de guide.

En premier, je fus frappé par le nombre incroyable de voitures sur les routes, d'autant plus qu'on était vendredi, que le Shabbat commençait et que les gens ne devaient ni conduire, ni allumer de lumière, ni cuisiner.

Volodya, le chauffeur, m'expliqua alors fièrement que Tel-Aviv était connue pour sa réputation de ville libérale et laïque.

Le taxi roulait tranquillement le long de larges boulevards bordés de palmiers et d'arbres typiques du pays. La ville m'accueillit comme une mariée habillée de blanc, avec son architecture méditerranéenne. Et le soleil, qui inondait maintenant le ciel, accentuait toute cette blancheur.

Les rues grouillaient de monde, surtout des jeunes, qui ne différaient en rien de ceux de Montréal.

Volodya, manifestement amoureux de sa ville, ne cessait de parler.

J'appris ainsi que la ville avait été fondée en 1909 et qu'elle s'étendait sur 14 km le long de la Méditerranée. Elle est aujourd'hui le centre financier et économique du pays, et un centre de recherche et de haute technologie.

On surnomme Tel-Aviv la « ville qui ne dort jamais », en référence à son dynamisme et à sa jeunesse débordante d'énergie. Avec son ambiance paisible et tolérante, elle est relativement en marge du conflit et des turpitudes du Proche-Orient.

Je regardais autour de moi tout en écoutant Volodya. Comme nous passions devant la Grande Synagogue, Volodya m'apprit qu'il y avait 544 synagogues disséminées à travers la ville.

Il me montra la « Maison folle » dans le style de Gaudi, ensuite la « Pagoda House », puis la « Tour de l'horloge » construite en 1900.

Il m'emmena aussi dans le quartier de Neve Tzedek qui regorge de boutiques de jeunes créateurs et de galeries en tout genre. Nous traversâmes des ruelles sinueuses aux murs couverts de bougainvillées.

Je dois dire que Tel-Aviv m'enchantait, et je pensais que je pourrais parfaitement vivre dans cette ville tout à la fois méditerranéenne, orientale et occidentale.

Nous visitâmes le marché Carmel où les commerçants étaient tout aussi divertissants que leurs produits. Avant de nous arrêter pour manger, le taxi prit la direction de Jaffa, la vieille ville de Tel-Aviv.

Après avoir arpenté de pittoresques ruelles, Volodya décida de revenir à Neve Tzedek pour m'y faire goûter les meilleurs schnitzels au monde.

Attablés au restaurant, nous continuâmes à parler.

J'appris ainsi que Volodya, père de famille, avait quitté Moscou depuis à peine un an. Il était ingénieur et comptait exercer sa profession dès qu'il maîtriserait la langue du pays.

— Tu sais, je suis né en 1962, au temps des Soviétiques. Même si je viens d'une famille juive, je me considère comme un Russe, comme la plupart des gens de ma génération : je pensais comme eux et je détestais en silence le régime du pays. Bien que ma grand-mère ne cessât de nous inculquer, à nous les enfants, la fierté de notre judéité, nous demeurions athées et refusions de suivre ses recommandations.

— Ah oui ! Des recommandations, ce n'est pas ce qui manque : 613, dit-on, dont 248 obligatoires et 365 interdites. Mais dis-moi, comment vis-tu aujourd'hui ton judaïsme ?

— Aucun problème. J'adore mon pays et j'adore sa culture. Tout cela m'appartient. Bien sûr que je ne suis pas toutes les recommandations. Par contre, je crois aux 13 principes de la foi juive proposés par Maïmonide, je suis les 10 commandements et je respecte les rites de la vie quotidienne.

— Je connais un peu ces rites, dis-je, car dans le temps, je suis sorti avec une fille juive. Et sais-tu quoi ? J'admire réellement certains aspects de votre religion. Tout d'abord, il n'y a pas chez vous toute cette

hiérarchie ecclésiastique comme chez nous. Il n'y a que le rabbin. Et, qui plus est, un rabbin marié avant d'arriver à ce poste. Rien que ce fait élimine automatiquement toutes les dérives sexuelles qui sont légion dans notre religion.

— Oui, j'ai appris cela. À ma connaissance, aucun incident de ce genre n'a été signalé chez nous. Ce qu'il y a de fort, ici, c'est que la tradition qu'on vit en Israël et dans toutes les familles juives de par le monde est le ciment qui unit les membres de la communauté et nous confère un sentiment très fort d'appartenance à un peuple.

Volodya avait à peine terminé sa phrase que des schnitzels fumants arrivèrent. Avant de commencer à manger, il m'adressa, avec un sourire presque paternel, sa recommandation :

— Mon garçon, oublie les religions et vit ta jeunesse telle qu'elle est là, car le temps fuit, laissant souvent les hommes avec la certitude d'une vie gâchée.

Sur ce, nous attaquâmes, en silence, nos délicieux schnitzels.

Il était déjà fort tard, dans la soirée, quand nous nous quittâmes devant le bistro, juste en face de mon hôtel.

Le lendemain matin, un beau samedi ensoleillé, j'ouvris les yeux vers six heures du matin.

J'allumai ma première cigarette, pris mon café brûlant et m'installai sur le balcon.

Devant moi s'étendait l'immensité de la mer, dont les eaux miroitaient déjà sous les rayons du soleil levant. La plage était déserte. On entendait seulement le clapotement de petites vagues qui mouraient lentement sur la plage.

C'était une journée idéale pour prendre son temps et paresser. Alors, prenant le nécessaire, ainsi que mon carnet de notes, je pris la direction de la mer.

Après une heure de bonheur solitaire, la plage se peupla progressivement. Vers midi, après avoir dévoré un sandwich, je me prélassai sous un parasol, parfait pour le milieu du jour où la chaleur battait son plein.

J'ouvris mon cahier et je lus : « Les juifs ont essaimé partout dans le monde et perpétuent tous les mêmes rites, fêtent au même moment, lisent et étudient les mêmes textes, partagent la même mémoire collective ».

N'est-ce pas la même chose chez tous les peuples, pensai-je ?

« Les juifs sont le peuple de la mémoire qui renferme les événements réels et imaginaires qui façonnent et soudent les juifs d'aujourd'hui. »

Tout cet aspect « mémoire » m'intriguait. Je consultai mes notes dans l'espoir d'y trouver une réponse, mais en vain.

Jugeant que j'avais assez passé de temps sur la plage, je décidai de faire un tour en ville, à pied cette fois-ci, et d'aborder un rabbin susceptible de m'éclairer.

Je déambulai longuement dans cette ville que j'aimais déjà.

Je goûtai aux blintzés, de délicieuses petites crêpes, je bus un café fort au café Bialik et je me sentis prêt à partir à la recherche d'une synagogue. J'en dénichai une, toute petite, à l'architecture moderne, dans une petite ruelle.

Je pénétrai à l'intérieur et me trouvai devant un petit bonhomme qui, debout devant une bibliothèque, tournait les pages d'un livre. En me voyant, il me demanda en souriant, la raison de ma présence. Je lui expliquai brièvement ce que je recherchais.

— Malgré la diversité culturelle qui existe entre les pays, dit-il en réponse à ma question sur la mémoire, les juifs du monde entier ont une chose fondamentale en commun : le judaïsme. Mais les juifs sont aussi un peuple de la mémoire : celle, douloureuse, de la Shoah et, bien sûr, celle de toutes les autres innombrables douleurs traversées au cours des siècles. Nous n'avons jamais été épargnés.

Puis il se leva et chercha un gros livre qu'il plaça devant lui et poursuivit :

— La mémoire collective du peuple juif est gravée dans la Bible. Elle s'est transmise de génération en génération à travers la tradition orale, écrite et réunie dans les midrash... et il pointa le doigt vers le livre, devant lui.

— Mais ces événements racontés sont plutôt des événements mythiques qu'historiques, avançai-je prudemment.

— Vous vous trompez, Monsieur, me répondit-il. La présence des tombeaux d'Abraham et de sa femme nous le confirme.

— Mais les maîtres étaient bien conscients que la narration et les interprétations des textes à partir desquels s'est forgée l'identité de tout un groupe restent plutôt du domaine du possible, et que la source en est plutôt une création imaginaire qu'un fait historique avéré, dis-je.

Le rabbin me regarda avec condescendance et me dit :

— Mais est-ce que notre existence n'est pas une preuve en soi ?

— Si vous croyez... et à peine avais-je répondu qu'il se leva et me serra la main en ajoutant :

— Vous me voyez navré de vous quitter, mais je dois partir. Je vous souhaite tout le bien possible.

Une fois sorti de la synagogue, je décidai de déambuler à nouveau dans les rues de Tel-Aviv jusque tard dans la soirée, en m'arrêtant, de temps en temps, dans les cafés ou les bistros de la ville.

De retour à l'hôtel, je cachai mes notes dans ma valise, décidé à profiter librement de cette ville magnifique toute la journée du lendemain.

JÉRUSALEM

Une heure après avoir quitté Tel-Aviv, je frôlai la terre la plus sainte du monde.

Dans ma chambre d'hôtel, je jetai un regard sur le bout de papier où j'avais noté mon plan d'action : promenade, visite du quartier arménien, rencontre avec le rabbin, puis route vers le nord-est du pays, vers la Galilée.

Pour ma première journée à Jérusalem, je décidai, comme je l'avais fait à Tel-Aviv, de recourir aux services d'un guide qui, mieux que quiconque, me dirigerait à travers cette ville en constante ébullition.

Mon guide prononça dès le départ la phrase suivante qui m'interpella profondément : « Il est écrit dans le Talmud que Dieu a divisé la beauté en dix parties. Neuf d'entre elles ont été données à Jérusalem et une au reste du monde. De la même façon, Dieu a divisé la douleur en dix parties, et en a donné, comme précédemment, neuf à Jérusalem et une au reste du monde. »

Comme Jérusalem est le berceau des trois grandes religions monothéistes, le sang et les larmes sont les ingrédients quasi permanents de son existence.

Les juifs croient que le roi Solomon (930-933 av. J.-C.) a eu le mérite de faire de Jérusalem une ville magnifique. Au cours des siècles, elle a été plusieurs fois détruite, puis reconstruite après la fin de chaque

occupation. Et ce n'est qu'en 1860 qu'on a commencé les nouvelles constructions à l'extérieur des murs de la ville.

En 1980, la Knesset a proclamé la ville « capitale éternelle et indivisible de l'État juif ».

Actuellement, Jérusalem est la ville la plus peuplée d'Israël, dont 65 % sont des juifs et 32 % des musulmans.

La vieille ville, ceinturée de murailles, occupe le cœur de Jérusalem et s'étend sur 1 km² environ, divisée en quatre quartiers : juif, arménien, chrétien et musulman.

Ni soleil ni arbres ne sont présents dans ses rues carrelées et étroites. On ne trouve, dans ces quartiers, qu'une succession de petites boutiques de toutes sortes, proposant aussi bien des épices que de multiples souvenirs.

La muraille comprend sept portes d'accès pour le public, mais la huitième porte est murée, car, selon la tradition juive, c'est par elle que le Messie entrera dans Jérusalem.

Le mur des Lamentations est l'endroit où, dit-on, Dieu est plus proche que nulle part ailleurs dans le monde.

L'esplanade est toujours remplie de pèlerins. Il y a ceux qui lisent les Écritures, ceux qui prient, le visage collé contre la pierre, ceux qui introduisent dans les fentes des bouts de papier avec leurs prières personnelles adressées directement à Dieu.

Il paraît que le Mur est périodiquement nettoyé et que tous ces messages sont alors retirés et enterrés dans un lieu sûr.

À Jérusalem, les religions finissent toujours, en dépit de leur rivalité, par se croiser. Par exemple, juste au-dessus de la petite synagogue où prient les juifs, se trouve l'esplanade des Mosquées, adjacente elle-même à la Via Dolorosa des chrétiens.

Une fois ma visite guidée terminée, je me dirigeai vers le quartier arménien où se trouve ce joyau qu'est la cathédrale Saint-Jacques, la plus belle église construite au XII^e siècle, et qui possède une vingtaine de khatchkars (croix taillées dans la pierre).

Ce quartier est le plus petit, le plus discret et le moins peuplé de la vieille ville.

C'est là que vivent plus d'un millier de membres de ce peuple qui a été le premier à faire du christianisme sa religion officielle en 301. La plupart des Arméniens actuels descendent de ceux qui durent fuir la Turquie pour échapper à un génocide qui fit, en 1915, un million et demi de victimes.

Durant ma visite, je pus échanger quelques mots avec un prêtre qui m'assura, avec une certaine fierté, que les chrétiens n'étaient jamais persécutés en Israël.

Dans le quartier juif, je traversai Méa Shéarim où les haredims vivent un judaïsme intransigeant.

Ici on vit et on s'habille comme il y a deux siècles en Pologne, on parle yiddish et on refuse tout ce qui est moderne : téléphone, portable, télévision, etc.

En traversant le quartier musulman, je repérai des figues noires, dodues, appétissantes. Je décidai alors d'en acheter.

Je pris place derrière deux femmes qui attendaient d'être servies. La vendeuse s'approcha et, ignorant les deux femmes, elle s'adressa directement à moi, le seul homme présent. Sous le regard interrogatif des deux clientes, je demandai à la vendeuse si elle ne trouvait pas inconvenant d'ignorer ces deux femmes et qu'il n'y avait aucune raison de privilégier les hommes, que nous étions tous égaux.

La vendeuse fut manifestement déroutée par cette remarque et resta un moment silencieuse. Mais ne trouvant rien à dire, elle servit sa première cliente. Après cet incident, je quittai la vieille ville en dégustant mes figues célestes.

Le reste de la journée, je déambulai dans les rues de Jérusalem où se côtoyaient constamment l'ancien et le nouveau, le profane et le sacré.

C'est une ville qui, comme nulle autre au monde, force le visiteur au recueillement, à une humilité proche de la piété, à une vénération silencieuse pour son passé millénaire.

Et ce n'est qu'une fois le soir tombé que, avec des amis et devant un verre, à la table d'un des innombrables cafés ou bars de la ville, l'on peut manifester sa gaieté, dissimulée pendant le jour.

Le lendemain, par un vendredi ensoleillé, je me dépêchai de trouver, avant le début du sabbat, le rabbin qui pourrait répondre à mes questions. Dans la première synagogue, un vieux rabbin refusa de répondre à mes questions dès qu'il sut que je n'étais pas juif :

— Vous n'êtes pas juif. Vous ne pouvez comprendre l'âme juive. En plus, je vous soupçonne d'avoir des préjugés impies. Inutile donc d'entamer une discussion.

Un peu plus loin, j'obtins la même réponse dans une synagogue voisine :

— Jeune homme, vous ne connaissez pas la Torah, vous n'avez jamais lu la Mishna qui regorge d'explications ! Comment voulez-vous saisir les nuances de cette religion en quelques minutes ?

La chance me sourit à ma troisième tentative.

Ici, le jeune rabbin, les épaules couvertes de son tallith (un châle) et un franc sourire éclairant son visage, m'accueillit avec enthousiasme.

Une fois installé dans son salon, je lui expliquai la raison de ma présence en Israël, et je lui posai ma première question :

— Pourquoi vos femmes, lors des services religieux, sont-elles séparées des hommes? Quel est pour vous le statut de la femme?

— J’imagine que c’est un atavisme qui persiste. Mais actuellement, cette situation commence à changer dans certaines synagogues. Et, croyez-moi, nos femmes jouissent de tout le respect et des privilèges qu’elles méritent. D’ailleurs, vous devez savoir que chez les juifs, et cela n’existe nulle part ailleurs au monde, l’identité juive est léguée par la femme et non par l’homme. Je peux ajouter également que les portes du rabbinat s’ouvrent progressivement aux femmes. Ainsi, le nombre de femmes qui prennent la tête de la communauté juive est en pleine croissance ces dernières années.

— C’est bien! Ma deuxième question touche la question du peuple élu. Pourquoi cela? Autant que je sache, vous étiez vous aussi polythéistes ou bien vous pratiquiez la monolâtrie comme le monde qui vous entourait?

— La réponse est simple : nous étions les seuls à accepter d’être fidèles à un seul Dieu, et vous ne pouvez imaginer tous les sacrifices que nous avons subis pour cette fidélité!

— C’est sûr! Mais voyez-vous, si j’essaie de m’imaginer un instant que ce Dieu ait choisi le peuple arménien, je vous assure que je serais gonflé de fierté à l’idée d’être un des représentants de ce peuple honoré au-delà de tout ce qu’on peut imaginer. Et, sans aucun doute, nous finirions vite par nous sentir supérieurs à tout le monde. C’est une réaction naturelle!

Ceci m’amène à la question suivante : vous ne pensez pas qu’il y a là une part d’orgueil national qui, par ricochet, créera une espèce de caractéristique spéciale, nationale, que les autres n’auront pas?

— Non, car Abraham, par humilité, avait juré de ne servir qu'un seul Dieu. Nous sommes choisis pour transmettre l'idée d'honorer un seul Dieu, le nôtre.

— Mais dans quel but? demandai-je

— Israël rêve d'un avenir de bonheur pour l'humanité, un royaume parfait et idéal dont la capitale serait Jérusalem. Le peuple juif serait alors comme un emblème autour duquel le monde voudrait se rallier.

— Quel projet honorable! Mais de quelle manière le reste du monde parviendra-t-il à connaître votre Dieu s'il est écrit dans le Deutéronome 7 : 3-4 : « Ne marie ta fille à aucun autre, car ses enfants perdront leur judéité. Ces étrangers éloigneraient ton petit-fils de Moi et il adorera des divinités étrangères » ?

Il y eut un petit silence. Je compris que mon interlocuteur était dérouté.

Mais après une courte réflexion, il répondit :

— Les peuples devront, de leur propre chef, se rallier à cette idée. C'est cela la beauté de la chose : laisser aux autres la liberté de choisir, de parvenir par eux-mêmes, sans obligation aucune, à la reconnaissance du vrai Dieu.

Sa réponse le conforta, et un large sourire éclaira son visage. J'étais, moi aussi, satisfait de voir qu'il était content de sa réponse.

Après quelques échanges sur des sujets banals, je quittai la synagogue et son gentil rabbin.

NAZARETH

Le jour suivant, je pris l'autobus pour me rendre à Nazareth, dans la région de Galilée, à 130 km environ au nord de Jérusalem.

L'autobus roulait à vive allure sur une route très mal entretenue. Les passagers et moi tressautions continuellement ou bien nous étions projetés les uns sur les autres.

Il faisait en plus extrêmement chaud. J'avais beau boire des litres d'eau glacée, je me sentais aussi desséché que les montagnes arides que je voyais à travers les vitres.

Je me sentais étrangement dans un état d'indifférence paisible.

Je prenais soudain conscience, pour la première fois depuis le début de mon aventure, que mon périple allait se terminer dans cette ville qui avait vu la naissance du christianisme.

Était-ce le résultat de mes doutes sur l'utilité de ce voyage ou bien l'éloignement des êtres chers, constamment présents à mon esprit, je n'en savais au juste rien, mais je me sentais soudain calme et indifférent, sans angoisse ni questionnement.

Après deux heures et demie sur cette route défoncée, je quittai enfin l'autobus et repris mes habitudes : réservation d'une chambre d'hôtel, appel téléphonique au Canada.

Une fois que j'eus entendu la voix bien aimée, indispensable à mon bien-être, et obtenu des nouvelles de mes parents, je me sentis prêt à

explorer cette nouvelle religion. Bien qu'elle fût la mienne et celle de mes ancêtres, j'étais quand même conscient que je ne la connaissais pas mieux que les autres. Et même à Montréal, j'avais déjà fait des recherches pour m'informer.

Je savais bien sûr que le christianisme était une religion monothéiste et abrahamique, qui célèbre la vie et les enseignements de Jésus de Nazareth.

On croit que c'est dans cette ville qu'ont vécu Marie et Joseph, et que Marie fut informée par l'ange Gabriel de la naissance de son fils.

Certains affirment que c'est à Nazareth que Jésus est né et qu'il a passé les trente premières années de sa vie.

Pourtant, cette affirmation n'a aucune base, ni archéologique ni historique. Car au I^{er} siècle de notre ère, au temps de Ponce Pilate, aucune ville ni aucun village ne portaient ce nom. Ce n'est qu'à partir du II^e siècle qu'apparaissent les premières références à Nazareth.

Mais ce détail n'a pas empêché les croyants de reconstruire ce village qui aurait existé précédemment, et où des acteurs bénévoles, dans des costumes appropriés, perpétuent les rites pour les touristes.

En lisant cette phrase dans mon guide, l'envie me vint d'assister à ce spectacle. Mon cahier sous le bras, je pris donc la direction du village.

Nazareth est la capitale arabe d'Israël, car presque 70 % de la population est d'origine arabe. La ville possède une trentaine d'églises, ainsi que plusieurs mosquées et synagogues.

C'est une toute petite ville, de 81 000 habitants environ.

La vieille ville est charmante, avec son architecture moyen-orientale, ses rues étroites et des stands de sandwiches de shawarma et de falafels tous les cinquante mètres.

Après quinze minutes de marche à travers des rues numérotées seulement, mais sans nom, j'assistai enfin, dans ce village reconstitué, à la fameuse représentation, bien vivante et bien rodée. Le spectacle terminé, je m'installai sur un petit talus gazonné, un peu à l'écart, sous un arbre, et ouvris mon cahier de notes.

Le Nouveau Testament, qui est la deuxième partie de la Bible, est le texte sacré du christianisme et est composé de quatre parties : quatre Évangiles (de Marc, Matthieu, Luc et Jean) qui racontent la vie et l'enseignement de Jésus; les Actes des apôtres qui témoignent de la vie des disciples, de leur mission; les Épîtres qui constituent l'ébauche de la doctrine; et l'Apocalypse.

Il faut noter que le Nouveau Testament, comme l'ensemble de la Bible, est surtout un témoignage de la foi des communautés avant d'être un récit historique.

Selon les Évangiles, Jésus est né à Bethléem en l'an 6 ou 7, en décembre, lors de l'apparition d'une étoile brillante. Lors de sa mort, un enténébrement extraordinaire submergea toute la Palestine. Ceci a été prouvé par des calculs astronomiques du calendrier juif du I^{er} siècle : effectivement, l'an 33 a connu une éclipse lunaire.

Son père Joseph était charpentier. Sa mère, Marie, est restée vierge même si, selon certaines sources, elle a enfanté plusieurs fois.

Ce mystère a été sans doute entretenu par tous ceux qui voulaient prouver à tout prix l'origine divine de Jésus-Christ (Christ signifiant « messie »).

Après avoir été baptisé par son cousin Jean-Baptiste dans le Jourdain, Jésus a commencé à semer la bonne parole.

On ne mentionne nulle part la durée de son ministère.

Entouré de ses douze disciples, il a commencé à prêcher la parole de Dieu, son père.

Il se sentait investi d'une mission : annoncer une future transformation de l'humanité.

Il avait le don de la parole et retenait les foules.

Il parlait de l'amour de Dieu pour l'humanité, pour les hommes quels qu'ils soient.

Il disait que Dieu est amour et que lui, Jésus, avait été envoyé sur terre pour racheter l'humanité pécheresse.

Il essayait de faire comprendre que l'accumulation de biens matériels ne garantissait pas une vie éternelle.

Il enseignait l'humilité, la charité et la miséricorde, en promettant l'espérance d'une immortalité bienheureuse.

Jésus a fort probablement été crucifié pour des raisons politiques. Les futurs chrétiens présents assistèrent ainsi au sacrifice de son fils unique par Dieu pour laver les péchés du monde.

Trois jours plus tard, Jésus est revenu à la vie, et cet événement était une preuve indiscutable du triomphe de la vie sur la mort. Cette résurrection est l'affirmation la plus dérangeante du christianisme et constitue pourtant un des fondements de la religion chrétienne.

La chaleur étant devenue suffocante, je refermai mon cahier, descendis la colline et pris la direction du centre-ville où je m'offris un excellent sandwich de *shawarma* arrosé d'une eau minérale bien fraîche. Puis j'arpentai les rues de la ville.

Je passai devant plusieurs églises, plusieurs synagogues et m'arrêtai finalement devant la Mosquée Blanche, connue pour son minaret en forme de long pic, visible de très loin.

Je traversai le bazar de Nazareth dont les tablettes croulaient, comme partout ailleurs, sous le poids d'innombrables denrées.

Le soir, je m'attablai dans un petit patio pour siroter une Taybeh, une bière palestinienne, accompagnée de bretzels et de cacahuètes.

Le lendemain, vers midi, je me dirigeai vers l'église de l'Annonciation où, dit-on, Marie a été informée de la venue de son fils.

J'admirais encore l'intérieur de l'Église quand par hasard, je vis le prêtre passer. Sans hésiter, je me suis approché, lui ai expliqué la raison de ma présence à Nazareth et lui ai demandé de m'aider.

Le prêtre, Ignatius, me proposa alors très gentiment de revenir le voir dans trois heures, quand il serait libre de ses obligations.

J'en profitai pour visiter les lieux touristiques de la ville. De retour à l'église, je fus introduit dans une grande salle jouxtant l'entrée principale, où deux tasses de café nous attendaient déjà.

— Me voilà maintenant disponible pour vous, dit-il avec un doux sourire.

— Quel est l'enseignement de Jésus? fut ma première question.

— Pour que vous saisissiez réellement la mission de Jésus, je vais vous présenter plusieurs points. D'abord, Jésus a assumé les conséquences du premier péché d'Adam et a apporté la rédemption au monde. L'homme, en retour de ce pardon, doit agir dans le monde en faisant de bonnes actions.

— Mais si tous les péchés des hommes ont été définitivement pardonnés avec la crucifixion de Jésus, pourquoi existe-t-il des confessionnaux dans toutes les églises catholiques?

— Cela est une décision personnelle. Chacun de nous va déterminer le niveau acceptable de ses péchés, répondit-il. Puis il ajouta :

— Ensuite, « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout cœur et ton prochain comme toi-même ». Voilà, à mon avis, une proposition d'amour inconditionnelle et universelle. D'ailleurs, vous savez que Karl Marx, ennemi farouche de la religion, avait reconnu que « l'amour du prochain » devait être à la base de la doctrine communiste. Jésus a toujours insisté sur l'amour de son père : « mon Père a tant aimé le monde qu'Il m'a envoyé vers vous. Et celui qui croit en moi jamais ne périra et accédera à la vie éternelle ». Cela veut dire que Jésus établit la paternité entre Dieu et l'humanité.

Le père Ignatius cessa un moment de parler, prit quelques gorgées de café et ouvrit la Bible pour me montrer du doigt les passages dont il parlait.

— Voici cette phrase qui est le point culminant de sa pensée : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. »

J'intervins alors :

— Ces paroles sont certes belles et émouvantes. Mais est-il possible de les appliquer ? Ne laisse-t-on pas alors la voie libre au mal, lui permettant de gagner du terrain et de prendre toute la place ? Cela ne nous condamne-t-il pas à une situation permanente de victimes ?

— C'est évidemment difficile, mais imaginons un instant que le monde entier suive cette recommandation... ne vivrions-nous pas au Paradis ?

— Et quel rôle la femme a-t-elle dans l'église ?

— Si vous lisez attentivement les Évangiles, vous n'y trouverez aucune trace de misogynie. Jésus lui-même dialoguait constamment avec les femmes. Le fait que le premier témoin de la vision du tombeau vide a été une femme prouve que les premiers chrétiens étaient ouverts aux femmes. Et cela, même si, selon les lois juives, la femme ne pouvait être considérée comme un témoin valide. Au début du christianisme, il y

avait bien d'autres femmes, outre Marie-Madeleine, dont les noms ont été retenus, comme Prisca, Phoebe, et bien d'autres, qui intervenaient en faveur des chrétiens en difficulté.

— Mais à quel moment le christianisme est-il devenu une affaire d'hommes au point d'éliminer carrément le droit des femmes à la prêtrise, et, de surcroît, de rejeter le droit au divorce et à l'avortement ? demandai-je en contenant ma colère.

— Personne ne peut le dire. C'est le fruit d'un processus long et, d'une certaine façon, compréhensible. Car vous savez qu'au début du christianisme, les premiers chrétiens arpentaient le monde entier pour apporter la Bonne Nouvelle. Ce n'était pas le rôle des femmes qui gardaient foyer et enfants. Cela dit, certaines églises commencent à ouvrir largement leurs portes aux femmes, répondit le prêtre en gardant le sourire.

Alors, sortant mon petit carnet, je lus à haute voix : « Au quatrième jour de sa résurrection, Jésus monta au ciel. » Cette ascension n'était pas un événement privé ne concernant que Jésus et ses disciples. Elle concerne toute l'humanité. Et pourquoi donc ?

— Car elle annonce la venue de l'Esprit saint. Sachez que le mystère fondamental du christianisme est celui de la Trinité, c'est-à-dire l'existence d'un Dieu unique en trois personnes (hypostases) : le Père, le Fils (la Parole) et le Saint-Esprit, égaux, participant d'une même essence et pourtant fondamentalement distincts.

— Mais qu'est au juste le Saint-Esprit ? Est-ce qu'il est le souffle de Dieu ?

— On peut le dire ainsi. Le Saint-Esprit est une force vivante dans la vie des croyants. C'est un don de Dieu, une puissance particulière reçue par chaque chrétien. C'est par l'Esprit que les fidèles se confessent à Jésus et par l'Esprit qu'ils commettent de bonnes actions.

— On ne peut donc parler ici de l'humanité entière si seules les âmes des chrétiens reçoivent ce don de l'Esprit saint!

— Celui qui suivra le Seigneur, quel qu'il soit, recevra l'Esprit saint et la vie éternelle.

— Si je comprends bien, le salut du monde doit absolument passer par Jésus et son enseignement. Que dire alors du pauvre pygmée, au fin fond de sa jungle amazonienne, préoccupé essentiellement de survie, et qui n'a jamais entendu parler de christianisme? Est-il voué à jamais aux Enfers?

— Mais non, voyons. Il ne faut pas être si catégorique que cela, me répondit le père. Il est d'ailleurs écrit dans les textes que seuls seront punis ceux qui refusent volontairement de suivre l'enseignement de Jésus.

— Mon père, ne trouvez-vous pas que notre religion est bien trop punitive?

— C'est bien possible. Mais on ne doit pas oublier que la relation qu'on entretient avec Dieu est une relation père-fils, alors...

Je sentis alors que le père Ignatius montrait des signes de fatigue ou de lassitude, ou les deux à la fois. Je décidai donc de lui poser ma dernière question :

— Quelle est la différence entre le catholicisme et l'orthodoxie?

— À la suite du schisme de 1054 sont apparues deux entités distinctes : l'Église orthodoxe et l'Église catholique romaine. Cette dernière modifiera en profondeur la théologie autour des années 1430 : célibat des prêtres, infaillibilité du pape, inquisition, purgatoire. La différence entre les deux est essentiellement d'ordre ecclésiastique. Mais les deux branches suivent, avec certaines variations, les sacrements de Jésus.

Le père Ignatius voulut ainsi clore notre entretien, mais devant mon regard interrogatif, il reprit :

— Oui... les sacrements sont les signes définis (gestes, paroles, rites) par Jésus pour obtenir la grâce, comme le baptême, l'extrême onction, le mariage, l'eucharistie, etc.

Malgré sa fatigue, le père gardait son sourire paternel. Puis il se leva péniblement de son siège en prenant appui sur le bord de la table et, tapotant mon épaule de sa main, il me dit :

— Mon fils, que vous croyiez ou non n'a pas d'importance. Mais faites du bien autour de vous, répondez à toute détresse, comme un bon samaritain, toute chose dont notre monde a tant besoin. Bonne chance et que Dieu vous bénisse.

Et il m'accompagna jusqu'à la sortie.

Une fois dehors, j'eus du mal à retrouver mon chemin, bousculé et désorienté que je fus par plusieurs groupes de touristes qui voulaient entrer dans l'église.

Je me retrouvai finalement dans une rue plus calme. Ma tête était pleine de tout cet échange. Il me fallait absolument la vider avec une bonne bière fraîche. Ce que je fis.

Installé dans un joli petit restaurant, je me préparai à déguster le plat que le serveur me présenta comme sorti d'une des « meilleures cuisines arabes au monde ».

En attendant, la pensée la notion d'infailibilité du pape ne me quittait pas.

De quel pape parle-t-on ? Tous les papes que j'ai connus étaient tous plus vieux les uns que les autres. Et j'imagine que le souhait de chacun d'eux était de se retirer au plus vite, au calme, loin du bruit et de la fureur du monde, une bible entre les mains.

Qu'est-ce qu'un pape qu'on promène dans une papamobile et qui salue, telle une marionnette, les foules massées sur son passage? Comment un vieux monsieur sur le déclin peut-il comprendre les aspirations des jeunes, les changements des mœurs et des sociétés, de la liberté des femmes et de leur rôle accru dans la société?

Je fus enfin servi. La promesse du serveur s'avéra juste : la nourriture était exquise, la viande fondait dans la bouche, le pilaf de boulgour était aérien et la salade assaisonnée à point.

De retour dans ma chambre, je compris que mon odyssée prendrait fin ici, à Nazareth. Ma recherche était terminée.

J'étais très conscient de ne pas avoir assez approfondi mes connaissances touchant les deux branches du bouddhisme chinois : le confucianisme et le taoïsme. Mais je savais que les deux étaient plutôt des philosophies que des religions.

Le confucianisme est une philosophie de l'organisation sociale et du pragmatisme.

Le taoïsme s'occupe essentiellement de l'observation de la nature et de la découverte de la voie du tao : l'homme atteint le bonheur lorsqu'il parvient à suivre, à épouser les transformations ordonnées et naturelles de l'univers, la vie étant une énergie en continuelle évolution. Le taoïsme s'intéresse plus à la sagesse intuitive qu'aux connaissances rationnelles. Il se fonde sur la certitude que l'intelligence humaine ne peut comprendre le tao.

Pour ce qui est de l'hindouisme, mes lacunes étaient voulues.

Une religion selon laquelle plus de la moitié de la population doit subir le joug d'une caste supérieure sans avoir la moindre chance d'accéder, de son vivant, au rang d'une classe sociale respectée, est une perspective au-delà de mes forces et de mon entendement.

Il est fort probable qu'en approfondissant mes connaissances j'arriverais... peut-être... à trouver une raison à cette injustice flagrante, mais j'admets humblement mon intolérance.

En éteignant la lumière, cette nuit-là, je pris la décision de faire un détour vers le lac de Galilée avant de prendre le chemin du retour.

ÉPILOGUE

Très tôt mardi matin, je pris l'autobus pour me rendre dans une autre petite ville, à 25 km au nord-est de Nazareth, au bord de la mer Galilée. Cette ville, appelée Tibériade, dont la population n'excédait pas les 45 000 habitants, était peuplée en grande majorité de Juifs sépharades.

C'est ici, paraît-il, que sont nés, vers 1909, les premiers kibboutz, villages coopératifs des fermiers.

L'industrie locale est la pêche. La grande attraction de la ville est le lac Kinneret (la mer de Galilée ou lac de Tibériade), qui s'étend sur 21 km de long et sur 13 km de large. Ce lac, qui est considéré comme le plus large réservoir d'eau douce d'Israël, prend sa source dans le Jourdain.

Une fois mon gîte réservé et mes trois *mouffletas* (crêpes au miel) englouties, je quittai mon hôtel pour me diriger vers la plage avec une grande tasse de café *latte* à la main.

Voilà que je me trouvai devant ce fameux lac où Jésus, paraît-il, avait accompli la plupart de ses miracles : marcher sur l'eau, calmer la tempête, faire une pêche miraculeuse.

Sur la plage, seul un groupe de jeunes jouaient au soccer, chacun criant à tue-tête.

Je continuai ma marche et m'éloignant progressivement vers la partie déserte de la plage.

Une vingtaine de minutes plus tard, je me retrouvai totalement seul. Je jetai un regard circulaire sur ce qui m'entourait. À ma gauche se dressait une petite colline totalement dépourvue de végétation; à ma droite s'étendait un immense lac; quelques arbres au loin et une chaîne de montagnes fermaient le cercle qui semblait créé pour susciter la réflexion et la méditation.

Je grimpai la colline où, à part un arbre nain sur le gazon brûlé par le soleil, rien n'existait.

Assis face au lac, adossé contre l'unique arbre, dans un silence absolu, j'allumai ma première cigarette et bus mon café encore chaud.

Plusieurs pensées agitaient mon esprit : ma relation avec Anna, mon futur travail à San Francisco, mes amis... je me rendis soudain compte que dans deux jours je serais rentré au bercail. Je me sentais soulagé.

Je savais déjà que tous ces gens que j'avais rencontrés durant mon voyage, tout extraordinaires qu'ils aient été, restaient pour moi étrangers avec leurs problèmes, leur manière de parler, de s'habiller, etc. Il était temps, pour moi, de retrouver mes repères, mon jeune amour, ma propre vie.

Je me rendais aussi bien compte que je n'arriverais jamais à trouver une réponse unique à toutes ces recherches que j'avais entreprises.

Comment tout cela avait-il bien commencé? Qu'est-ce qui m'avait donc poussé à entreprendre une telle aventure?

Je continuai à fumer et les idées jaillissaient telles des pierres bondissant par ricochets sur la surface de l'eau.

Je pensais aux enfants qui se faisaient tuer pendant la guerre avec promesse de se retrouver au paradis; je voyais la vie gâchée à tout jamais de ces enfants agressés sexuellement; je pensai au père de Hava qui essayait de trouver une porte de sortie pour sa fille, à la situation

inacceptable de Sandara, aux enfants musulmans qui, dès leur plus jeune âge, sont des bombes à retardement... Et tout cela au nom de la religion qui, en principe, devait apporter amour et fraternité.

Tous ces drames, toutes ces guerres naissaient-ils de la religion elle-même ou plutôt de ceux qui en sont les propagateurs ?

Il me semblait légitime de se poser des questions, de chercher, d'essayer de comprendre.

Puis je me demandai où mes recherches m'avaient bien conduit, et quel était le bilan de toute cette quête que j'avais entreprise...

Pour répondre, donc, à ces questions, j'étais obligé de reculer dans le temps et de faire une synthèse sur le rôle de la religion en m'appuyant sur mes connaissances limitées.

Tout d'abord, on doit porter notre attention sur ceux qui étaient les fondateurs des religions, ces prophètes adorés par leur peuple, mais carrément rejetés par ceux du camp opposé.

Même si on accepte l'idée que tous les prophètes, d'Abraham à Mohamed, ne sont qu'une pure invention, peut-on les rejeter du revers de la main ?

Et, au fond, quelle importance qu'ils aient existé réellement ou non ? Car existe-t-il quelqu'un qui se soit déjà posé la question sur la réalité de l'existence du Hamlet de Shakespeare, ou bien sur le légendaire Robin des Bois, Don Quichotte ou encore le Petit Prince ? Mais on les accepte, car ils nous apportent beaucoup sur le plan de l'esthétique, de la morale, de la réflexion...

Tous ces prophètes, sans exception, ont parlé d'un Dieu, (différent pour chacun, évidemment) puissant et omniprésent.

Tous, sans exception, ont avancé, toujours au nom de Dieu, les normes d'une vie décente.

Et ces lois et commandements sont devenus le point de départ de différentes religions dans lesquelles chacun serait fidèle à son prophète.

Mais est-il possible que chacun de ces prophètes ait volontairement changé le message reçu de Dieu, par exemple vous combattrez ceux qui ne vous suivent pas, ou bien vous serez le seul élu, pour créer ainsi une animosité entre les religions qui perdure ?

Car, personnellement je veux croire que Dieu n'est d'autre que l'Amour !

La religion qui ne devait qu'apporter du bien, avec le temps, est devenue aussi une source de douleur et de problèmes.

Bien sûr, il est impossible de nier l'influence positive qu'a eue la religion, surtout à ses débuts. Comment peut-on nier son rôle dans l'unification des gens, son pouvoir d'inculquer les valeurs morales au peuple inculte ?

On ne peut non plus ignorer l'influence extraordinaire qu'a eue la foi sur la créativité de l'homme dans tous les domaines, aussi bien religieux qu'artistiques, et qu'au nom de la foi, l'homme a créé des chefs-d'œuvre : les cathédrales, œuvres collectives destinées à Dieu, les fresques, les mosaïques, la musique de Bach, les messes de Mozart, les œuvres de Djami et d'Omar Khayyam, de Haïm N. Bialik et des peintures de Rafaël et de Michel-Ange.

Mais toujours au nom de la foi, l'homme est poussé à une action tout aussi révoltante, inhumaine et cruelle que généreuse et altruiste.

J'allumai une deuxième cigarette et restai, immobile, à contempler la beauté sauvage du paysage qui m'entourait.

Je continuai dans ma tête à analyser mes connaissances et tout un coup je me souvins, les paroles acerbes reçues par tous ceux qui osaient d'une façon ou d'une autre mettre en doute les croyances des autres.

ÉPILOGUE

Le christianisme est la seule religion qui en silence subit les critiques de la part de ses propres membres, aussi bien que des autres.

Alors je me contenterai d'adresser mes critiques aux représentants de la religion chrétienne, en sachant bien que toutes les religions se valent.

Malgré toutes les critiques, le christianisme n'a pas changé, des siècles durant, d'un iota les principes dogmatiques qui le régissent.

Le célibat des prêtres, par exemple, a toujours été soutenu, alors que la passion et l'amour sont des composantes fondamentales de l'humanité.

L'infailibilité du pape est toujours là. Pourquoi? Pour satisfaire une vanité?

Il y a aussi la question de la place des femmes dans l'Église et dans la société en général.

Pourquoi écarter cette moitié de l'humanité, aussi capable que les hommes de penser, d'analyser, de s'investir, de choisir son destin selon ses talents et ses capacités? Pourquoi son rôle dans la société serait-il moindre?

Pourquoi cette soumission constante à l'homme?

Autre question fondamentale : Pourquoi craindre Dieu? Pourquoi cet endoctrinement qui prône la punition, la culpabilité, l'obéissance aveugle, la soumission à des préceptes? Cela n'est-il pas un moyen de garder le contrôle?

Les quatre religions que j'ai essayé d'aborder enseignent quatre voies différentes pour atteindre le même but : l'islam mise sur la certitude de la croyance en Dieu, le christianisme prône le sacrifice, le judaïsme entretient la mémoire d'un pacte signé entre Dieu et le peuple juif et le bouddhisme s'appuie sur l'absence de désir et le détachement.

Peut-on penser qu'il n'y a qu'une seule voie qui mène à Dieu ? Les religions, on le voit bien, divisent les hommes, au contraire de l'amour, sentiment universel et commun à tous. Le monde est envahi par la haine, les conflits, la cruauté. Pourquoi le mal est-il prédominant dans un monde en quête du dieu Amour ?

Pourquoi ne pas croire en un Dieu unique pour l'humanité entière, basé sur l'amour du prochain, la solidarité, la charité, la tolérance, l'ouverture aux autres, l'entraide ? Tout le monde comprend ce langage-là !

Pourquoi ne pas diminuer le désir de toujours avoir plus ?

Pourquoi ne pas suivre les 10 commandements, qui sont logiques et sensés ?

J'ai 27 ans. J'ai vécu sous la menace de catastrophes nucléaires, je vois se dégrader la planète, des conflits éclatent à tout moment, des peuples n'ont jamais connu la paix, les femmes sont maltraitées dans la majeure partie de la planète, nous vivons sur une poudrière.

Moi, Armen, suis quelqu'un d'aimable, un « rayon de soleil » d'après ma mère, un peu j'm'en-foutiste d'après mon père, et bien naïf d'après moi, surtout après ce voyage.

Mais je veux vivre dans l'harmonie, dans la tolérance, dans l'amour, et je me vois, mêlé malgré moi, à toute cette folie des hommes.

Révolté par tout ça, j'ai voulu entreprendre ce voyage pour essayer de comprendre. Où en suis-je aujourd'hui ?

Aussi impuissant qu'avant et aussi perplexe devant ce qui divise les hommes, pourtant animés par un désir commun.

Je suis conscient aujourd'hui que ma quête d'une réponse était une illusion.

ÉPILOGUE

Et en pensant à cela, je me sentis content soudain, sur cette colline abandonnée, heureux d'être où j'étais et de savoir ce que je savais, même si ce n'était pas la réponse au problème de toute existence, même si ce n'était qu'une poignée d'illusions.

Je vais me contenter de suivre les suggestions de Volodya et essayer de vivre au mieux moi-même.

Conscient de la chance immense que j'ai d'avoir de merveilleux parents.

Conscient d'avoir des amis fidèles.

Conscient de vivre dans un pays extraordinaire

Conscient d'avoir un métier que j'aime.

Conscient que je suis aimé et que le soleil se lève chaque matin pour nous tous.

Merci. (Merci mon Dieu?!)

TABLE DE MATIÈRES

PROLOGUE.....	7
MA FAMILLE	9
MES AMIS.....	25
RENCONTRE AVEC ANNA	37
DIEU ET LA PHYSIQUE.....	59
SANDARA	75
MA COPINE HAVA	81
RICHARD À HÔPITAL.....	89
SCIENCE ET RELIGION	101
SRI LANKA	113
ÉGYPTE	141
ISRAËL – TEL-AVIV	167
ISRAËL – JÉRUSALEM.....	179
ISRAËL – NAZARETH	185
ÉPILOGUE.....	197

Les Éditions Belle Feuille

Distribué par BND Distribution

Distribution numérique : Agrégateur DeMarque

Web : http://vitrine.entrepotnumerique.com/ressources?publisher=Les+%C3%A9ditions+Belle+Feuille&sort_by=issued_on_desc&view=covers

TITRES PAR CATÉGORIE	AUTEURS	ISBN
Anecdotes de vie		
<i>La magie du passé</i>	Marcel Debel	978-2-9811696-9-3
Autobiographies		
<i>Ça s'est passé comme ça...</i>	Normand Paquette	978-2-923959-65-8
<i>Le crapuleux violeur d'âmes</i>	Monique Richard	978-2-923959-50-4
<i>Ma vie, ma folie, ma schizophrénie</i>	Eloïse Brochu	978-2-924530-45-0
<i>Une histoire de taxis d'ataxie ou La dernière illusion</i>	Emmanuelle Poirier St-Georges	978-2-923959-67-2
Autofictions		
<i>Tout peut arriver (épuisé)</i>	Roxane Laurin	978-2-923959-47-4
Biographies		
<i>Maman et la maladie « d'Eisenhower »</i>	Anne-Marie Pépin	978-2-923959-54-2
Cas vécus		
<i>Enveloppez-moi de vos ailes</i>	Huguette Lemaire	978-2-923959-48-1
<i>L'insomnie, une lueur d'espoir</i>	Carole Poulin	978-2-9810734-7-1
<i>L'instinct de survie de Soleil</i>	Gabrielle Simard	978-2-9810734-3-3
<i>La mauvaise personne</i>	Charlotte Forest	PDF et EPUB
<i>Récit d'un fumeur de cannabis</i>	Stéphane Flibotte	978-2-9811696-4-8
Essais		
<i>Au jardin de l'amitié</i>	Collectif	978-2-9810734-2-6
<i>De l'aurore à la brunante</i>	Viateur Tremblay	978-2-923959-64-1
<i>Gitanes... de mère en fille</i>	Sarah Barbieux	978-2-924530-22-1
<i>Les Jardins, expression de notre culture</i>	Pierre Angers	2-9807865-3-5
<i>Petit traité du départ en bicyclette</i>	Frankius	978-2-924530-19-1
<i>Secret de la naissance et de la mort</i>	Claire Giroux	978-2-924530-32-0
<i>Univers de la conscience</i>	Yvon Guérin	2-9807865-7-8
<i>Vivre sur Terre, le prix à payer</i>	Alexandre Berne	978-2-9811696-3-1
Lettres		
<i>Pour toi Jacques...</i>	Louise Tremblay	978-2-924530-03-0

Nouvelles

<i>Ce qui se passe au camping</i> <i>reste au camping !</i>	Vanessa Poirier	978-2-924530-35-1
<i>Cyber-rencontres</i>	Vanessa Poirier	978-2-924530-09-2
<i>La Vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-0-0
<i>Lumière et vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-1-9
<i>Quelqu'un d'autre que soi</i>	Micheline Benoit	2-9807865-4-3
<i>Une femme quelque part</i>	Micheline Benoit	2-9807865-2-7

Poésie

<i>À la cime de mes racines</i> <i>Un miroir sur ma tête</i>	Mariève Maréchal	2-9807865-5-1
<i>Amalgâme</i>	Angéline Bouchard	978-2-9811691-1-7
<i>Bonheur condensé</i>	Magda Farès	2-9807865-8-6
<i>Fantaisies en couleur</i>	Marcel Debel	978-2-9810734-1-9
<i>L'Arc-en-ciel d'un ange</i>	Diane Dubois	978-2-9810734-0-2
<i>L'imprévu à L'Isle-aux-Coudres</i>	Lucie Marceau	978-2-923959-63-4
<i>Montserrat - Initiateur de</i> <i>changements</i>	Claudette Poirier	978-2-924530-29-0
<i>Odyseus</i>	Brigitte Jean	978-2-923959-68-9
<i>Voyage au centre de la pensée</i>	Louis Rodier	978-2-9810734-8-8

Récits

<i>Ce grand homme que je cherchais</i>	Marc Richer	978-2-924530-25-2
<i>L'Arnaquée</i>	Gisèle Roberge	978-2-9811696-6-2
<i>Je suis née, j'avais neuf ans</i>	Lou Beauregard	978-2-924530-54-2

Récits autobiographiques

<i>La fenêtre de la liberté</i>	Claudette Gauvreau	978-2-923959-55-9
---------------------------------	--------------------	-------------------

Recueils de contes

<i>L'aventure de Vent des Neiges</i>	Sophie Bergeron	978-2-9811696-7-9
<i>Le Diamant inconnu</i> <i>Contes de l'au-delà</i>	Pierre Barbès	978-2-9810734-6-4

Recueils de fantaisie pour enfant

<i>L'anniversaire de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9810734-5-7
<i>Les oreilles de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9811696-2-4

Romans

<i>Deux enfants aux petites valises</i>	Yvette Desautels	978-2-923959-57-3
<i>En quête du passé</i>	Chantal Valois	978-2-923959-58-0
<i>La Ménechme</i>	Chantal Valois	978-2-9811696-8-6
<i>L'anomalie, un aveu</i>	Jean Dychto	EPUB
<i>Le journal d'une blanche</i>	Viviane Mpozagara	PDF et EPUB
<i>Le piège des lucioles</i>	Frantz Mars	978-2-924530-06-1
<i>Les millions disparus</i>	Bernard Côté	978-2-9811696-0-0
<i>Les petits princes</i>	Jean-Baptiste Roberge	978-2-924530-00-9
<i>Lettre à ma Louve</i>	Lise Vigeant	978-2-923959-52-8
<i>Méditation extra-terrestre</i>	Olga Anastasiadis	2-9807865-9-4
<i>Oscar et Hélène dans</i> <i>la naissance de la nouvelle Terre</i>	Fred Ardève	978-2-923959-59-7
<i>Oscar et les</i> <i>Vendanges du Seigneur</i>	Fred Ardève	978-2-923959-53-5
<i>Oscar, Hélène et la tête du Lion</i>	Fred Ardève	978-2-924530-39-9

<i>Rose Emma Tome 1</i>	Gisèle Mayrand	978-2-9810734-4-0
<i>Rose Emma Tome 2</i>	Gisèle Mayrand	978-2-924530-48-1
<i>Sous la poussière des ans</i>	Pierre Cusson	978-2-923959-51-1

Romans fantasy

L'Arbre à Bulles :

<i>Tome 1 - Le Leilos</i>	Anne Gaydier	978-2-923959-60-3
---------------------------	--------------	-------------------

Sciences-fictions

Collection Espadia :

<i>La nouvelle ère de la Terre</i>	Maxime G. Benjamin	978-2-923959-56-6
<i>Recueil d'événements au sein de l'espace</i>	Damien Larocque	978-2-923959-49-8

L'histoire de ce récit, *Quête d'illusions*, relate la relation amicale de trois copains, issus du multiculturalisme montréalais.

À travers des discussions passionnées touchant tous les aspects de la vie, de l'amour à la spiritualité, on est amené à voir les raisons qui poussent un jeune physicien à entreprendre une quête aveugle pour comprendre où s'arrête la science et où débute l'inconnu.

Cet ouvrage est une réflexion, une dérision des idées reçues mais aussi un cheminement personnel de l'auteure, Mona-Marianne Marikian.

Qui détient la vérité ? Y a-t-il seulement une vérité ?

Armen, le personnage principal, va à la rencontre des religions autour du globe. Il en saisit vite les douloureuses chimères, leurs complexités souvent inutiles qui l'obligeront à trouver sa philosophie et à l'adopter pour sa tranquillité d'esprit.



Mona-Marianne Marikian est née en Géorgie (URSS). Jusqu'en 1975, elle a vécu en Arménie, où elle a obtenu son bac en physiologie à l'Université d'Érevan. Arrivée au Québec, elle poursuit ses études à l'Université de Montréal pour obtenir une maîtrise en biologie. Outre sa carrière en biologie, l'auteure s'est consacrée à l'acupuncture et l'enseignement.

Désormais, elle se consacre entièrement au bénévolat au sein de la Société canadienne du cancer.

Illustration de la couverture : Mariné Zouloyan



www.livresdebel.com
info@livresdebel.com